AUG 15 1923 848

30e Année. N° 15. 1er Août 1923.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
erre de Nolhac . .	*Le Dernier voyage de Pascal*	481
lbert Parker . . .	*Contes de l'Égypte anglaise*	486
uchesse de Dino. .	*Lettres à M. Thiers.* — II.	517
George Buchanan.	*Mon Ambassade en Russie*.	535
mille Marbo	*Les Cahiers de Francine.* — I	571
lonel Loir.	*Une Opération de cavalerie en Pologne.* — I. . .	606
louard de Keyser .	*Le Papyrus* (fin)	626
Hervé	*Chants de Palestine*	670
ul Souday.	Les Lettres : *Au Théâtre*.	674
Calary de la Mazière.	La Vie économique : *Conquête agricole du Maroc.*	686
el Bonnard	La Vie présente : *Les Maîtres mots*	698
ndré Chaumeix. . .	La Politique : *Les Entretiens franco-britanniques.*	712

Copyright 1923 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4** FR. **50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE · 3, RUE AUBER

1923

CHRONOLOGIE DU MOIS

21 *Juin.* — Ordonnance du gouvernement du Reich sur le trafic des devises.

22. — Nouvelle ordonnance sur le régime de la presse dans la Sarre, remplaçant celle du 7 mars qui avait fait l'objet d'un débat à la S. D. N.

23. — Arrivée des souverains roumains en Pologne. — L'aviateur Casale se tue près de Beauvais.

24. — Le général Pangalos quitte le commandement de l'armée grecque. — Quatre Allemands sont tués par des patrouilles belges.

25. — On dément à Paris et à Londres qu'une aide financière ait été donnée au Dr Dorten, chef du parti séparatiste rhénan.

26. — A Moscou, mise en liberté du patriarche Tikhon. — Aux Communes, M. St. Baldwin parle du développement des forces aériennes britanniques.

27. — Lettre du pape au cardinal Gasparri sur la situation européenne. — Ouverture des débats du procès Judet devant la Cour d'Assises de la Seine. — Attentat contre M. Pachitch.

28. — Discours du chancelier au Landtag rhénan de Barmen sur la résistance passive. — L'Académie décerne le prix du roman à M. A. de Chateaubriand et le grand prix de littérature à M. François Porché.

29. — Le Conseil de guerre français de Mayence condamne à mort sept saboteurs. — Discours de M. Poincaré au Sénat sur la Ruhr. — Formation du second cabinet Theunis.

30. — Des saboteurs font sauter le pont de Duisburg. — Le budget 1923-24 est voté par le Parlement.

1er *Juillet.* — Toute communication entre les territoires occupés et le reste de l'Allemagne est interdite pour 15 jours. — M. Raiberti inaugure à Bligny un monument aux morts italiens.

2. — Une note officieuse anglaise laisse entendre que le pessimisme de l'opinion quant aux rapports franco-britanniques est prématuré. — Rentrée de M. Raoul Péret.

3. — Déclaration du nouveau cabinet Theunis. — Le comte de Saint-Aulaire reprend ses entretiens avec lord Curzon.

4. — Inauguration par M. Poincaré du monument aux morts américains. — Levée de l'état de siège en Égypte.

5. — La loi tendant à surseoir aux expulsions de locataires est définitive.

6. — Le général Degoutte est pro Grand-Croix de la Légion d'honne

7. — M. Ebelot, agresseur de M. Caill à Toulouse, est condamné à 3 mois prison.

8. — Célébration à Clermont-Ferr des fêtes du tri-centenaire de Pasca important discours politique de M. M lerand. — Élection de MM. Frankl Bouillon et Goust en Seine-et-Oi

9. — Acquittement de M. Ernest Jud — L'élaboration du traité de Lausan est terminée. — Le Président de République traverse le Cantal et Haute-Loire.

10. — Inauguration par M. Millerand, Annonay, de la statue de Marc Segui

11. — A Lausanne nouveau différe turco-allié. — La Chambre termine débat sur la réforme de l'enseigneme

12. — M. Stanley Baldwin expose a Communes sa politique à l'égard l'Allemagne. — Clôture de la sess parlementaire française. La Chamb vote une avance de 300 millions à Yougoslavie.

13. — Le bey de Tunis est reçu par municipalité de Paris. — Suppressio en raison de la chaleur, de la rev du 14 juillet. — Évasion du capitai Ehrhardt. — Occupation momentan de Barmen.

14. — Le bey de Tunis déjeune à l'Élyse — Les Belges condamnent trois All mands à mort.

15. — Important discours de M. Poinca à Senlis.

16. — Neuf députés italiens sont expuls du groupe populaire, en raison de le vote favorable au gouvernement.

17. — Libération provisoire de l'offici mécanicien Marty. — M. Malvy est aut risé à rentrer en France pour l obsèques de son père. — A Lausann séance finale.

18. — Prolongation de la fermeture de l frontière de l'Allemagne occupée ju qu'au 26.

19. — Adhésion de la Russie à la Co vention des Détroits.

20. — La Chambre belge vote la réform militaire. — Le projet anglais de r ponse à l'Allemagne est remis aux repre sentants des gouvernements alliés associés. — Le Conseil des ministre accorde à M. Marty le bénéfice de l grâce amnistiante. — Le général Gou raud est nommé gouverneur de Paris

LE DERNIER VOYAGE DE PASCAL

Clermont-Ferrand vient de célébrer par de dignes fêtes le troisième centenaire de la naissance de Blaise Pascal. Il est intéressant que Paris ait laissé presque entièrement à sa ville natale le soin de la commémoration solennelle de ce grand homme, qu'on proclamait ces jours-ci l'esprit français le plus complet, le plus puissant génie et le plus représentatif de notre nation. L'Auvergne en a pu tirer un juste orgueil.

Pur Auvergnat par le sang de son père et de sa mère, rattaché aux familles de sa province par des alliances nombreuses, le fils du Président en la cour des Aides de Montferrand a montré bien des fois qu'il s'y rattachait aussi par le cœur. La brillante Rouen de sa jeunesse, Paris avec les séductions du monde et celles plus profondes de l'intelligence, n'ont jamais effacé pour lui l'austère et noble Clermont, que les souvenirs de son enfance suffisaient à lui faire aimer et que lui rendirent plus cher divers séjours au cours de sa vie. Les liens de sa parenté restèrent étroitement serrés; l'amitié en créa d'autres; l'amour du pays se fortifia en ces voyages. Les circonstances du dernier en font le plus significatif, en tout cas le plus émouvant.

C'est d'abord la correspondance de Huyghens qui nous renseigne. En 1659, le groupe de mathématiciens français, qui est en relations avec le savant de La Haye, se montre

fort inquiet de la santé de Pascal. L'effort extraordinaire qu'il vient de porter dans une des questions les plus difficiles de la géométrie et la rédaction de ses traités sur la roulette (cycloïde) l'ont épuisé. Carcavy écrit à Huyghens, le 14 août 1659, que leur grand ami est atteint d' « une espèce d'anéantissement général de toutes ses forces », et « ne saurait s'appliquer à quoi que ce soit qui demande tant soit peu d'attention qu'il n'en sente une incommodité considérable ». Un autre correspondant dit le chagrin de « tous ses amis, qui se voient par là privés de tout ce qu'ils pouvaient attendre d'un esprit aussi rare... et qui est encore plus éminent en d'autres sciences plus utiles et considérables que dans les mathématiques, qui ne sont que son divertissement ». Le mal est à peine enrayé par un séjour à la campagne, aux environs de Paris, où Pascal a pris du lait d'ânesse. Au mois d'avril 1660, il a fallu recourir à de plus sérieux moyens et, si les médecins ont hésité, il a lui-même suggéré la prescription. C'est l'Auvergne seule qui le soulagera.

Le voyage est pénible à son extrême faiblesse; il se fait à courtes journées; on emploie, quand on le peut, le coche d'eau pour remonter la Loire ou l'Allier (les « chemins qui marchent » des *Pensées*), car le malade endure à peine trois ou quatre lieues en carrosse. Il met vingt-deux jours pour approcher de ce Puy-de-Dôme chargé par lui d'un grand souvenir de la science, qu'il a dû tant de fois chercher du regard au fond de la plaine bourbonnaise. Mais, à Montferrand, l'attend l'accueil affectueux de sa sœur Gilberte, de son beau-frère Périer, des amis impatients qui l'assurent à l'envi des bienfaits prochains de l'air natal.

On aime à voir le génie, que la chair soumet aux misères courantes de l'humanité, chercher le soulagement là même où s'adressent les surmenés ordinaires du travail et de la vie. Un Pascal croit aussi fermement que les gens du commun aux puissances de guérison que suscite le retour au pays qu'on aime et où l'on est aimé. Cette confiance filiale ne sera point trompée.

Le château de Bienassis, dont le nom caractérise l'aimable site, était une ancienne habitation, voisine des coteaux de Chanturgue, au bord du ruisseau de Tiretaine. Récemment agrandie, elle présentait un corps de logis à six fenêtres de

façade flanqué de deux gros pavillons. Du côté de la cour, un portail gothique, une tourelle suspendue sur les fossés rappelaient la maison du moyen âge. Tout a disparu aujourd'hui de ce décor, à peu près intact il y a vingt ans, et qui datait de l'époque où Florin Périer avait acquis Bienassis pour sa famille. Cette agréable gentilhommière offrait la plus belle exposition du monde. Les fenêtres au midi et le balcon des pavillons, aux balustres de lave de Volvic, regardaient la colline escarpée d'où dévalait un faubourg de Clermont. On y goûtait l'aspect de la ville, déployée à un quart de lieue dans sa plus large étendue et dont les remparts étagés étaient dominés par la sombre masse d'une cathédrale inachevée. La maison avait aussi la vue du Puy-de-Dôme et de toute la chaîne des puys rangée sur l'horizon. Aucun séjour ne pouvait offrir à un malade plus de tranquillité et de gaîté.

Dans les premiers temps, Pascal doit se contenter de prendre son plaisir aux bancs de pierre et aux ombrages du jardin. Encore ne va-t-il par les allées qu'appuyé sur une canne : « Je suis si faible, écrit-il, que je ne puis marcher sans bâton, ni me tenir à cheval. » Bientôt la promenade lui est permise. On le voit gagner les premières hauteurs autour de Bienassis. Il chemine un peu plus loin chaque jour, à travers ces vignes qui donnent un vin fameux. Il monte enfin jusqu'à la ville, où ses yeux ont cherché, parmi tant de clochers, celui de l'église de son baptême. La tombe de sa mère, morte si peu de temps après la naissance de Jacqueline, reçoit sa première visite de prière. Partout l'accueillent les souvenirs de l'enfance, ceux qu'il a en commun avec Gilberte. L'ancienne maison paternelle, qui ne leur appartient plus, ouvre toujours son passage entre deux rues, au pied de la cathédrale; et les nouveaux hôtels de pierre noire, dont la vieille ville commence à s'embellir, rappellent presque tous à Blaise des visages familiers.

Entre les amis qui lui font fête, il y a des géomètres et des théologiens. Si les premiers le ménagent, les seconds sont moins discrets. Domat, le savant juriste, et les autres jansénistes clermontois, âpres raisonneurs et logiciens ardents, ne le laissent point en repos sur les affaires de Port-Royal. Les passions s'étant déchaînées à nouveau pour la question du formulaire, l'auteur des *Petites Lettres* est sommé de prendre

parti. Pascal ne s'y refuse point, tout au contraire, car ce sont débats où la contention de l'esprit est moindre qu'aux problèmes géométriques. Au reste, le repos a fait son œuvre, et aussi la satisfaction du « provincial » de s'être retrouvé parmi les siens. On peut envoyer à Paris de bonnes nouvelles. Dès le 28 juillet, Du Gast les transmet à Huyghens : « M. Pascal se porte notablement mieux qu'il ne faisait, selon ce que m'écrit son beau-frère, qui est avec lui à Clermont en Auvergne. »

Il aurait pu faire alors la connaissance de Fermat, le savant qu'il a le plus admiré et avec qui, depuis des années, il correspond affectueusement. Fermat, ayant appris qu'il était à Clermont, l'a invité à venir à Toulouse, s'offrant à aller au-devant de lui. Pascal tient à répondre de sa main : « Quelque peine, dit-il, que j'aie encore d'écrire et de lire moi-même,... l'honneur que vous me faites m'est si cher que je ne puis trop me hâter d'y répondre. Je vous dirai donc, Monsieur, que, si j'étais en santé, je serais volé à Toulouse, et que je n'aurais pas souffert qu'un homme comme vous eût fait un pas pour un homme comme moi. Je vous dirai aussi que, quoique vous soyez celui de toute l'Europe que je tiens pour le plus grand géomètre, ce ne serait pas cette qualité-la qui m'aurait attiré, mais que je me figure tant d'esprit et d'honnêteté en votre conversation que c'est pour cela que je vous rechercherais. » La lettre continue sur ce ton, enjouée et profonde; elle définit la position de Pascal devant la géométrie, « le plus haut exercice de l'esprit, le plus beau métier du monde, mais enfin ce n'est qu'un métier », et la qualité d' « honnête homme », qu'il entend au sens de son temps, l'emporte infiniment à ses yeux sur la science elle-même. La verve la plus vive semble revenue à l'écrivain, et l'esprit malicieux et solide de sa province s'exprime à l'aise, preuve suffisante peut-être d'un certain retour à la santé.

Il y avait plus de trois ou quatre mois que Pascal était en Auvergne, quand il datait cette lettre de « Bienassis, le 10 août 1660 ». Il songeait à quitter prochainement sa province, et donnait ainsi à Fermat le détail de ses projets : « Les médecins m'ordonnent les eaux de Bourbon pour le mois de septembre, et je suis engagé autant que je puis l'être,

depuis deux mois, d'aller de là en Poitou par eau jusqu'à Saumur, pour demeurer jusqu'à Noël avec M. le duc de Roannez, gouverneur du Poitou, qui a pour moi des sentiments que je ne vaux pas. Mais, comme je passerai par Orléans en allant à Saumur par la rivière, si ma santé ne me permet pas de passer outre, j'irai de là à Paris. » On ne sait si Pascal alla prendre les eaux de Bourbon; mais il ne fut pas, cette année-là, l'hôte du duc de Roannez, car on le trouve à Paris le 19 octobre. Son absence n'a pas duré moins de six mois.

Dans cette vie, dont trop de pages restent obscures, on se plaît à rencontrer un épisode aussi nettement précisé que celui du voyage de 1660. C'est bien à son cher pays que Pascal a dû cette atténuation momentanée de ses souffrances physiques et ce répit de la mort, dont il a su faire vaillant usage. Le dessein intellectuel en compagnie duquel il vivait, pendant ces mois réparateurs, était cette apologie de la religion chrétienne, qui l'occupait depuis quelque temps et qu'il ne devait point achever. Un certain nombre, assurément, des menus feuillets qu'assemble au hasard le manuscrit des *Pensées*, ont été écrits à Clermont et en voyage, et rapportés à Paris dans les coffres du convalescent. Il avait eu en Auvergne le loisir de mûrir ce plan mystérieux, dont nous ignorerons toujours la construction définitive et qui satisfaisait pleinement son grand esprit. Quel regret de le voir perdre en ces dernières *Provinciales*, qui irritèrent si fort Arnauld et Nicole, et dans des polémiques qu'il jugea lui-même bien vaines aux derniers temps, une partie des forces recueillies dans son Auvergne! L'*Apologie* méritait de les garder tout entières. Du moins, les deux années qui lui restaient à vivre se couronnèrent-elles par ces jours suprêmes, où son âme atteignit les hauteurs de la sainteté, où son intelligence rayonna de sa plus pure lumière.

PIERRE DE NOLHAC,
de l'Académie française.

CONTES DE L'ÉGYPTE ANGLAISE

Gilbert Parker [1]. Dire que le génie n'a pas de patrie, c'est énoncer une de ces vérités sonores et creuses qui ne font que théoriquement figure de truismes. En fait, si de rares génies font éclater les frontières de leur pays, nombre d'écrivains de valeur ont peine à en franchir les limites, et il faut aux prospecteurs du génie étranger patience et persévérance pour les imposer à l'attention de leurs concitoyens.

Le Français surtout se montre rebelle aux connaissances nouvelles, et se convainc aisément qu'en dehors de quelques auteurs, dûment catalogués et intronisés en France, nul véritable talent n'existe à l'étranger. On étonnerait fort, sans doute, maints curieux de chez nous, en leur disant que, tout près d'eux, un auteur dont ils ignorent le nom a pu produire une œuvre considérable et écrire plus de vingt volumes dont nombre furent tirés à plus de cinq cent mille exemplaires. « Cela se saurait », diraient-ils, en haussant les épaules.

« Cela » ne se sait pourtant pas toujours, puisque tel est le cas de Gilbert Parker, dont les premières œuvres remontent à une trentaine d'années et qui ne fut jamais encore, à ma connaissance, présenté au public français.

***

Il pourrait cependant invoquer plus d'un titre à notre intérêt, car ce n'est pas seulement par ses mérites littéraires, mais par sa valeur

1. Sir Gilbert Parker, écrivain anglais né au Canada en 1862, a écrit une vingtaine d'ouvrages, quelques-uns historiques, la plupart fictifs, romans ou recueils de nouvelles.

De ces fictions, la majeure partie ont pour cadre le Canada français ou les parages de la baie d'Hudson : *Pierre and his people. The trail of the sword. When Valmond came to Pontiac. The seats that hat no turning. An Adventurer of the North. Northern Lights.*

D'autres se passent en Angleterre ou à Jersey : *The translation of a savage. The battle of the Strong. A ladder of swords.*

Un recueil de nouvelles enfin, *Donovan Pacha*, a trait à la vie de l'Égypte moderne.

documentaire que l'œuvre de Gilbert Parker peut retenir notre attention de Français.

Né au Canada en 1862, Parker a gardé, de son contact avec certaines parties du pays, restées françaises de goût, de langue et de tradition, un amour profond pour les choses et les gens de cette France transatlantique. A nombre de ses ouvrages, il a donné pour cadre ce Canada français, cette fière province de Québec, qu'un siècle et demi de domination anglaise n'a pu angliciser, comme il le dit lui-même. Et sans doute est-ce une résistance analogue à la conquête anglaise qui attira son attention sur un autre coin du monde, un microcosme où le loyalisme à la couronne anglaise alla longtemps de pair avec l'observance fidèle des vieilles coutumes et la conservation de la langue franco-normande, l'archipel de la Manche, et la petite île de Jersey, où il situe aussi plusieurs de ses romans.

Avant les écrivains français, et plus abondamment qu'aucun d'eux, Parker nous donne des renseignements sur la langue et les coutumes, sur la vie, sur l'âme de nos frères d'outre-mer, et si un flot d'immigrants tend à noyer la vie française dans l'archipel anglo-normand, nous savons au moins que le Canadien de Québec persiste toujours, avec une égale énergie, à conserver son individualité et à affirmer sa descendance française; le père Chapdelaine et François Paradis, dans leur solitude agreste, les bourgeois que nous présente Parker dans leur petite ville : Les Lavillette et les de la Rivière, madame Chalice et M. Caron, les Parpon et les Madelinette, forment cette population dont il dit lui-même :

« J'ai beaucoup voyagé... et si j'ai rencontré des populations aussi sobres et aussi laborieuses que celles du Canada français, je n'ai jamais vu frugalité et activité associées à autant de vertus domestiques, à autant d'éducation et d'intelligence, à une vie religieuse aussi simple et aussi profonde... Pays sans pauvreté et pourtant sans richesse, le Canada français vit à part du monde, trop bien élevé pour avoir une paysannerie, et trop pauvre pour avoir une aristocratie... »

C'est cette population dont Parker nous retrace, en maints de ses ouvrages, la vie depuis la conquête anglaise jusqu'à nos jours; de Pontiac, petite ville fictive, il fait le cadre de plusieurs de ses romans et de ses nouvelles, et c'est en face de l'Hôtel Louis Quinze, en face du presbytère de Monsieur le curé Fabre, et de la demeure de M. de la Rivière que la foule chante une chanson à refrain savoureux :

My mother promised it,
O gai, vive le roi!
To a gentleman of the king,
Vive le roi, vive la reine!
To a gentleman of the king,
Vive Napoléon!

Le décor de ces romans et de ces nouvelles est si captivant pour nous, que nous en oublions de nous attacher au jeu des personnages; c'est leur costume et leur visage; c'est leur langue et leurs expressions,

c'est leur bonhomie et leur malice simple, c'est leur âme où nous percevons des échos de l'âme du XVIIIe siècle, qui nous attirent et nous retiennent; leur destinée passe au second plan et la joie que nous éprouvons à voir vivre ces humbles héros, nous fait négliger ce que la fiction de Parker peut avoir parfois de factice et de convenu. Ce n'est pas, comme les lecteurs de magazines, d'une intrigue savante et d'un dénouement congru que nous ferons nos délices, mais de la représentation toute simple d'un peu de vie en action; ce n'est pas à des personnages un peu raides et sortis tout droit de la Galerie Tussaud : la reine Elisabeth, le duc de Leicester, ou un imaginaire duc français de la Révolution qu'ira notre intérêt, mais aux petites gens dont Parker sait si bien nous peindre l'existence quotidienne.

Il n'a pour ce faire qu'à fouiller dans ses souvenirs, et sa mémoire est riche en souvenirs! Grand voyageur, il n'a pas limité ses pérégrinations au pays de sa naissance, à ce Canada qu'il a pourtant parcouru jusqu'aux solitudes septentrionales de la baie d'Hudson; il a parcouru toute l'Europe et l'Asie; il a fait le tour de la Méditerranée et a vécu assez longtemps en Égypte pour pénétrer tous les secrets et assister à la vie profonde de ce pays de servitude.

Est-ce l'intensité de ses sensations, en face du désert glacé ou du désert torride, qui agit sur lui? Dans ses deux recueils de contes qui évoquent le Labrador désolé ou le royaume du Nil, le pays de la nuit ou le pays du soleil, dans *un Aventurier du Nord* et les *Contes d'Égypte de Donovan Pacha*, rien ne trahit plus de préoccupations littéraires ou de désir de flatter le goût du lecteur; ces récits ne prétendent plus qu'à nous montrer l'âme profonde de personnages que, sans les connaître, nous devinons vrais. Parker ne les a pas créés de toutes pièces à sa table de travail; il a partagé leur vie et leur a parlé; il a connu leurs pauvres joies et leurs lourdes peines; c'est leur voix qu'il entend encore quand il écrit leur histoire, et cette voix prend un accent particulier sous le cercle polaire ou au bord des Tropiques, qu'elle lui dicte au Labrador des nouvelles où l'on croit reconnaître le génie de Jack London, ou, sous les palmeraies d'Égypte, des contes « en blanc et en noir » à la manière de Kipling.

Ce sont bien les frères des héros de London qu'il nous montre, dans l'extrême nord canadien, acharnés à leur lutte silencieuse contre les éléments hostiles; ils s'en vont par les solitudes glacées en proie à la bise coupante, au froid engourdissant, à la mortelle lassitude, poussés par un étrange appétit d'aventures et par un incompréhensible amour de cette existence de « bohémiens des neiges ». Nul être ne croise leurs pistes qu'un renne, parfois quelques caribous ou un ours polaire qui suit à distance leur proie convoitée. Ils souffrent; ils peinent; ils ont faim; ils maudissent leur vie sans joie et, au moment d'y renoncer pour une existence plus clémente, ils hésitent et secouent la tête; ils ne se résignent point à abandonner leur désert et leurs chiens, leurs travaux de Sisyphe, leurs rêves et leurs souffrances.

Mais si, des héros de London, ils ont l'indomptable énergie, la prodigieuse endurance, la patience et la ténacité, ils n'ont pas l'âme frénétique de ces chercheurs d'or du Klondyke. Ce n'est pas pour des richesses cachées qu'ils explorent leurs solitudes; ils n'y vont pas chercher fortune; ils aiment le Nord pour ce qu'il met d'immensité libre devant leurs pas et ce qu'il donne d'essor à leurs rêves; ils l'aiment parce que leur âme romanesque nourrit quelque secret, caresse quelque espoir, chérit en silence quelque souvenir qu'ils auraient peur de voir s'effaroucher dans la bruyante société des hommes. Et c'est pour rester fidèles à leur rêve que Pierre le métis, Little Babiche, Pourcette ou Jacques Parfaite resteront jusqu'à leur dernier souffle sur la terre de mort.

Cet amour obstiné que la plus marâtre terre semble inspirer à ses enfants, il vit aussi au cœur d'un autre peuple, fils d'un pays à la nature accueillante, où la peine des hommes est lourde pourtant, malgré les sourires du soleil. L'Égypte, éternel pays de servitude, a dicté à Parker ses contes de Donovan Pacha, où il nous peint une humanité nouvelle. A la fière indépendance, à l'énergie calme, à la brutale franchise et au sentimentalisme secret, font place les mobiles complexes de l'âme orientale; traîtrise et souplesse, fatalisme et noble acceptation de l'inévitatble : *Inch' Allah!* oppression et *backchich*, mensonge et chantage, pillage et *kourbache*. Parker a longuement résidé en Égypte, et fut évidemment à même d'y connaître maints secrets de cour; son personnage de Dicky Donovan agit volontiers en *Deux ex machina*, pour déjouer des menées sournoises ou protéger contre de trop tyranniques exactions fellahs résignés ou femmes sans défense. Il a vu la cour du Khédive et connu la vénalité des maîtres de l'Égypte; il s'est penché avec pitié sur un peuple de misère, de résignation et de paresse, à qui suffirait pour vivre heureux le produit d'un petit champ d'oignons et d'un pauvre carré de maïs, si le règne du bon plaisir et du backchich imposé ne le faisaient éternellement vivre dans la terreur et dans la fièvre. Il a su, en parlant leur langage, provoquer les confidences des humbles; il a écouté leurs vœux balbutiants et leurs irréalisables espoirs; il a su, parfois, soulager leur détresse ou adoucir leur mort.

Seigneurs et fellahs, Européens et indigènes, esclaves et femmes du harem, Parker les fait tous passer devant nos yeux dans un décor chatoyant ou crasseux, dans un relent de poussière et de sueur, de graillon et de jasmin. Mais de tous ces récits, de toutes ces scènes, le personnage central n'est ni Dicky Donovan, ni le Khédive, ni aucun de ceux qui les entourent : c'est le seul maître, le vrai et durable Seigneur de l'Égypte, le Nil, père des eaux, le Nil dont les sages fantaisies règlent la vie d'un peuple, le fleuve immense et doux dont les grandes roues, mues par les bœufs aveugles, puisent sans répit l'eau jaunâtre et nourricière, le Nil sur lequel s'étend au soir la nuit apaisante et fourmillante d'étoiles. Il a vu Moïse et les Pharaons, les légions de César et les hordes de Mahomet; qu'importe à son impassibilité bienveillante

la pauvreté des desseins humains? Égal et majestueux, il n'apportera pas moins, éternellement, sa bénédiction au pays souillé par les hommes.

Parker a mis un peu de la puissante majesté du fleuve dans ses *Contes d'Égypte* comme il avait su dans son *Aventurier du Nord* faire passer le frisson glacé des vastes solitudes. Tout n'est pas égal dans ces contes de la neige ou du soleil, pas plus que dans ceux qu'il empreint de la simplicité vieillotte du Canada français; à certains on peut reprocher leur tournure romanesque, à d'autres leur manque de concision, à quelques-uns un intérêt trop exclusivement britannique. Mais ils ne laissent pas cependant, pour la plupart, d'être émouvants, singulièrement colorés et pittoresques, singulièrement compréhensifs surtout.

Et c'est par cette compréhension que Parker mérite les suffrages de tous ceux qui cherchent dans la littérature un peu plus qu'une mosaïque brillante de mots : qu'il s'agisse des Canadiens, des chasseurs de la baie d'Hudson, des Anglais ou des fellahs du Nil, il a su chez tous trouver l'âme, dégager les mobiles de la vie et les secrets de l'être : c'est bien là, me semble-t-il, ce qui fait le véritable écrivain.

PH. NEEL

LE CHANT DE LA SAKKIA

La carrière de Wyndham Bimbashi, en Égypte, n'avait été qu'un tissu de gaffes. D'abord, il était entêté; ensuite, il n'avait pas de chance, enfin, ce qui est le pis, il avait la petite habitude d'entreprendre les choses les plus graves sous sa propre responsabilité! Cette propension, innée chez lui, trouvait encore un adjuvant dans son dédain suprême pour l'esprit indigène, et dans son dangereux mépris pour les fonctionnaires du pays. Il ne possédait pas la faculté précieuse, et commune à tant de ses concitoyens, de trouver, dans la vie même de l'indigène, dans ses coutumes et ses prédispositions, le moyen de l'amener à apprécier la solidité des méthodes occidentales de gouvernement. Aussi n'avait-il pas manqué de commettre les plus redoutables bourdes.

Certains de ses actes d'arbitraire avaient suscité des émeutes dans des villages indigènes, et il avait, lui-même, essuyé plus d'une attaque, au cours de ses promenades à cheval entre les champs de cannes à sucre. Il s'était bien comporté, en de telles circonstances, et certes, nul ne pouvait mettre en doute son courage; mais c'était une compensation

insuffisante au manque de tact et à l'arrogance, qui avaient soulevé une tribu arabe, et servi de prétexte à une expédition de meurtre et de rapines.

Il n'en comprit pas mieux, ou n'en voulut pas mieux comprendre sa vaine stupidité, et mit le comble à ses exploits en commandant une tentative absurde contre la tribu arabe qu'il avait offensée. Dans un combat, livré en dépit de tous les ordres, — on ne devait attaquer qu'avec la supériorité du nombre, à cause du manque d'entraînement des jeunes recrues Gippies, — sa troupe fut réduite de moitié; séparé du Nil, par un mouvement tournant des Arabes, il dut battre en retraite, et chercher un refuge dans une maison aux murs fortifiés, ancien monastère copte.

C'est là que, pour la première fois, la vérité apparut à Wyndham Bimbashi. Il se rendit compte que, si les six ans de son séjour dans le pays lui avaient valu un maniement de l'arabe égal à celui de ses camarades qui y avaient fait un stage de double durée, il n'avait pas appris grand'chose de plus. Il comprit que, dans ses rêves présomptueux de réformes destinées à transformer la vie civile et militaire de l'Égypte, il n'y avait pas trace de sens commun, et que son rôle dans le pays n'avait été, d'un bout à l'autre, qu'un lamentable échec. La chose ne lui apparut pas de façon claire et précise, — son cerveau ne s'illuminait pas facilement — mais les faits le frappèrent avec une sorte de force aveugle, et il subit la confuse impression de son total insuccès. Il voyait, en même temps, sur le visage des gens qui l'entouraient, une expression fermée, un abîme de sombre incompréhension, que toute sa connaissance de l'arabe était impuissante à combler.

Il se trouvait, avec des Gippies, qui n'avaient pas en lui la moindre confiance, enfermé dans la maison d'un Skeikh, dont les gens n'attendaient qu'un prétexte futile pour lui couper la gorge, et à deux cents pas à peine, une horde d'Arabes formait un cercle de mort, que l'état moral de ses troupes lui interdisait de forcer. Si nul secours ne leur arrivait, il ne leur restait qu'à mourir!

La garnison la plus rapprochée était celle de Kerbat, située à soixante milles, et composée de cinq cents hommes. Main-

tenant qu'il sentait sa coupe déborder de fautes, Wyndham Bimbashi aurait aimé tenter de se rendre à Kerbat. Mais il n'avait pas le droit de quitter son poste. Il dut demander un volontaire. Personne ne répondit, parmi les Gippies saisis de panique. Malgré le dégoût qui lui chavirait le cœur, Wyndham ne formula pas un mot de reproche, mais le rouge de la honte lui monta au visage, et obscurcit ses yeux. Il se demandait ce que l'on dirait, au pays, quand on viendrait à connaître cette fin de carrière? Il se tenait immobile, rigide et consterné, quand il se sentit toucher le bras.

C'était Hassan, son serviteur soudanais. Hassan était, en Égypte, le seul être qui crût absolument en lui. Wyndham était un dieu pour Hassan, un dieu qui lui avait pourtant, plus d'une fois, fait goûter à la cravache. Mais Hassan ne gardait nulle rancune à la cravache, bien qu'un jour, en veine d'affectueuse confidence, il eût déclaré à Wyndham, qu'après sa mort, il se mettrait au service d'un Américain ou d'un missionnaire, « qui pas rosser Mohammed ».

Hassan venait s'offrir pour porter une lettre à la garnison de Kerbat.

— Si moi pas porter, toi rosser moi avec cravache, Pacha! — dit Hassan, dont la logique et la raison ne valaient ni plus ni moins que celles de son maître.

— Si tu réussis, tu auras cinquante livres,... et ton missionnaire, — répondit Wyndham, dont les yeux restaient humides et la voix enrouée; il se sentait touché, au fond du cœur, de la confiance dont faisait montre le petit Soudanais, et lui voyait, avec émotion, entreprendre, pour son salut, une tâche qu'il aurait si volontiers entreprise lui-même, pour les hommes placés sous ses ordres. Peu lui importait sa propre vie, tant étaient grandes sa confusion et sa honte.

Il assista au départ furtif de Hassan, dans la nuit lumineuse.

— Prends bien garde à ta peau, Hassan, — dit-il, en voyant se glisser, le long du mur, le svelte garçon aux dents blanches, aux cheveux huileux, et aux jambes de statue.

Parvenu à l'angle de la maison, le Soudanais se jeta à plat ventre, et se mit à ramper vers les palmiers, distants d'une centaine de pas.

Des minutes se passèrent dans le silence, puis une heure,

puis la nuit tout entière. Hassan avait dû franchir le redoutable cercle d'acier.

Il ne restait plus qu'à attendre, en se fiant à Hassan. Mais un nouveau péril menaçait : il n'y avait plus d'eau dans la maison.

C'était l'époque des basses eaux, où la terre est cuite comme une croûte de pain, où le grincement des *shadoufs*, et le chant rauque de la *sakkia* remplissent la nuit de leur cri d'inlassables grillons à gorge de grenouilles. C'était l'époque qui suit le *khamsin*, où la peau se dessèche comme une chaux éteinte, et où le visage porte sans cesse une couche de poussière; les fellahs, en mal de superstition, écarquillent les yeux, nuit et jour, pour voir tomber la goutte sacrée, annonciatrice du flot impétueux, qui descend des montagnes d'Abyssinie. Il était bien égyptien de ne rien dire à Wyndham de la disette d'eau, avant qu'elle ne fût effective. La demeure et le jardin du Sheikh possédaient une fontaine et un bassin, alimentés par la sakkia, la roue de Perse, installée au bord du Nil. Près de cette sakkia se tenait, d'habitude, un fellah patient, qui menait la ronde sans fin des buffles aux yeux bandés. Il convenait au patient fellah, à l'heure où les Arabes lancés à la poursuite de Wyndham et de ses Gippies s'interposèrent entre lui et la maison, de se rendre aux vainqueurs, en mettant en signe de soumission la main sur sa tête.

Il ne convenait pas moins au doux Égyptien, d'indiquer, sans hésitation, aux assiégeants, le moyen de priver d'eau l'habitation, en abaissant une vanne, et de remplir les mares, d'arroser la terre autour du camp arabe, et de faire verdoyer l'herbe pour les chevaux, en levant l'autre. Voilà comment, au lendemain du départ de Hassan, Wyndham Bimbashi et ses Gippies, le Sheikh et ses gens se trouvaient à la tête d'une demi-*goolah* d'eau, pour cent gosiers en feu. Wyndham comprit pourquoi les Arabes attendaient tranquillement que la torture vînt précipiter la mort imminente de l'Anglais, de ses indigènes et de leurs « alliés ».

Tout le jour, la terreur et l'atroce haine furent suspendues comme une peste au-dessus de la demeure et du jardin assiégés. Cinquante paires d'yeux réclamaient le sang de Wyndham Bimbashi, non pas en tant que Wyndham Bimbashi, mais

parce que l'âme païenne exigeait un sacrifice; et il ne pouvait y avoir sacrifice plus agréable que celui de l'Anglais qui les avait conduits au désatre, et saurait si bien mourir. Avait-on jamais vu un Anglais ne pas bien mourir?

Taciturne et vigilant, Wyndham creusait sa cervelle de plomb, et méditait en contemplant son long nez. Il songea tout le jour, en sentant sa langue se dessécher et s'épaissir, et sa gorge se fendre comme un cuir rôti. Mais à la fin, il résolut le problème, et décida d'agir.

Il appela les hommes, et leur dit brièvement :

— Mes amis, il nous faut de l'eau. Il s'agit de savoir qui va se glisser, cette nuit, jusqu'à la sakkia, pour fermer une vanne et ouvrir l'autre?

Point de réponse. Personne ne comprenait, tout à fait, les paroles de Wyndham. Fermer une vanne, et en ouvrir une autre, était-ce bien la question? Il y avait bien le danger d'aller jusqu'à la sakkia, mais après? Pouvait-on ouvrir une vanne, et en fermer une autre, sans que le gardien s'en aperçût? Et si l'on tuait l'homme à la roue?... alors?...

Gippies et alliés grognaient, mais ne répondaient pas. Le Bimbashi était responsable de la situation; il était Anglais; c'était à lui de procurer de l'eau à ses hommes, ou de mourir avec eux... et peut-être avant eux.

Wyndham ne pouvait suivre les détours de leurs pensées. L'eût-il pu, d'ailleurs, que ses projets n'en eussent été en rien modifiés. Voyant que nul ne se proposait, il se contenta de dire :

— C'est bien! Vous aurez de l'eau avant le matin. Tâchez de tenir jusque-là.

Et il les congédia.

Il arpenta longuement le jardin aux tilleuls épars, fumant vigoureusement, et avec un air d'apparente insouciance. Il calculait avec angoisse le nombre de jours nécessaires à Hassan, pour aller à Kerbat, et en ramener du secours. Il aimait sa pipe, et fumait maintenant comme si c'eût été, pour lui, la plus chère joie du monde. Il en tenait, avec une sorte de tendresse, le fourneau dans la main, et paraissait inconscient des regards farouches fixés sur lui. Il finit par s'asseoir sur la margelle de la rude fontaine, tourné vers les Arabes accroupis

sur le sol, qui jouaient au *mankalah*, suçaient des feuilles sèches de tilleuls, ou fumaient avec apathie.

Un soldat, dont une flamme de folie éclairait les yeux, se jeta aux pieds de Wyndham.

— Au nom de Dieu, le Compatissant, le Miséricordieux..., de l'eau! — cria-t-il. — De l'eau! Je meurs, effendi, que Dieu protège!

— L'eau du Nil est douce. Tu en boiras avant le matin, Mohammed, — répondit doucement Wyndham. — Dieu te conservera la vie jusqu'à ce que l'eau du Nil te rafraîchisse la gorge.

— Avant l'aube, effendi?

— Avant l'aube, par la grâce de Dieu! — répondit Wyndham qui, pour la première fois de sa vie, eut une explosion d'imagination. L'Orient avait fini par le toucher!

—N'as-tu plus dans l'oreille le chant de la sakkia? Mohammed, — demanda-t-il.

Tourne, ô sakkia, tourne à droite, et tourne à gauche;
Le Nil coule la nuit, et les balasses s'emplissent à l'aube;
La vierge du village apportera à l'aube
La goolah grise au flanc humide de rosée.
Tourne, ô sakkia!

Wyndham avait enfin trouvé le chemin du cœur indigène. L'homme se redressait. Devant ses yeux passait une vision de sa maison, perdue au fond du *mirkaz* de Minieh. Il tendit les mains, et chanta, avec la voix vibrante et monotone des gens de là-bas :

Tourne, ô sakkia, tourne à droite, et tourne à gauche;
Qui prendra soin de moi, quand mon père sera mort?
Qui viendra déposer sur le seuil de ma porte
L'eau fraîche pour ma soif et le vin de concombre?
Tourne, ô sakkia!

Puis, reculant jusqu'au mur de la maison, il se blottit entre un Berbère qui jouait de la *derboukkah*, et un homme du Fayoum, qui récitait le *fatihah* du Koran.

Wyndham méditait, en regardant ses hommes. « Si ces diables-là voulaient nous attaquer, ou si nous pouvions les attaquer nous-mêmes! grommelait-il entre ses dents, en

marchant à grands pas, car cette inaction lui pesait affreusement. « Ils oublieraient leur soif en combattant! » murmurait-il; puis il fronça les sourcils, car il venait d'entendre, derrière la maison, le hennissement de douleur des chevaux. De désespoir, il rentra dans l'habitation, et grimpa sur le toit, d'où il pouvait voir le cercle des ennemis.

Il n'y avait rien à faire! Ils étaient cinq contre un, et les Gippies étaient découragés. Tenter de se frayer un chemin, à travers les rangs arabes, jusqu'au Nil, c'eût été un beau trait d'audace, mais combien des assaillants seraient arrivés?

Non! Il avait fait déborder la coupe des erreurs, et ne voulait plus en commettre. Si Hassan arrivait à Kerbat, les Gippies recevraient certainement du secours, et il n'y aurait pas de nouveau sang sur sa tête! Du secours? Et quand on serait venu à leur aide, qu'adviendrait-il de lui, Wyndham Bimbashi? Il savait bien ce que l'on raconterait au Caire, au Ministère de la Guerre, à Londres, ce que l'on dirait au Club, et partout. Il ne pouvait plus regarder l'avenir en face; il lui semblait que tout le monde, en Égypte, tout le monde, en dehors de lui-même, l'avait, de tout temps, considéré comme un parfait raté.

Peu importait, tant qu'il ne s'en rendait pas compte; mais, maintenant que la cuirasse de vanité, qui protégeait son honnête esprit, s'était brisée sur les récifs de ses folies, cela importait fort! Car, une fois dépouillé de cette vanité, il sentait, à nu, l'enveloppe écarlate de l'orgueil des Wyndhams. Non certes, il n'attaquerait pas les Arabes! Il était pour toujours rassasié de ce genre de sorties!

Mais il ne pouvait pas, non plus, attendre les troupes de secours, car Gippies et familiers de la maison mouraient de faim et de soif. Il attendait la nuit avec fièvre. Comme les minutes et les heures passaient lentement, et comme la lune brillait, à son lever! Bien plus encore que le soir où Hassan était parti, en se glissant à travers les lignes arabes.

A minuit, Wyndham franchissait furtivement une porte percée dans le mur du jardin, et se laissait, comme Hassan, tomber sur le sol, pour ramper vers un champ de maïs planté entre la maison et le fleuve. Il portait un costume de fellah, long yelek bleu, et pauvre fez de laine; autour du fez, il

avait enroulé un mouchoir blanc, comme pour se protéger, à la mode paysanne, la bouche contre la fraîcheur nocturne.

Çà et là mouraient les feux ennemis, et quelques Arabes bavardaient ou buvaient du café, près des cendres. Wyndham put bientôt se laisser glisser dans l'étroite rigole, maintenant desséchée, qui menait l'eau à la maison, quand la vanne était ouverte, et la roue en mouvement. Il entendait, de loin en loin, des sentinelles ronfler ou causer juste au-dessus de sa tête, mais tout se passa bien jusqu'à une centaine de mètres de la roue. Soudain, il perçut un souffle à une longueur de bras devant lui; une silhouette se dressa, et un visage se tourna de son côté. L'homme, à demi endormi encore, porta instinctivement la main à son couteau... trop tard, car les doigts de Wyndham se plantaient dans sa gorge, et, sans avoir le temps ou la force de crier « Allah! », il tombait étouffé. Wyndham reprit son chemin. Le bruit de la sakkia lui entrait dans l'oreille, le long grincement aigu et chantant, qui remplissait la nuit. Et voici que, de la bouche de l'homme à la roue, montait le chant de la sakkia :

Tourne, ô Sakkia, tourne à droite, et tourne à gauche;
Faut-il mourir de faim dans mon champ d'oignons,
Quand le héron se nourrit au bord de la rivière?
Et le seigneur du monde retiendra-t-il les larmes
Qui arrosent la Terre?
Tourne, ô sakkia!

... Les dures étoiles blanches, le froid ciel bleu, les collines lointaines de Lybie, dans un éclat d'or et d'opale, l'odeur du désert, le frémissement du fleuve rapide, le chant de la sakkia...

Le cœur de Wyndham battait plus fort, son sang courait plus vite, il étouffa un soupir dans sa poitrine. Devant la mort menaçante, devant le danger terrible et imminent, un souvenir sortait, pour lui, du fond du désert et des montagnes spectrales de Lybie, le souvenir d'une faute, commise, bien des années auparavant, au détriment d'une femme. Elle n'avait jamais pu lui pardonner cette faute-là, il le comprenait, enfin. Et il comprenait que nulle femme n'eût pardonné une faute de ce genre, qui ne devait rien à l'amour, mais tout à une grossière et vile vanité. Il avait failli briser la vie de la pauvre femme, il s'en rendait compte, pour la première fois, à l'heure de claire vision

que tout être vivant connaît, une fois, au moins, dans son existence. C'était déjà quelque chose d'avoir enfin compris!

Il avait atteint la vanne. Mais il ne pouvait songer à l'ouvrir, sans que le fellah de la roue s'en aperçût.

Il y avait un autre moyen. Il s'approcha, en rampant, de la roue, plus près, toujours plus près. Il sentait sur son visage l'haleine des bœufs aveuglés. Il se dressa vivement et sans bruit, derrière eux. Il ne faisait plus de bourdes, maintenant!

Bondissant tout à coup derrière le couple de buffles, il tomba sur le fellah, et lui força, dans la bouche, le mouchoir blanc qu'il avait apporté. Il y eut une courte lutte; la roue se ralentit, et les bœufs s'arrêtèrent. Wyndham fit glisser, dans la tranchée de la sakkia, le fellah bâillonné, mais vivant, excita les buffles, et se glissa vers la vanne, pour ouvrir la porte qui alimentait la maison et fermer celle du camp arabe.

Puis il prit la place du fellah, et la sakkia fit, à nouveau, planer son chant mystique sur le fleuve, le désert, et la plaine. Mais l'allure des buffles se ralentissait; la chanson du fellah était, pour eux, l'aiguillon qu'est, pour la caravane, dans l'étendue des sables, le chant du chamelier. Wyndham hésita un instant, puis, comme le premier flot atteignait le jardin où l'attendaient Gippies et consorts, sa voix s'éleva, dans le chant de la sakkia :

Tourne, ô sakkia, tourne à droite et tourne à gauche;
Qui prendra soin de moi, quand mon père sera mort?
Qui viendra déposer, sur le seuil de ma porte,
L'eau fraîche pour ma soif, et le vin de concombre?
Tourne, ô sakkia!

S'il pouvait seulement tenir une heure, ce courant qui emportait sans trêve vingt jarres d'eau en fournirait assez pour abreuver hommes et chevaux, pendant des jours et des jours.

De temps en temps un Arabe s'approchait de la roue, mais pas assez pour s'apercevoir que l'une des vannes avait été fermée, et l'autre ouverte. Une demi-heure passa, puis une heure, et ce fut la fin.

Le fellah bâillonné avait réussi à dégager sa bouche, et bien qu'incapable de libérer ses pieds, il lança un grand cri d'alarme.

Devant les feux croulants, des Arabes se dressèrent, çà et là, avec des fusils et des lances.

Wyndham avait accompli sa tâche. Il bondit sur ses pieds, et se rua vers la maison. Il essuya coups de feu et coups de lance, et vit brusquement un Arabe lui barrer la route. Il tira et s'enfuit. Une lance se planta dans son bras gauche. Il l'arracha, et courut de plus belle. Il se pencha pour ramasser un sabre sur la terre. Mais, à cinquante pas de la maison, quatre Arabes se dressèrent devant lui. Il bondit à travers le groupe, se retourna pour décharger son revolver et reprit sa course vers la porte de l'habitation, que l'on venait d'ouvrir. Il en était à dix mètres à peine, et avait tiré sa dernière cartouche, quand une balle lui brisa la mâchoire.

Une douzaine de Gippies coururent, le tirèrent à eux, et refermèrent la porte.

Le dernier geste de Wyndham, avant de mourir sous la grisaille de l'aube (et la chose fut rapportée par les Gippies mêmes), fut de ramener la balle du fond de sa gorge, pour la cracher à terre. Les Gippies virent là un exploit miraculeux et l'expression du mépris de leur chef pour l'Arabe ennemi.

Le lendemain, les hommes de Wyndham Bimbashi furent relevés, avant le coucher du soleil, par la garnison de Kerbat qui livra aux Arabes une rude bataille.

Il y a encore, en Égypte, des Anglais qui parlent légèrement de Wyndham Bimbashi, mais l'officier qui l'enterra, imposa un soir, pendant un dîner au Caire, silence aux bavards, en leur disant :

On parle sans respect de celui qui partit,
Et les reproches pleuvent sur sa cendre froide;
Mais que lui importe, si on le laisse dormir,
Dans la tombe où ses Gippies l'ont couché?

Et il ne s'excusa pas d'avoir paraphrasé la ballade fameuse. Il a fini par faire honte à l'Égypte, et lui imposer une sorte d'admiration pour Wyndham Bimbashi; cela, pour la plus grande satisfaction de Hassan, le Soudanais, qui reçut ses cinquante livres, et porte encore la ceinture qui le retint, naguère, dans le chemin étroit du devoir.

LA DÉSERTION DE MOHAMMED SELIM

I

L'affaire commença pendant le Ramadan; où et quand elle finit, tout soldat le savait, entre Beni Souef et Dongola, et il n'y avait point, à vingt milles à l'entour du logis de Mohammed Seti, hutte de boue ou mosquée, il n'y avait point, à l'ancre au-dessous de la Mudirieh, khiassa ou felouque, en veine de bavardage ou de récolte d'ail, qui ne connût l'histoire de Soada, la fille de Wassef, le chamelier.

Droite et fière, Soada avait une poitrine ronde et pleine, et une silhouette légère. Elle portait avec autant de grâce sa balass d'eau sur la tête, qu'une princesse porte une tiare. Plus d'un inspecteur s'en était aperçu, au cours de sa tournée officielle, et plus d'un Inglesi aussi, dont la *dahabeah* venait toucher la berge, où les filles du village remplissaient leurs jarres d'eau. Les colliers et les bracelets de Soada n'étaient, sans doute, guère plus riches que ceux de ses compagnes, mais son unique robe, tissée de lin de Beni Mazar, était aussi belle que celle du Sheikh el Beled lui-même.

Wassef le chamelier, étant fier de Soada, la faisait profiter des fréquentes aubaines que lui valaient le pillage du désert et les *backchichs* du Nil. Mais Wassef n'en était pas moins un homme rude, qui se faisait amer et morose, en songeant que son métier de chamelier allait souffrir fort de la venue du chemin de fer. Et puis, l'homme vieillissant n'aime plus trop l'époque du Ramadan, pendant laquelle il lui faut, tout en continuant son travail, jeûner du lever au coucher du soleil; le sommeil coupé par les repas nocturnes a toutes chances de le rendre irritable.

Un soir, le chamelier rentrait à sa hutte au coucher du soleil; l'astre, derrière son dos, dressait l'orbe immense d'un pouce gigantesque; Wassef, qui sentait, pour son déjeuner, un indicible appétit, trouva la hutte vide; il avait vu, en chemin, devant maisons et cafés, des Musulmans silencieux, cigarette ou allumette aux doigts, et des cuisinières avec la main sur le couvercle des marmites, où mijotaient oignons et *dourha*,

mais ici, devant sa demeure, nulle odeur ne l'accueillait, et le silence régnait à l'intérieur.

— Eh bien! par la barbe du Prophète, — grommela-t-il, — si c'est pour cela que j'ai, depuis tant d'années, nourri cette fille, et que je l'ai vêtue de lin de Beni Mazar!

Et, pivotant sur les talons, il allongea un coup de pied dans les côtes d'un roquet jaune; puis il s'en fut au prochain café, où, tout en grognant comme un ours, il s'enfonça dans la bouche, à grand renfort de doigts, d'énormes bouchées de viande farcie. Mais sa colère n'en fut pas apaisée, car ce repas de viande, le second de sa semaine, lui avait coûté cinq piastres.

Sombre et irrité, Wassef digérait sur le banc du café, lorsque le barbier du village lui souffla dans l'oreille que, tout l'après-midi, Mohammed Selim et Soada avaient chassé le chacal dans le désert. A peine le barbier s'était-il garé de la fureur de Wassef, que vint à passer, tout étincelant, un kavass du Mouffetish du Caire, attaché à une sombre besogne de conscription. Avec un juron, Wassef chercha sa bourse dans sa veste, et héla le kavass, cet être plus redouté, en Égypte, que la peste.

Le soir même, la conscription tombait sur Mohammed Selim, et, au coucher du soleil, il se tenait, avec douze autres jeunes gens, devant la maison du Mamour, pour être acheminé vers Dongola. Son père était pourtant allé, en secret, trouver le Mamour, pour lui offrir un backchich, jusqu'à un *feddan* de terre, mais le Mamour l'avait refusé. Fait bien singulier puisqu'en Égypte, tout fonctionnaire, depuis le Khédive jusqu'au dernier ghaffir de champ de cannes, accepte les backchichs, au nom d'Allah.

Wassef, le chamelier, savait bien la cause de ce phénomène : c'était un homme profond et fort, et c'est par son intermédiaire que la conscription était tombée sur Mohammed Selim, « ce fils d'un père brûlé », comme il l'appelait, qui avait été chasser le chacal dans le désert avec sa fille, et lui avait coûté son souper. La fureur de Wassef était paisible, mais efficace : ce n'est pas sans propos qu'il avait murmuré quelques mots à l'oreille du Mamour et du terrible kavass de la conscription. Après quoi il était retourné chez lui, pour accueillir d'un sourire sa fille Soada, et ses mensonges à propos du souper absent.

Avec un sourire placide, et des lèvres qui murmuraient : « Loué soit Dieu ! » le vindicatif chamelier regardait les femmes du village se jeter de la poussière sur la tête avec des lamentations véhémentes et forcenées sur le sort des treize jeunes gens de Beni Souef, qui allaient partir pour ne jamais revenir, au moins à leur sens; et, à vrai dire, du troupeau poussé dans le désert, à coups de fouet et de sabre, la moitié, à peine, revenait; et les heureux de cette moitié-là, étaient si abîmés que leurs mères ne voulaient pas les reconnaître. Donc, ce matin-là, à Beni Souef, les femmes pleuraient, et les hommes fixaient sur le sol un sombre regard; tous, sauf Wassef, le chamelier.

Wassef, pourtant, voyait avec peine que Mohammed Selim ne se lamentait point sur sa destinée. Il fut fort intrigué, en entendant le Mamour lui raconter que Mohammed Selim avait dit à son père que, puisque telle était la volonté de Dieu, la volonté de Dieu était la sienne propre, et qu'il partirait. Wassef répondit que le Mamour avait sagement agi en refusant le backchich du père de Mohammed Selim, car, dans le palais d'Ismaïl, le Mouffetish aurait appris la chose, et tout eût été fini pour le Mamour. Il en allait d'ailleurs tout autrement du backchich destiné à faire envoyer Mohammed Selim au fond du Soudan.

Étalant sans vergogne sa satisfaction, Wassef alla crier à Soada, à la porte de son propre logis, que Mohammed Selim était parmi les conscrits. Il ajouta que le jeune homme partait de son plein gré, et que le Mamour avait refusé le backchich de son père. Il s'attendait à la voir éclater en pleurs et en gémissements, mais elle resta seulement toute droite, le regardant comme une femme subitement frappée de cécité. Wassef rit, pivota sur les talons, et sortit ; comment aurait-il pu comprendre un regard de femme, lui pour qui toutes les femmes se ressemblaient, et qui avait tant de fois mené, avec ses chameaux, des danseuses dans le désert? Que pouvait-il savoir de l'amour, qui pousse, un jour, au cœur de toute femme, fille de fellah ou de Pharaon?

Quand il fut parti, Soada sortit à tâtons dans la rue, cherchant la porte comme une aveugle. Ses lèvres remuaient, mais elle disait seulement : « Mohammed Selim; Mohammed

Selim! » Elle entendait tinter, dans ses oreilles, les paroles de son père : son amant partait de son plein gré; et elle répétait, d'une voix brisée : « Mohammed... Mohammed Selim! » Quand le brouillard se dissipa devant ses yeux, elle vit passer les conscrits, avec Mohammed Selim au dernier rang de la petite troupe. Il la vit aussi mais détourna la tête, et prit la cigarette que lui tendait Yusef, le jeune ghaffir ivre; et ce fut tout.

Soada ne ressemblait point à ses compagnes; elle retourna dans sa demeure, se jeta sur le sol de terre, et mordit les plis de sa robe, pour empêcher sa bouche de proférer des cris d'agonie. Elle resta ainsi tout un jour sans bouger, sauf pour boire de l'eau, dans le pot que la vieille Fatima, la tresseuse de nattes, avait placé à son côté. Car Fatima se souvenait du temps lointain où elle avait aimé Hassan le potier, qui avait été arraché à son tour, par un kavass de conscription, pour rester dans les sables du désert de Lybie. Et elle avait su lire l'histoire de Soada.

Ce soir-là, en voyant Wassef le chamelier se diriger vers la mosquée pour y dire ses prières, Fatima l'injuria, car tout le village se gaussait déjà, en secret, de la vengeance tirée par Wassef de l'amant de sa fille. Certains riaient plus fort encore, de savoir que Wassef allait sentir, un jour, qu'il eût dû, cent fois, plutôt que de le laisser partir, enchaîner Mohammed Selim au tronc d'un figuier stérile et l'y garder jusqu'à ce qu'il eût consenti à épouser Soada. Mais il l'avait méchamment envoyé à la fournaise qui dévore les fellahs et blanchit leurs os, pour tracer, dans le sable jaune, la route des caravanes de la mer Rouge, et la piste des soldats du Khédive.

En entendant Fatima l'injurier, Wassef se retourna pour cracher devant elle; la vieille alla s'asseoir sur le sol, à côté de Soada, murmurant, en manière de consolation, des versets du Koran au-dessus de sa tête. Puis elle avala goulûment la nourriture destinée à Soada, pour s'octroyer un léger réconfort en échange de la sympathie qu'elle donnait.

La longue nuit passa, le jour se leva, et Soada se remit sur ses pieds pour reprendre son travail. Et les mois coulèrent.

II

Un soir, après un jour si chaud, que le marchand de coco, lui-même, avait renoncé à crier sa boisson, et à faire retentir sa cliquette, Wassef le chamelier, assis à la porte d'un café malodorant, écoutait un *welee* de passage, qui psalmodiait le Koran. Wassef était de sombre humeur, d'abord à cause de la chaleur du jour, en second lieu, parce qu'il venait de vendre, à un prix presque honnête, son chameau de dix mois, enfin parce qu'une bande d'entrepreneurs et d'ouvriers du chemin de fer campait aux portes de la ville. Et puis, Soada lui avait à peine adressé la parole, depuis trois jours.

Or, malgré tout, Soada n'avait pas cessé d'être la prunelle de ses yeux, bien qu'il jurât, à qui voulait l'entendre, qu'un chameau de dix mois était, après un firman du Sultan, la plus belle chose du monde. Il était plein d'amertume, ce qui lui était trop souvent arrivé, depuis le jour où Mohammed Selim avait été dévoré par le Soudan. Comme sa mère, avant elle, Soada n'était point femme à servir de tapis pour ses pieds. On chuchotait, d'ailleurs, que cette mère de Soada descendait d'un esclave anglais à cheveux rouges, qui, emmené en captivité sur le Nil, à la suite du terrible désastre de Damiette, en 1805, avait épousé une femme fellah, et était mort bon Musulman.

La mère de Soada avait des cheveux brun rouge, et non points noirs, comme il sied à une fille des Fellahs, mais Wassef était fier d'une descendance attestée par ces cheveux rouges, venus en droite ligne d'un maréchal de camp anglais, comme il en jurait par la barbe du Prophète. C'est la même raison qui l'avait empêché, depuis quelques mois, de battre Soada, lorsqu'elle refusait de lui répondre, ou, selon sa fantaisie, servait ou ne servait point ses repas. La fermeté silencieuse de la jeune fille lui en imposait, et il avait fini par se faire humble, pour lui réclamer un plat favori dont sa mère lui avait enseigné la confection; il ne manquait jamais de manger ce plat au jour anniversaire de Méhémet Ali, qui lui avait fait l'honneur de le rosser avec sa propre kourbache, pour avoir filouté les rations de son cheval arabe.

Mais, ce soir-là, Wassef était amer, et regardait, avec une sombre indifférence, la chute du soleil, sans se soucier de l'heure de la prière. Si méchante était son humeur, qu'il souhaitait rencontrer son vieil ennemi, Yusef, le ghaffir ivrogne, pour régler à jamais avec lui leur ancienne querelle. Mais Yusef ne croisa point sa route. Ivre de hashich, il dormait à la porte de la mosquée d'El Hassan, avec une lettre de Mohammed Selim dans son turban vert, car Yusef avait fait le pèlerinage de la Mecque, ce qui lui donnait droit au turban vert.

Mais si Yusef ne se montra point aux abords du café où Wassef noyait sa mélancolie, un autre survint qui sut bien vite tirer le chamelier de son flegme. C'était Donovan Pacha, le jeune fonctionnaire anglais, qui s'était assis mainte fois à la porte de sa hutte, pour lui poser cent questions, sur Dongola, sur les Berbères et les Soudanais. Comme Dicky parlait arabe, et n'avait jamais eu maille à partir avec aucune femme de Beni Souef, il avait reçu bon accueil; peut-être aussi parce qu'il savait ne point froncer les sourcils lorsqu'un Arabe lui disait un mensonge.

— *Nehar-ak koom sâid, Mohammed Wassef*, — fit Dicky, en s'asseyant sur le banc, et en attirant à lui un narghileh, dont il essuya le tuyau d'ivoire avec son mouchoir.

— *Nekar-ak sâid, saadat el basha*, — répondit Wassef, en se touchant, de la main, les lèvres, la poitrine et le front. Puis ils se serrèrent la main, le pouce en l'air, à l'ancienne mode. Et, pour la seconde fois, Wassef se toucha la poitrine, le front et les lèvres.

Il y eut un long silence, trop long au gré de Wassef, qui tirait orgueil de ce qu'il appelait son amitié avec Donovan Pacha, et jouissait de voir ses voisins le regarder de loin. Mais encore fallait-il qu'ils eussent l'air de causer.

— Qu'Allah leur soit clément!... Un régiment a été taillé en pièces, à Dongola, au dernier quartier de la lune, — fit-il.

— Ce n'était pas le régiment de Mohammed Selim, — répondit lentement Dicky, avec un accent de dureté singulière dans la voix.

— Toutes les bénédictions ne peuvent pas venir d'un coup... telle est la volonté de Dieu! — ricana Wassef.

— Frère des ânes, — fit Dicky, en montrant légèrement les dents, — frère des ânes de Bagdad!

— *Saadat el basha!* — s'écria Wassef, stupéfait et furieux.

— Tu aurais mieux fait de partir toi-même, en laissant à Mohammed Selim tes chameaux et ta fille! — poursuivit Dicky, en regardant Wassef dans les yeux.

— Dieu comprend vos paroles, — fit Wassef, tout à coup effrayé, car il savait que l'Anglais avait la langue loyale.

— On se rit de toi derrière ton dos, Mohammed Wassef. Nul, dans le village, où tu n'as point d'amis, ne voudra te dire ce que je vais te dire : c'est que tu peux sauver Soada, avant qu'il ne soit trop tard. Mohammed Selim vit, ou vivait encore, au dernier quartier de la lune, à en croire Yusef, le ghaffir. Vends ton chameau de dix mois, rachète le garçon, et ramène-le à Soada.

— *Saadat!* — fit Wassef, avec une soudaine terreur : et, lâchant le tube du narghileh, il bondit sur ses pieds : « *Saadat el basha!* »

— Avant que le Nil ne descende, et que n'arrive l'heure de planter d'oignons ton champ, là-bas, — répondit Dicky, avec un signe de tête vers la vallée inondée, — son terme sera venu.

Les lèvres de Wassef se retroussèrent sur ses gencives rouges, comme un parchemin desséché, et les doigts de sa main droite fouillèrent les plis de sa robe.

— Paix, — fit Dicky, — il n'y a personne à tuer.

Mais Wassef voyait les villageois autour de lui, et sur chaque visage, il croyait discerner un sourire ou un ricanement; erreur, d'ailleurs, car, pour se permettre un sourire, les voisins avaient trop peur de sa terrible colère. Fou de rage, il arracha son turban, et le jeta à terre. Puis, tout à coup, il poussa un grand cri : « Allah! » vibrant et net comme un coup de pistolet, car il venait d'apercevoir Yusef, le ghaffir ivre, qui descendait vers lui.

Yusef entendit ce cri d'Allah, et comprit que l'heure était venue de régler les vieux comptes. Les vapeurs de hashich, qui embrumaient son esprit, se dissipèrent, et, saisissant son naboot de dur bois de palmier, il se lança avec un cri de loup.

Mieux eût valu, pour Wassef le chamelier, ne pas avoir retiré le turban de sa tête, car, avant d'aborder Yusef avec son poignard, il tombait, le crâne brisé comme une coquille d'œuf, sous le coup de la cuiller.

III

Voilà comment Soada resta seule, pour mener le combat de sa vie. Elle ne pleura ni ne gémit, lorsque l'on rapporta, dans sa demeure, le corps de Wassef, et lorsque *moghassil* et *hanouti* vinrent accomplir leur funèbre besogne. Son cœur ne fut point troublé par les lamentations des pleureuses ou les psalmodies des chanteurs du Koran. Elle se contenta de dire à Fatima, quand tout fut fini : « C'est bien! La grâce de Dieu l'a rappelé, pour l'empêcher d'être témoin de mon malheur. Loué soit Dieu! » Et elle continuait à tenir la tête droite dans le village, bien que son cœur fût plein de cendre.

Elle aurait, jusqu'au bout, supporté seule sa peine, si, au jour de la vente, un des chameaux de son père ne l'avait mordue au bras, sur la place du marché. Alors, impotente, harassée et fiévreuse, elle céda aux objurgations, maintes fois renouvelées, de Dicky Donovan, et se laissa conduire à l'hôpital d'Assiout, que Fielding Bey, l'ami de Dicky, avait contribué à fonder.

Mais, à mesure que s'approchait le terme dont la pensée faisait frémir son cœur, Soada jetait des yeux plus inquiets sur les murs blanchis et les planchers raboteux de l'hôpital. Son cœur avait soif de sa hutte de boue de Beni Souef, de l'odeur du fleuve, et du petit champ où, chaque année, elle plantait ses oignons. Jour après jour, elle considérait avec plus de méfiance ceux qui la retenaient dans un hôpital, où elle se sentait en prison. Elle ne voulait pas regarder le docteur, quand il entrait, et tenait les yeux fermés, sans répondre à ses questions. Elle avait supporté sans frémir le pansement de son bras, si cruellement blessé par les dents du chameau, mais était restée muette et impassible.

Et, pendant son séjour, un fait étrange se produisit : ses cheveux, naguère si noirs, se mirent à brunir, et brunirent

si bien, qu'ils prirent la teinte de la chevelure de sa mère, descendue, à en croire les gens du Nil, du soldat esclave anglais à cheveux rouges.

Fielding Bey et Dicky vinrent un jour, avant de retourner au Caire, la voir à l'hôpital, mais, tout en souriant à leurs paroles, Soada refusa de leur répondre. Personne, d'ailleurs, en dehors d'eux, ne la vit sourire, durant les jours qu'elle passa dans l'hôpital aux murs blancs, au plancher rouge, et au veilleur paresseux, qui se promenait en long et en large devant la porte. Elle fermait les yeux pendant le jour, mais les ouvrait tout grands, la nuit; et elle voyait alors se succéder les images de tous les faits et de toutes les heures qu'elle avait vécus, des heures lointaines où Mahommed Selim n'était pas entré dans sa vie. Mohammed Selim! Mahommed! Elle ne prononçait jamais ce nom, mais chaque fois qu'il lui venait à l'esprit, son cœur se serrait de douleur. Mohammed Selim, qui était parti comme un lâche, dans le désert, en la laissant seule!

Son esprit vivait dans la hutte de boue, et dans le champ d'oignons; elle revoyait, le long de la berge du fleuve, les grandes khiassas d'Assouan et de Louqsor, chargées de coton, de dourha, ou de cannes à sucre, avec leur avant arrondi planté dans la boue du Nil. Elle revoyait les petits feux allumés sur la rive au sommet des tas de grains, et sous leur éclat rouge, les robes blanches, noires ou jaunes des riverains. Un cri s'élevait : *Alla-haly, m'alla-haly!* poussé par de jeunes Arabes vigoureux, qui tiraient du courant vers la rive, une khiassa rétive et trop chargée. Elle entendait le grognement des chameaux, qui s'agenouillaient devant la hutte de son père, pour se reposer avant le voyage dans les plaines de sable jaune. Elle voyait le marchand de sucreries passer en criant, en criant sans trêve. Elle entendait, derrière sa hutte, le bourdonnement des enfants à l'école, et le sourd galop des consonnes arabes, au long des versets du Koran. Elle voyait la lune... la lune pleine... sur le Nil, et la longue nappe d'argent liquide au pied des collines de Lybie, des collines d'or et de pourpre.

Elle distinguait, à travers ses larmes, le cher mirage de sa maison, et son cœur se révoltait contre la prison qui la

tenait. Qu'avait-elle à faire à l'hôpital, elle dont les médicaments avaient été, jusqu'ici, les herbes cueillies dans la vallée du Nil, et la boue fraîche du fleuve? N'était-ce pas la volonté de Dieu qui nous fait vivre ou nous fait mourir? Ne sommes-nous pas tous couchés dans le grand manteau de la pitié de Dieu, qui peut, à son gré, nous élever à lui, ou nous laisser tomber? On l'avait emprisonnée; il y avait des barreaux aux fenêtres et des gardiens à la porte.

Un jour, elle ne put plus tenir; il fallait en finir. Elle se glissa par-dessus le corps des gardiens endormis, et trouva, sous les palmiers, le chemin poudreux qui menait vers le fleuve, vers le Nil, vers sa demeure. Il lui fallait descendre le Nil, se cacher le jour et marcher la nuit; pauvre oiseau migrateur à l'aile brisée, il lui fallait retrouver la hutte où elle avait vécu tant d'années, avec Wassef le chamelier; la hutte où elle pourrait se tapir, dans l'ombre de son logis sans fenêtres, toute seule, en interdisant l'entrée au reste du monde.

Elle buvait l'eau du Nil, mangeait les miettes du gâteau de dourha qu'elle avait emporté de l'hôpital, arrachait un oignon dans un champ, mâchait des tiges de canne à sucre, se cachait le jour et se traînait la nuit, plus lasse à chaque heure, plus brisée à mesure qu'elle se rapprochait de Beni Souef. Cinquante... quarante... trente... dix... cinq milles! Oh! les deux derniers jours! Son cerveau éclatait, dans sa tête brûlante, et mille chimères passaient devant ses yeux; son cœur battait, battait..., s'arrêtait, puis repartait...

Seul, le bruit du fleuve, du Nil, père de l'Égypte, la tenait sur ses pieds, en chantant dans sa tête en délire. Cinq milles, quatre milles, puis trois, puis deux, et alors... elle ne sut jamais comment elle avait atteint le logis de sa naissance. Deux milles... deux heures d'incroyable agonie; elle courait, s'appuyait à un palmier, tombait sur les genoux, se traînait quelques pas..., et tout à coup, elle se vit dans le seul lieu du monde où elle pouvait mourir en paix.

Comme elle traversait le village, butant et titubant, Yusef, le ghaffir ivre, la vit passer. Il n'osa point lui parler, car il avait tué son père, et avait dû acheter son acquittement chez le Mudir. Mais courant à la hutte de la vieille

Fatima, il en frappa la porte à coups de naboot, en criant : « Au nom d'Allah, rends-toi à la maison de Wassef le chamelier. »

Et voilà comment Soada, dans son agonie, entendit une voix dire, infiniment loin : « Loué soit Allah! Il a déjà la force d'un enfant d'un an! »

IV

Un soir, Soada était étendue dans son logis, sur une peau de mouton, avec son enfant niché sur sa poitrine, entre ses bras, lorsque la vieille Fatima s'écria, en voyant une silhouette qui obscurcissait la porte :

— Mohammed Selim!

Avec un halètement convulsif, Soada serra étroitement l'enfant contre son sein, et recula jusqu'au mur. Bien sûr, c'était le spectre de Mohammed Selim, ce grand corps maigre et voûté, tout couvert de poussière!

— Soada, au nom d'Allah le Miséricordieux, Soada, la belle!

Mohammed Selim, naguère si souple, si droit, si beau, était-ce cet homme courbé, gauche et fiévreux, sans rien de son ancienne audace, qui restait immobile, au milieu de la pièce, tout humble devant la maternité offerte à ses yeux?

— Frère des chacals, — cria la vieille Fatina, — que viens-tu faire ici? Que viens-tu faire ici, chien entre les chiens? — Et elle cracha sur lui.

Mais lui, sans y prendre garde :

— Soada, — fit-il sur un ton d'ardente prière, avec une voix rauque, mais plus douce pourtant qu'elle ne l'avait jamais entendue, — Soada, j'ai traversé la mort, pour venir à toi... Écoute, Soada. Une nuit, quand tout dormait dans la caserne, je me suis enfui, pour venir à toi. Mon cœur était endurci; je ne savais pas combien je t'aimais!...

Soada l'interrompit :

— Comment oses-tu parler d'amour, Mohammed Selim? Le sang du mort crie contre toi.

Il fit un pas en avant.

— Le sang de Wassef le chamelier est sur ma tête, —

fit-il. — La nouvelle de sa mort m'est parvenue dans le désert. Dans le désert, où nous combattions les tribus sauvages, à un contre dix, une voix criait sans cesse dans mes oreilles, comme tu viens de crier : « Comment osais-tu parler d'amour, Mohammed Selim? » Un par un tombaient à mes côtés les hommes de Beni Souef; un à un ils mouraient, en parlant de leur village et de leurs femmes, et en demandant une goutte d'eau. Mon cœur brûlait dans ma poitrine, et une voix continuait à me souffler à l'oreille : « Mohammed Selim, songe au village dont tu es la honte, à Soada que tu as outragée! Nulle goutte d'eau ne réjouira ton âme, à l'heure de la mort! »

Fatima et Soada l'écoutaient, le souffle court; la voix était celle d'un homme qui a bu le vinaigre et le fiel de la vie.

— Quand le jour fut tombé et que le soir se fut appesanti sur la caserne, mon cœur se réveilla, et je sentis que j'aimais Soada comme je ne l'avais jamais aimée. Je m'enfuis dans le désert, et les chacals, réprouvés du désert comme moi-même, couraient devant moi. Près de la tombe du Sheikh Amshar, où il y a un puits, je trouvai un train de chameaux. J'en volai un, et me remis à courir dans le désert, en laissant les chacals derrière moi. Heure après heure, jour après jour, je poursuivis ma route. Mais la faiblesse m'accablait et des rêves couraient dans ma tête. Car, bien qu'il n'y eût que du sable devant moi, je croyais, au bord du Nil qui coulait, coulait toujours, te voir courir, courir, courir sans trêve, vers ta maison. Et Allah mit dans ma poitrine une épine si acérée, qu'une douleur aiguë me traversa le cœur, et que je tombai.

Il y avait, maintenant, dans les yeux que Soada fixait sur Mohammed un éclat étrange et mouillé.

— Mohammed, Mohammed Selim, c'est Dieu qui a touché tes yeux, pour te faire voir à travers l'espace! — fit-elle vivement.

— Attends que j'aie achevé — fit-il. — Quand je m'éveillai, j'étais seul dans le désert, sans vivres, sans eau, avec mon chameau mort à côté de moi. Mais je n'avais pas de crainte. « Si c'est la volonté de Dieu, me disais-je, j'arrive-

rai auprès de Soada. Si ce n'est point sa volonté, qu'il en soit ainsi fait; l'oreiller de sa Grâce, pour veiller ou dormir, pour vivre ou mourir? »

Il s'arrêta, chancelant, et tomba sur le sol, les mains étendues, la tête inclinée. Le vieille Fatima lui toucha l'épaule.

— Tu es parti, frère des vautours; frère des aigles, tu nous reviens. Mange et bois, dans la maison de ton enfant et de sa mère.

— Un homme saurait-il boire ou manger, avant d'avoir obtenu son pardon? — supplia-t-il, en balançant son corps d'avant en arrière, comme un fidèle qui récite le Koran, dans un coin d'El Azhar, oublieux de tous, et de tous oublié.

Soada le regardait, maintenant, comme si elle n'avait plus jamais voulu le quitter des yeux; elle se traînait vers lui, peu à peu, peu à peu, avec son enfant, si bien qu'elle finit par toucher ses pieds, et que le visage de l'enfant, détourné de la poitrine de sa mère, était levé vers Mohammed.

— Tu es mon amour, Mohammed Selim, — dit-elle.

L'homme leva la tête d'entre ses mains, le visage éperdu d'une soif de désir.

— Tu es mon Maître, — poursuivit-elle. — N'es-tu pas pardonné?

Puis, dans un murmure :

— Le petit est à toi et à moi. Ne veux-tu pas lui parler?

— Qu'Allah me rende aveugle, et sèche le sang dans mes veines, si je touche notre enfant ou toi-même, avant que tous mes torts soient réparés. Je ne toucherai nulle bouchée de nourriture, et ne boirai nulle gorgée d'eau avant que tu ne sois mienne, mienne selon la loi du Prophète!

La vieille Fatima posa sa jarre d'eau et son gâteau de dourha; elle ramassa les plis de sa robe, et sortit en courant :

— Mariage et fantasia, tu les auras sur l'heure.

On aurait dit, à la voir courir chez l'omdah, que ses jambes avaient perdu toute raideur. Sa voix aiguë chantait le chant de Haleel, le chant des mariés, et se mêlait à la voix du muezzin, qui tombait du haut de la mosquée d'El Hassan, pour s'en aller mourir sur les champs de *bersin*, et sur le Nil au cours rapide.

Ce soir-là, Mohammed Selim et Soada furent mariés, mais

leur seule fantasia fut leur rire silencieux sur la couche de l'enfant. Et, dans le village, les gens ne songeaient guère à rire, car ils savaient que Mohammed Selim, déserteur de l'armée du Khédive, à Dongola, encourait le mort. Nul, pourtant, ne dit rien à Soada, et elle ne pensait guère, heureuse de se laisser aller, sans résistance, à son rêve fugitif.

— Donnons-leur vingt-quatre heures, — dit le gros sergent de cavalerie au noir visage, qui était venu arrêter Mohammed Selim pour désertion.

Le père de Mohammed Selim proposa, pour la seconde fois, un feddan de terre au Mamour, pour laisser aller son fils; il offrit aussi au sergent une chamelle et un buffle. Le tout vainement. C'est Mohammed Selim lui-même, qui épargnait à son père d'excessives largesses. Il avait adressé ce message au sergent par l'entremise de Yusef, le ghaffir ivre :

Accorde-moi encore un soir et un matin, et ce que je possède sera à toi : tu auras les trois ânes noirs d'Assiout, que je loue au vieil Abdullah, le sarraf.

Comme cette proposition devait lui valoir le backchich et l'homme, le gros sergent accorda le délai demandé.

Quand l'heure fut venue, et que Mohammed appuya contre sa poitrine le visage de Soada, il sentit que c'était son dernier regard et son dernier baiser.

— Je repars, — fit-il, — ma place est vide, à Dongola.

— Non, non, tu ne partiras pas! — criait-elle; — vois comme notre petit t'aime! — et, avec des sanglots, elle lui tendait l'enfant.

Mais il lui parla doucement, et elle finit par lui dire :

— Embrasse-moi, Mohammed Selim. Car voici : on va acheter pour toi un ordre de mise en congé, dans le palais du Khédive, et tu reviendras bientôt.

— Si telle est la volonté de Dieu, — répondit-il; — mais j'emporterai avec moi le regard de tes yeux, et le visage de cet enfant.

Il mit dans la paume de l'enfant un de ses doigts, sur lequel se crispa la petite main brune. Et quand il voulut le retirer,

la petite main le retenait, bien que les yeux du petit fussent à peine ouverts à la vie.

— Vois, Mohammed Selim, — cria Soada, — il voudrait aller avec toi.

— Il viendra avec moi quelque jour, par la grâce de Dieu, — répondit Mohammed Selim.

Puis il se rendit sur la place du Marché, et se remit entre les mains du gros sergent. Comme ils atteignaient les confins du village, ils virent accourir, en un furieux galop, un chameau famélique, qui faisait rouler et tanguer sur son dos, Yusef, le ghaffir ivre, son naboot de palmier en travers des genoux.

— Que me veux-tu donc, ami de la grâce de Dieu? — s'enquit Mohammed Selim.

— Je te servirai de messager, avec la permission d'Allah, — répondit Yusef, en balançant sa gourde, pour rafraîchir sa boisson.

V

En Égypte, ce ne sont pas les plus longs détours qui amènent le plus vite au but, grâce à quoi le jugement de Mohammed Selim prit juste trois minutes et demie; encore le bimbashi qui présidait le conseil de guerre dut-il trouver la formalité trop longue, puisqu'il bâilla au visage du déserteur, avant de le condammer à mort.

Mohammed Selim ne marqua aucun sentiment, en entendant la sentence. Son visage avait un regard lointain, et l'on aurait dit que tout lui était indifférent. Mais lorsqu'on lui fit faire volte-face, pour gagner la cellule, où il devait attendre jusqu'à l'aube, avant d'être pendu comme un cochon, il parut regarder autour de lui avec inquiétude. A peine la sentence prononcée, une idée nouvelle avait germé dans son esprit. Par-dessus les têtes des soldats Gippies, à jambes en tuyaux de pipe, ses yeux scrutaient ardemment, puis un peu douloureusement, la foule; mais, tout à coup, ils s'arrêtèrent, apaisés, sur le turban vert de Yusef, le ghaffir ivre. Les yeux de Yusef étaient presque fermés; son visage

avait la teinte blême d'une tête de veau fraîchement tué, car il sortait d'une abominable débauche de hashich.

— Allah! Allah! — cria Mohammed Selim, sachant que ce mot-là avait toujours réveillé le cerveau endormi de Yusef, depuis que le crâne de Wassef le chamelier avait craqué sous son naboot.

Les larges épaules de Yusef se redressèrent, sa langue lécha ses lèvres, ses yeux regardèrent devant lui. Il se sentait la gorge sèche, et mouilla de nouveau ses lèvres.

— Allah, — répondit-il, en courant vers Mohammed.

Les soldats le repoussèrent, mais Mohammed Selim se tourna et glissa quelques mots au sergent :

— *Backchich*! — fit-il; — mon Arabe gris pour dire un mot à Yusef le ghaffir.

— *Malaish!* — dit le sergent, et les soldats laissèrent le chemin libre pour Yusef.

Les paumes des deux hommes de Beni Souef s'unirent une fois, deux fois, trois fois; trois fois, avec les mains, ils se touchèrent les lèvres, la poitrine, le front. Alors Mohammed Selim tomba en le serrant, dans les bras de Yusef, et il lui murmura à l'oreille :

— Au nom d'Allah, dis à Soada que je suis mort en combattant les derviches.

— C'est entendu, au nom d'Allah! — promit Yusef. — Bon voyage, frère des géants!

Le lendemain matin, à l'aube, Mohammed Selim se tenait debout, entre deux palmiers. Parmi les soldats que l'on avait envoyés pour assister à l'exécution, bien peu songèrent à rire, quand on lui passa la corde autour du cou, car son histoire s'était répandue et le bruit courait qu'il était fou; ne faut-il pas être fou, pour sacrifier sa vie à une femme fellah? Or, il est écrit que les fous sont chéris de Dieu, qui prend leur esprit dans le ciel, en laissant seulement sur la terre leur corps égaré.

Si Mohammed Selim avait voulu crier, au dernier moment : « Je suis fou! Mes yeux ont vu Dieu! » nul homme n'aurait consenti à toucher la corde pour le pendre.

Mais il se contenta, selon la formule sacrée, de demander

un bol d'eau; il le but, dit: « Allah! », inclina trois fois la tête, dans la direction de la Mecque..., et ce fut tout.

Avant que n'eût paru dans le ciel un nouveau quartier de lune, Yusef, le ghaffir ivre, de retour à Beni Souef, frappait à la porte de Soada. Il conta à la vieille Fatima une merveilleuse histoire, disant comment Mohammed Selim était mort sur sa peau de mouton, après avoir tué dix derviches de sa propre main. Un régiment tout entier avait suivi ses funérailles.

Notons, à la décharge de Yusef, que cette partie de son récit n'était pas mensongère.

GILBERT PARKER

(Traduction de PHILIPPE NEEL.)

LETTRES DE LA DUCHESSE DE DINO

A

ADOLPHE THIERS[1]

(1830-1837)

VIII

Londres, 18 octobre 1830.

Depuis que je suis ici, je cherche un portrait de Hampden[2]. Enfin, après mille peines, je trouve une ancienne gravure qui me paraît donner une belle idée de la figure de cet homme, moteur d'un si grand drame. Il faut que son image soit dans la nouvelle France, et qu'à Paris elle soit dans votre chambre. Je vous l'envoie par le courrier de ce soir.

Le duc de Wellington a apporté ici sa dépêche à lord Stuart, qui contient le refus de tenir ailleurs qu'à Londres les conférences sur la Belgique; il a beaucoup insisté dans sa conversation sur ce que les différentes légations diplomatiques à Paris ne pourraient acquiescer à rien sans envoyer préalablement des courriers à leurs cours, qui s'en référeraient à celle d'Angleterre, et qu'ainsi cela retarderait nécessairement beaucoup la solution; au lieu que ce qui serait arrêté à Londres entre M. de Talleyrand et lui, le duc, serait immédiatement signé par le corps diplomatique résidant ici.

Le discours de M. de Talleyrand, que les journaux anglais ont imprimé en le tirant des journaux français, a un succès

1. Voir dans la *Revue de Paris* du 15 juillet le début de cette correspondance et la préface de M. de Lanzac de Laborie.

2. John Hampden (1594-1643), l'initiateur du refus des impôts décrétés arbitrairement par Charles Ier.

fou ici : nous en recevons les plus grands compliments, et cela de tous les côtés.

Dans la semaine qui vient de finir, nous avons été passer deux jours chez une des *patronnesses* du ministère, puis deux autres jours chez une des belles dames de la haute opposition. Le corps diplomatique va chez l'une comme chez l'autre; le ministère le trouve fort bon. Le combat ici est uniquement parlementaire, les salons restent au bon goût, à la politesse; les injures, les aigreurs y sont inconnues, et les liens naturels restent faciles et convenables. Ah! c'est que le bon sens est d'un usage admirable! J'admire chaque jour davantage celui des Anglais. Et je me prosterne devant cette raison pratique qui fait que les classes inférieures trouvent dans la liberté une consolation suffisante, une compensation parfaite à tout le poids d'une aristocratie outrageusement prépondérante. Celle-ci reçoit et place à son niveau les *supériorités incontestables prises partout* : mais si le mérite peut être contesté elle le repousse avec un dédain qui serait désespérant pour nos impertinentes médiocrités et qui ici ne trouve pas même à s'exercer, la distinction seule se mettant en avant.

Nous ne comprenons pas bien Paris, personne ne se donne la peine de nous l'apprendre; c'est à vous que je demande ce qu'il faut penser de la garde nationale, ce qu'il faut croire de Paris pendant le procès [1] et ce qu'il faut augurer du sort des pairs [2]. Mon Dieu, que... [3].

IX

Londres, 26 octobre (1830).

Je vous ai écrit hier [4] par un courrier extraordinaire une longue lettre; je ne veux cependant pas que le portefeuille d'habitude parte sans vous porter un mot qui vous remercie de votre lettre du 23. Elle m'est personnellement fort douce,

1. Le procès des derniers ministres de Charles X allait venir devant la chambre des pairs, qui les 1er et 4 octobre avait tenu deux séances à huis clos pour régler les détails préliminaires de procédure.

2. L'hérédité de la pairie était fort contestée, et devait être abolie l'année suivante; Thiers en demanda le maintien dans un discours mémorable.

3. La lettre se continuait sans doute sur une feuille supplémentaire qui n'a point été conservée.

4. Cette lettre du 25 octobre ne figure pas dans les papiers Thiers.

car elle témoigne en bonnes paroles le désir de me revoir. Il se peut que ce désir très réciproque, je vous assure, s'accomplisse bientôt. Il est certain que si la France se refuse à des conférences à Londres, si le ministère actuel fait place à un ministère plus de gauche, les puissances voudront prendre d'elles-mêmes les garanties qu'elles diront leur être refusées. Alors la guerre, alors notre prompt retour. Si on laisse les conférences s'ouvrir ici, si on ne fait pas trop de folies en France, enfin dans la meilleure de toutes les hypothèses, la question difficile des forteresses [1] se présentera. Pourra-t-on la résoudre en ménageant suffisamment la vanité française, et le besoin de la paix sera-t-il assez généralement et assez profondément senti chez nous pour ne pas avoir à cet égard des prétentions impraticables? La question dynastique et celle de la séparation du royaume, jusqu'à présent uni, des Pays-Bas, n'est plus une question pour personne : les difficultés ne seront que pour les places fortes. Il a été répété ici à M. de Talleyrand que les puissances feraient plus ou moins de concessions sur ce terrain, en raison du lieu des conférences, du personnel du négociateur français et de la composition du cabinet français. Mais ces concessions suffiront-elles à nos fantaisies? Ne serait-il pas raisonnable de croire que la garde nationale se prêterait dans la grande question du procès à prêter d'autant plus main-forte au gouvernement [2], qu'elle serait par les négociations du dehors tranquille sur la durée de la paix?

Au reste, l'affaire de Belgique terminée, quelle que soit son issue, nous quittons l'Angleterre. M. de Talleyrand n'a ni le goût, ni l'habitude de faire les affaires d'un cabinet étranger comme l'est le nôtre. Il ne veut ni s'user, ni se ruiner

1. Il s'agit des forteresses, sises en territoire belge, de Courtrai, Tournai, Menin, Ath, Mons, Charleroi, Namur, Liége, Luxembourg, Philippeville, Marienbourg et Bouillon. Les traités de 1815, dans une pensée ostensible de défiance à l'égard de la France, confiaient au roi des Pays-Bas la garde et l'entretien de ces places, sous le contrôle des puissances alliées contre Napoléon. L'opinion publique française soutenait que la révolution belge de 1830 devait avoir pour corollaire le démantèlement des forteresses, et surtout l'abandon du droit de surveillance des puissances étrangères. Cette délicate question finit par être réglée de façon satisfaisante par le protocole du 17 avril 1831 et la convention du 16 décembre suivant.

2. Des manifestations tumultueuses s'annonçaient, pour exiger de la chambre des pairs la condamnation à mort des ministres de Charles X, et l'on n'était rien moins qu'assuré de la fermeté de la garde nationale.

ici. Pour ruiner, c'est infaillible, car vous ne sauriez imaginer ce qu'est la dépense ici et ce qu'est la lésinerie des Affaires Étrangères à notre égard.

Si le ministère change à Paris, y aura-t-il, comme on le dit, dissolution de la Chambre? Et viendrez-vous nous voir ici si vous êtes libre de vos mouvements? On m'écrit que vous succéderez à M. Louis au ministère des finances; je suis persuadée du contraire. Vous ferez de l'opposition gouvernementale à la Chambre, n'est-il pas vrai? Et vous y serez à merveille. Mais vous n'entrerez sûrement pas dans la composition annoncée d'un ministère de gauche, où je suppose que M. Molé, après une série de petites perfidies, aura conservé sa position [1]. Il est difficile d'avoir moins de foi politique que lui : nous en avons chaque jour de vilaines preuves.

Comment M. Laffitte [2] comprend-il la situation du dehors? Est-il pour les mœurs conservatrices de la paix? Que dit et que pense Sébastiani [3], et a-t-il crédit quelque part?

Adieu mon bien excellent et bien aimable ami; quelque barbouillée que soit la France, le mal du pays me gagne grand train! Adieu.

P. S. — Il est *certain* qu'un crédit *illimité* a été ouvert chez le premier banquier d'Edimbourg à Charles X. On suppose avec beaucoup de vraisemblance que c'est de la part de l'empereur Nicolas. Faites arriver cela au P. R [4].

X

Londres, 1er novembre 1830
(à 2 heures après-midi).

Je n'aime pas à vous fatiguer de nos plaintes contre la

1. Cette prédiction était doublement erronée. Molé allait quitter le pouvoir à l'avènement du cabinet de gauche, et Thiers au contraire demeurer au ministère des finances sous Laffitte, avec le titre plus important de sous-secrétaire d'État.

2. Jacques Laffitte (1767-1844), ministre sans portefeuille, se préparait à former un cabinet de gauche.

3. Horace, comte Sébastiani de la Porta (1775-1851), général de division depuis 1806 (il devait recevoir la dignité de maréchal de France en 1840), représentant aux Cent Jours, député de 1819 à 1824 et de 1826 à 1844; il était alors ministre de la marine.

4. Le Palais-Royal, que Louis-Philippe n'avait pas encore quitté pour les Tuileries.

cara patria, mais il est bon cependant que vous sachiez qu'il n'y a rien de comparable à la manière dont on se conduit avec nous. Depuis plus de dix jours, pas un mot ni *privé* ni *officiel* de M. Molé. Ce que nous savons, le corps diplomatique ou bien le duc de Wellington vient nous le dire. Vous m'avez mandé qu'on nous envoyait Bignon [1]; c'était une coquetterie pour l'extrême-gauche, et cela se comprenait : mais hier les ambassadeurs ont reçu avis que c'était M. de Rayneval, ancien commis de M. de Talleyrand, représentant de Charles X à Vienne [2]! Cela ne se comprend plus, ou pour mieux dire cela se comprend trop M. Molé veut pouvoir dire que M. de Talleyrand, fort convenable pour représenter socialement, n'est plus capable des affaires et qu'il faut lui adjoindre un travailleur. C'est ainsi qu'il est frappé, blessé. Je ne sais pas bien encore à quoi il se décidera. Il est fort dégoûté : mais le duc de Wellington et le corps diplomatique le pressent de rester; il a envie d'éviter Paris pendant le procès. Je ne sais encore à quoi il se décidera; il faut qu'il attende quelque communication officielle avant de prendre un parti. Le temps extraordinaire qu'on a perdu en France pour se résoudre à traiter ici, et qu'on perd encore pour envoyer des pleins pouvoirs, les oscillations ministérielles dont nos feuilles publiques françaises sont remplies et qui ont un déplorable effet sur la disposition des cabinets, ont changé bien des choses. Il y a dix jours encore la France pesait bien plus dans la balance. Aujourd'hui tout est difficile et se complique d'heure en heure. Anvers pris, le prince d'Orange [3] à La Haye, ayant été pen-

1. Louis-Pierre-Édouard, baron Bignon (1771-1841), chargé de missions diplomatiques sous le Directoire et sous Napoléon, sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères pendant les Cent Jours, député de 1817 à 1837, pair de France en 1837, était ministre sans portefeuille dans le cabinet d'août 1830. Il fit en juin 1834 un court voyage à Londres, où la duchesse de Dino se déclarait frappée de sa « doucereuse fausseté » (*Chronique*, t. I, p. 119).

2. François-Joseph-Maximilien Gérard, comte de Rayneval (1778-1836), était en effet ambassadeur à Vienne au moment de la Révolution de Juillet, et allait être créé pair de France en 1832. C'était un des meilleurs diplomates de sa génération; Talleyrand devait lui rendre justice, dans sa lettre de démission du 23 novembre 1834, en le désignant à Louis-Philippe comme l'un des hommes les plus aptes à lui succéder à Londres (*Mémoires*, t. V, p. 479-480).

3. Guillaume, prince d'Orange (1792-1849), devait en 1840 devenir roi des Pays-Bas sous le nom de Guillaume II; il avait épousé en 1816 la grande-duchesse Anne Pavlowna, sœur des tsars Alexandre Ier et Nicolas Ier.

dant quinze jours le seul Hollandais en Belgique et étant maintenant le seul Belge en Hollande [1], annonçant son arrivée ici, ce qui ici déplaît au cabinet, embarrasse le corps diplomatique, et compliquera nécessairement les négociations : voilà bien des mauvais éléments qui auraient été évités avec un ministre des affaires étrangères plus actif, plus loyal et plus familier avec les grandes affaires.

La position intérieure du duc de Wellington se fortifie : les grands tories, ses ennemis les plus vifs depuis l'émancipation des catholiques, se rapprochent un à un; le marquis de Hertford [2] et le duc de Newcastle [3], deux chefs importants, ont fait hier leur traité avec lui et lui apportent beaucoup de voix à leur disposition dans la Chambre des Communes. Le discours de la couronne est annoncé pour demain, et tout Londres est averti. Mais si la journée d'aujourd'hui se passe sans nouvelles officielles de France, le discours sera remis, ou bien il se ressentira trop des bruits fâcheux qui circulent sur l'état gouvernemental de la France.

Vous voyez par tout ce que je viens de vous dire qu'il y a beaucoup de chances pour que, même sans chercher de prétexte, nous soyons bientôt à Paris. La guerre, qui peut-être n'est plus évitable, ou bien l'humeur très motivée de M. de Talleyrand peuvent nous y ramener très promptement. Je n'aurai d'autre plaisir à revoir la France, *sous de pareils auspices*, que celui de vous retrouver : mais il sera vif, doux, et consolera de tout.

J'ai votre chien; il est jeune, beau, gai, doux, assez grand et s'appelle Tippo. Je ne sais trop encore comment vous l'envoyer sans qu'il tombe à la mer, qu'il soit écrasé par la diligence, ou bien volé sur les grands chemins. Je vais faire de mon mieux pour trouver quelqu'un de sûr qui le remettra à votre porte.

1. Cette épigramme s'explique par ce que le prince d'Orange, sans l'aveu de son père, avait caressé, sans succès d'ailleurs, une combinaison qui aurait fait de lui le chef d'une Belgique autonome, et continuant pourtant à faire partie du royaume des Pays-Bas.

2. Sans doute François, fils ou petit-fils et successeur de François Seymour Conway, créé en 1793 marquis de Hertford.

3. Henri Pelham Fiennes Pelham Clinton, 4e duc de Newcastle (1785-1851); il avait combattu avec acharnement l'émancipation des catholiques.

Vous avez bien fait de refuser le ministère [1]. J'aime infiniment mieux que vos premières armes parlementaires ne se fassent pas sur le banc ministériel; vous ne sauriez échapper à cette sellette, tôt ou tard il faudra bien que vous y soyez!

Adieu, mon bien excellent et aimable ami.

XI

Londres, 5 novembre (1830).

Le *Moniteur* nous donne beaucoup de noms propres [2]! Comment ne me les écrivez-vous pas? Comment ne me dites-vous pas quelle est la disposition du nouveau conseil pour nous? Et votre propre position, que va-t-elle être? Noble, sans doute, car vous n'en sauriez avoir d'autre. Nous attendons avec impatience la première communication officielle. Je suis comme de raison étonnée d'un banquier aux finances, d'un soldat aux affaires étrangères et d'un jeune novice à l'intérieur. Mais il y a des gens assez bien doués pour deviner ce que l'expérience apprend aux autres : espérons qu'il va en être ainsi à Paris, et que la Chambre s'arrangera d'avoir été si peu comptée.

Le système extérieur sera-t-il changé? Voilà la question qui nous touche directement. Quitter serait embarrassant lorsqu'il y a des affaires importantes entamées. Être rappelés vaudrait mieux. Mais éviter Paris pendant le procès et l'éviter convenablement nous conviendrait. Cependant comment représenter de la déraison, si c'est elle qui va être à la mode chez nous? Enfin, nous ne prendrons de parti sur notre position personnelle que d'après ce que vous m'écrirez.

Le courrier qui nous a apporté la dernière lettre de M. Molé et l'autorisation d'accéder et de prendre part aux conférences

1. La duchesse se méprenait encore sur ce point : aucun portefeuille n'avait été sérieusement offert à Thiers, qui, secrétaire général aux finances sous le baron Louis, allait y demeurer comme sous-secrétaire d'État sous Laffitte.

2. Le cabinet du 2 novembre 1830 était composé de : Laffitte, président du conseil et ministre des finances; le maréchal Maison, ministre des affaires étrangères; Dupont de l'Eure, garde des sceaux; le comte de Montalivet, à l'intérieur; Mérilhou, à l'instruction publique; le maréchal Gérard, à la guerre; le général Sébastiani, à la marine. Quinze jours plus tard (17 novembre), les maréchaux Maison et Gérard furent remplacés par le général Sébastiani et le maréchal Soult, et le portefeuille de la marine échut au comte d'Argout.

est arrivé quinze jours après la séance royale. Aussi le discours de la couronne ne parle-t-il que vaguement de la question, tandis qu'une phrase avait été convenue, que le silence de Paris a obligé de rayer, et qui eût montré la France comme prépondérante dans les arrangements belges. Si, ce qui eût été facile, les conférences eussent été ouvertes il y a douze ou quatorze jours, les désastres d'Anvers [1] eussent été évités et nous ne serions pas actuellement gênés par la présence du prince d'Orange, qui est ici depuis deux jours.

Les conférences se sont ouvertes hier. On s'est d'abord occupé de la question d'humanité : arrêter l'effusion du sang a été la pensée de chacun; M. de Talleyrand a fortement insisté sur la proposition d'un armistice faite par les puissances aux parties guerroyantes. Cette idée d'armistice a été acceptée dans la conférence; elle a été rédigée et signée sur-le-champ, et elle doit partir aujourd'hui pour La Haye et Bruxelles. M. de Talleyrand aurait eu mauvaise grâce, après avoir insisté et fait adopter cette démarche, d'en différer la signature; il n'a donc pu, ni dû, ni voulu en référer à Paris. Peut-être y sera-t-il blâmé : mais lorsqu'on laisse la responsabilité, il faut accorder la liberté. Et il aurait d'ailleurs été le seul à retarder sa signature, les autres ambassadeurs ayant apposé les leurs. Et puis, à qui s'en référer? On dit le maréchal Maison [2] encore sur la route de Vienne. Ces lacunes, ces oscillations, ces changements, tout cela ne facilite rien et ne répond à aucun des besoins du moment. Convenez que si on avait placé, comme le voulait M. Molé, le lieu des conférences à Paris, elles se seraient tenues, à travers la décomposition ministérielle, sous une singulière influence!

Ici l'ouverture du Parlement ne laisse pas que d'agiter aussi les esprits. Le refus absolu annoncé au Parlement par le duc de Wellington de consentir à aucune modification dans

1. Le général hollandais Chassé, commandant la citadelle d'Anvers, avait bombardé et incendié tout un quartier de la ville, et n'avait consenti à cesser le feu que moyennant une sorte de capitulation, signée par une délégation venue de Bruxelles.

2. Nicolas-Joseph, comte Maison (1771-1840), pair de France depuis 1814, maréchal de France depuis 1828, avait été récemment envoyé comme ambassadeur à Vienne, où venait de le surprendre sa nomination de ministre des affaires étrangères.

la représentation et de n'entendre à aucune réforme parlementaire réveille l'opposition qui voulait s'assoupir, effraye et inquiète les amis du duc, divise le conseil, où M. Peel [1] et sir John Murray [2] voudraient quelques concessions, et fait douter de la majorité pour le ministère. M. Brouhgam [3] annonce pour le 16 une motion de réforme parlementaire qui mettra les partis face à face et décidera la question vitale du duc. S'il quitte les affaires, lorsque l'Europe et les dispositions des cabinets ont besoin d'un homme dont la prépondérance personnelle, les souvenirs en imposent, et dont le bon sens politique veut la paix et l'équilibre, nous retomberons dans de nouveaux embarras. Le poids central manquera, chacun se croira libre de ses engagements, maître de suivre ses penchants, ses haines, et ses vengeances, et alors comment prévoir un résultat pacifique?

Adieu; je suis triste, soucieuse, j'ai besoin de vos lettres, encore plus de votre présence.

XII

Londres, 8 novembre 1830.

Vous me devez une réponse à quatre lettres; vous m'en devez une pour le chien. Un nouveau ministère fort singulier, vous-même sous-secrétaire d'État au ministère des finances, voilà, ce me semble, d'assez grosses nouvelles pour que j'eusse pu les espérer autrement que par le journal qui aujourd'hui confirme ce qui vous est personnel.

Le portefeuille de cette nuit a apporté la circulaire de notification officielle du maréchal Maison comme ministre des affaires étrangères. Du reste, pas un mot, ni de confirmation des anciennes instructions, ni un mot des nouvelles directions. J'avoue que ce silence, qu'on pourrait expliquer par de la confiance, se présente autrement à mon esprit.

Ici les chances du duc de Wellington baissent d'heure en

1. Sir Robert Peel (1878-1850) était alors ministre de l'intérieur et leader de la Chambre des Communes; il devait être premier ministre en 1834 et de 1839 à 1846.

2. Autre membre du cabinet dirigé par Wellington.

3. Henri Brougham (1779-1868), célèbre avocat, député depuis 1810, allait devenir lord-chancelier dans le cabinet whig. La duchesse de Dino le jugeait en 1834 avec une extrême sévérité (*Chronique*, t. I, p. 91).

heure; il paraît du reste fatigué des affaires, décidé à les quitter et à se retirer sans laisser son opinion personnelle s'entamer par la moindre concession. On désigne publiquement lord Grey[1] et lord Palmerston[2] comme les chefs du nouveau ministère qui éclora, dit-on, la semaine prochaine. La disposition personnelle de ces messieurs pour la France est excellente. Lord Grey est un ami de quarante ans de M. de Talleyrand, mais le poids personnel du duc nous manquera au dehors.

C'est demain que le roi va avec la reine dîner à l'Hôtel de Ville. On annonce du train de la part de John Bull, et malgré toutes les précautions imaginables, même celle de braquer les canons de la Tour de Londres sur la ville, les amis du duc de Wellington redoutent cette journée pour lui[3]. Je la crains pour M. de Talleyrand : les bagarres ne valent rien pour ses jambes. Dans sa voiture, je ne crains rien, parce que la cocarde française est la grande et la meilleure sauvegarde, mais c'est à l'entrée ou à la sortie de la Halle de l'Hôtel de Ville qu'est l'inconvénient. Enfin je voudrais être à après-demain. Du reste, les bruits *annoncés* sont bien moins à redouter que l'*imprévu*.

Le prince d'Orange est venu me demander à déjeuner avant-hier (nous avons été élevés ensemble à Berlin). Il m'a raconté tous ses embarras et ses peines. Hier il a fait le soir une première visite à M. de Talleyrand. Il a besoin et il soigne tout le monde, il est mal avec son père, et mal avec la Belgique. Il est prêt cependant à lui faire toutes les concessions et il a bien envie de s'y retrouver. Au fait sa présence ici ne lui est pas utile à lui-même, et il gêne un peu tout le monde.

Je voudrais bien comprendre vos nouvelles relations avec ceux qui ont quitté et avec leurs successeurs. Je voudrais

1. Charles, comte Grey (1764-1845), député en 1786, ami et lieutenant de Fox, ministre de 1806 à 1807, héritier en 1807 de la pairie de son frère, premier ministre de 1830 à 1834.

2. Henri-John Temple, vicomte Palmerston (1784-1865), député depuis 1807, secrétaire d'État à la guerre de 1809 à 1828, aux affaires étrangères de 1830 à 1841 et de 1846 à 1851, à l'intérieur de 1852 à 1855, premier ministre de 1855 à 1858 et de 1859 à sa mort. Talleyrand a écrit : « Il y a peu d'Anglais qui sachent aussi bien que lui toucher la fibre patriotique de John Bull » (*Mémoires*, t. III, p. 407). Le jugement de la duchesse est plus dur : « Il a l'humeur arrogante et le caractère sans droiture » (*Chronique*, t. I, p. 104).

3. La duchesse rapportait en 1834 qu'à la suite des huées dont il fut l'objet ce jour-là, Wellington prit et tint la résolution de ne plus reparaître dans la Cité de Londres (*Chronique*, t. I, p. 127).

savoir si vous êtes personnellement satisfait de votre position parlementaire et ministérielle, comment vous comprenez l'une et l'autre et par quel moyen vous les lierez toutes deux. Enfin il me semble que l'attachement si sincère que j'ai pour vous et dont *il ne vous est pas permis de douter*, mérite que vous ne me laissiez pas dans l'ignorance et dans le doute. Votre amitié pourrait bien aussi nous donner quelques conseils ou du moins quelques indications sur ce qui nous est relatif dans notre situation avec le nouveau conseil.

Adieu. On dit que vous demeurez aux finances : le pauvre Tippo va s'y perdre!

XIII

Londres, 10 novembre 1830.

J'ai reçu hier vos deux lettres du 5 et du 6 : je vous en remercie. J'avais besoin de quelques mots de vous pour fixer mes mille et une incertitudes. Mais je regrette que vous n'ayez pas vu Neukomm [1], il a été constamment retenu au Palais-Royal, ce qui l'a empêché de vous joindre.

Nous restons donc ici, puisque c'est votre conseil. M. de Talleyrand a écrit il y a deux jours à Laffitte une lettre que je désire fort qu'il vous montre, parce que je désire savoir l'effet qu'elle lui aura fait. Hier il en est arrivé une convenable de Maison, avec une dépêche dictée de plus haut et qui nous met à l'aise ici. Mais je crains fort que les embarras du duc de Wellington ici ne rendent d'une part les Belges plus difficiles, ne réveillent nos mauvais ferments révolutionnaires, ne fassent crier à la guerre nos brailleurs des boulevards, et ne gênent les gens raisonnables du dedans et du dehors. Le duc de Wellington, au lieu de donner sa démission comme beaucoup de personnes le croyaient, reste, livre le 16 la grande bataille de la réforme parlementaire, pour être le lendemain un chef d'opposition ou bien un premier ministre plus puissant qu'auparavant. Jusque-là tout est ajourné, même je crois nos conférences belges. Le duc a pour lui son courage, son sang-froid, ses souvenirs, sa gloire, sa prépondérance per-

1. Sigismond Neukomm (1778-1857), compositeur allemand, élève de Haydn, vivait depuis 1809 dans la société de Talleyrand, qu'il avait accompagné à Vienne et à Londres.

sonnelle, le roi, les gens en place, le corps diplomatique, la crainte des gens raisonnables de provoquer des crises et de toucher au pouvoir par le temps qui court, et enfin les grands tories du pays; contre lui les princes de la famille royale, les amis de la réforme, les gens qui ont envie d'arriver au pouvoir et qui s'en sentent le talent, l'extrême misère du bas-peuple, les radicaux, et enfin cette fermentation générale, qui du Nord au Midi, du Levant au Couchant, agite la vieille Europe et met ses humeurs en mouvement.

Mandez-moi l'effet que l'armistice proposé et l'envoi de M. Bresson [1] a fait à Paris. Comme M. de Talleyrand a pris tout cela sur lui ici pendant que votre enfantement ministériel rendait le *référé* à Paris illusoire, j'ai hâte de savoir quelle impression on en aura reçue dans les régions élevées.

J'ai reçu hier une lettre assez plate de M. Molé, qui, embarrassé d'écrire à M. de Talleyrand, me dit qu'il craint que quelque malentendu ne l'ait mis mal avec lui, et qu'il s'en rapporte à *la supériorité de mon esprit et à l'élévation de mes sentiments* pour dissiper ces nuages! C'est vilain la faiblesse, l'envie, et l'hypocrisie! Avec un peu plus d'honneur en lui, il serait moralement beau comme l'est ce visage, qui m'a toujours fait l'effet d'être trop lourd pour ses pieds [2].

Avez-vous le temps de lire? Je ne le pense pas; mais Mignet [3] doit avoir eu celui de jeter les yeux sur les lettres de Diderot à mademoiselle Volland [4]; je les aime à la folie,

1. Charles, comte Bresson (1798-1847), chef de cabinet de Molé en août 1830, nommé en septembre premier secrétaire à Londres, venait, le 5 novembre, d'être délégué à Bruxelles par la conférence des ambassadeurs en compagnie de Cartwright, ministre d'Angleterre à Francfort (Talleyrand, *Mémoires*, t. III, p. 375). On sait que le comte Bresson, ministre à Berlin en 1833, pair de France en 1837, ambassadeur à Madrid en 1841 et à Naples en 1847, termina par le plus imprévu des suicides une carrière exceptionnellement brillante.

2. Quatre ans plus tard (8 décembre 1834), Molé faisait rue Saint-Florentin une visite de réconciliation, à la suite de laquelle la duchesse écrivait : « J'ai toujours trouvé qu'on ne causait avec personne aussi parfaitement bien, rapidement, agréablement, qu'avec lui; il est de très bon goût, à une époque à laquelle personne ne l'est plus; il n'a, peut-être, pas l'âme assez haute pour dominer, mais il a l'esprit assez élevé pour ne pas se dégrader, et c'est déjà beaucoup ».

3. François-Auguste-Marie Mignet (1796-1884), condisciple de Thiers, membre de l'Académie des sciences morales en 1832 et de l'Académie française en 1836.

4. Ces lettres venaient d'être publiées pour la première fois par l'éditeur Paulin dans les quatre volumes de *Mémoires, correspondances et ouvrages inédits*

quelque inconcevablement indécentes qu'elles soient parfois. Mais quelle chaleur de cœur, d'esprit, d'imagination! Quel mouvement d'idées et d'impulsion! Elles reposent de cette politique qui commence fort à me lasser. Finissez donc votre procès. Sauvez [1] si vous pouvez et faites qu'on puisse aller reprendre près de vous l'habitude du repos, du soleil et d'une affection douce et vive. J'ai quelque envie d'aller porter à Paris les nouvelles de ce qui se sera passé ici le 16 : mais peut-être que de nouvelles circonstances me retiendront, car l'imprévu tient trop de place dans le temps actuel.

Adieu, mon très cher et très aimable ami.

XIV

Londres, 16 novembre 1830.

La journée d'aujourd'hui, annoncée depuis longtemps comme devant être décisive, l'a été en effet, mais dans une forme différente de celle annoncée. Dès hier, sur une fort petite question mais qui a été symptomatique [2], le ministère a eu une minorité de 29 voix. Sans renouveler (*un mot illisible*), et préférant se retirer sur cette question incidentelle que sur celle de la réforme, le duc a porté ce matin sa démission au roi, qui après plusieurs difficultés a fini par l'accepter, et M. Peel à la Chambre des Communes est venu annoncer la rétraction (*sic*) du ministère.

A l'heure qu'il est (c'est-à-dire cinq heures) j'ai vu beaucoup de monde, mais personne qui pût me dire d'une façon positive qui est chargé par le roi de former le nouveau cabinet. Je le saurai avant de fermer cette lettre, qui partira par le courrier extraordinaire chargé de faire passer télégraphiquement de Calais à Paris la nouvelle du changement.

J'ignore parfaitement le résultat de tout ceci sur les affaires intérieures de ce pays-ci, mais il est impossible de n'en pas redouter le retentissement au dehors. Les personnes

de Diderot, confiés en mourant par l'auteur à Grimm (Cf. *Œuvres*, éd. Assézat et Tourneux, t. XVIII, p. 350-351).

1. Il s'agit bien entendu de la vie des accusés (les ministres de Charles X).

2. Il s'agissait de savoir si le bill relatif à la liste civile serait renvoyé à un comité spécial.

indiquées par l'opinion pour arriver aux affaires sont les amis personnels de M. de Talleyrand et fort bien disposés pour la nouvelle France. Mais leur arrivée au pouvoir enflera les prétentions des Belges, excitera tous les mauvais esprits en France et fera dire force pauvretés à la Mauguin [1]. La Prusse et l'Autriche, dans les mains du duc, vont se placer sous l'influence russe, d'où rien que d'hostile ne peut être attendu. D'ailleurs ne fût-ce que le retard que tous ces changements vont entraîner et qui va laisser le loisir aux partis de Belgique de se diviser de plus en plus, et au roi de Hollande [2] de faire faute sur faute, vous conviendrez que c'est un grand mal.

Le roi de Hollande a enfin répondu sur l'armistice, assez mal, et avec des prétentions de limites absurdes. Le prince d'Orange cherchait surtout à établir hier au soir chez moi qu'il était loin de partager non seulement les opinions de son père, mais encore d'approuver le langage de l'ambassadeur de Hollande ici. Ah! que M. Molé avec ses retards et sa mauvaise foi a compliqué de choses! Quel inconvénient encore par le temps qui court qu'un ministre des affaires étrangères qui au lieu de répliquer au discours de Mauguin vient *lire* à la tribune des phrases préparées d'avance et non pas appropriées au discours auquel il fallait pouvoir répondre tout de suite. Il ne me paraît pas qu'il fût bien difficile de le rétorquer; et quoique je ne sois qu'un petit agrégé volant en diplomatie, il me semble que j'aurais su m'en tirer.

Je vois partout les circonstances plus fortes que les épaules chargées de les porter. Prouvez-moi, *vous*, le contraire. Faites exception en tout, je vous en prie; si vous saviez à quel point j'ai de l'amour-propre de vous et pour vous!

P. S. — Les uns disent lord Grey, les autres lord Spencer [3].

1. François Mauguin (1785-1854), avocat, défenseur de La Bédoyère en 1815, député depuis 1827, l'un des orateurs de la gauche radicale.

2. Guillaume de Nassau (1772-1843), roi des Pays-Bas de 1815 à 1840 sous le nom de Guillaume Ier.

3. Georges-Jean, second comte Spencer (1758-1834), avait été de 1794 à 1801 premier lord de l'Amirauté, puis de 1806 à 1807 secrétaire d'État à l'intérieur dans le cabinet dirigé par Fox; son salon était un centre littéraire et artistique.

XV

Londres, 19 décembre 1830.

Quoique j'aie vu de près la vie que vous menez et que je ne puisse guère me flatter que vous ayez le temps de vous occuper de moi, de lire mes lettres et d'y prendre plaisir, cependant je veux que vous trouviez ici, si vous avez loisir d'ouvrir ce papier, que je suis arrivée sans mésaventure, que j'ai trouvé M. de Talleyrand bien portant et les affaires touchant à une crise dont la journée d'aujourd'hui sera probablement la solution. Les événements du Nord et ceux qu'on attend en Italie ont porté leurs fruits. La Prusse et l'Autriche sont aussi pressées maintenant que le roi de France de fixer promptement l'affaire de Belgique, qui selon toutes les probabilités tournera provisoirement au prince Léopold de Cobourg [1] épousant notre princesse Louise [2]. C'est sur ce choix et cette combinaison plus ou moins durable que l'on paraît s'accorder. Le premier point est de reconnaître l'indépendance de la Belgique, et c'est à quoi M. de Talleyrand espère arriver aujourd'hui même malgré les intrigues de l'ambassadeur de Hollande, les grimaces du prince Lieven [3] et un peu d'hésitation dans le cabinet anglais. On croit que l'ambassadeur de Russie prendra la question *ad referendum*, mais que les autres tomberont d'accord sur le fait.

Il y a encore un fond d'inquiétude et de malaise dans le pays; les incendies et les désordres, quoique calmés, ne sont pas éteints ni tout à fait étouffés. On s'attend à ce que le ministère, outre quelques légères réformes parlementaires, sera obligé de toucher à la grande question des dîmes. Il est évident que si les uns montent d'un cran, les autres descendent d'autant;

1. Léopold de Saxe-Cobourg (1790-1865), alors veuf de la fille de Georges IV et fixé en Angleterre, allait en effet, après l'élection et le refus du duc de Nemours, devenir roi des Belges sous le nom de Léopold Ier.

2. Louise d'Orléans (1812-1852), fille aînée de Louis-Philippe, reine des Belges à partir de 1832.

3. Christophe-Andréiévitch, prince Lieven (1777-1839), ancien ministre de la guerre, ambassadeur de Russie à Londres de 1812 à 1834, puis gouverneur du futur tsar Alexandre II. Talleyrand a écrit de lui : « M. de Lieven a plus de capacité qu'on ne lui en accorde généralement; sous ce rapport, le voisinage de sa femme lui fait tort et l'efface plus que cela ne devrait être » (*Mémoires*, t. III, p. 403).

mais l'échelle est si longue qu'il faudra des années pour se rencontrer à la même marche.

Il faut encore que vous trouviez ici le nom de M. d'Arcy, pour la recette particulière d'Avesnes. Je suis décidée à ne pas vous en faire grâce.

Adieu, mon très excellent mais trop occupé ami! Ne donnez vos lettres pour moi qu'à la princesse et envoyez-les lui directement par un *domestique*, et non par des amis ou des connaissances communes.

XVI

Londres, 9 septembre 1831.

Ah! vous voulez qu'on vous écrive! Vous répondrez, dites-vous : à la bonne heure; nous verrons! Vous voyez que je ne me fais pas prier pour faire ce que vous désirez, mais vous, faites aussi ce que je vous demande et n'oubliez pas les Roccafort.

Vous avez grand succès, grand talent. J'en jouis comme d'un succès personnel. Je souffrais de vous voir emporté par ce mauvais mouvement qui a failli tout perdre chez nous, et qui a encore laissé tout en question [1]. M. de Talleyrand, qui ne désespère pas de la patrie, n'a pas non plus désespéré de vous; il a toujours dit qu'avec un esprit tel que le vôtre on revenait toujours aux bonnes doctrines. Il vous aime beaucoup et me charge de vous le dire.

Mais sauvez-le donc, notre pauvre pays, si vaniteux, si ignorant, si bêtement avare! Si vous saviez comme nous sommes en peine de l'expliquer ici; nous nous donnons en interprétation favorable, et nous parlons presque toujours contre notre propre opinion. Ce n'est pas que nous n'ayons bonne opinion de l'homme, du talent et de la volonté de M. Périer [2] : mais il n'est pas seul, mais la besogne est terrible.

1. Après la retraite de Laffitte, dont il était sous-secrétaire d'État, Thiers s'était sans hésitation comme sans embarras rangé parmi les plus actifs partisans du ministère Casimir Périer.

2. Casimir Périer (1777-1832), député depuis 1817, avait pris le 13 mars 1831 la présidence du conseil avec le portefeuille de l'intérieur, et personnifiait ce qu'on appelait alors la « politique de résistance ».

On doute ici du bon esprit et de la discipline de nos troupes; on ne trouve pas que Marseille, Grenoble, la Vendée aient bonne mine. Les journaux sont pleins de ces petits désordres et de ces charivaris [1] qui ne seraient rien ici, mais auxquels on croit de l'importance chez nous. On se demande aussi si l'avarice de la Chambre ne mettra pas dans la discussion du budget mille entraves à la marche du gouvernement. N'y aura-t-il que le choléra-morbus pour faire justice de toutes les absurdités humaines? Du reste, au train qu'il suit, il ne restera pas en arrière de ses terribles fonctions : quel horrible dérivatif!

Je suis fort tentée et presque décidée à aller en France dans quinze jours; cependant j'hésite encore, par la crainte de laisser M. de Talleyrand seul. Il a beaucoup de soucis de tous genres, et que moi à qui parler ouvertement. Cette malheureuse affaire belge, qu'un traité définitif peut terminer dans un mois, peut d'ici là encore nous amener la guerre et culbuter lord Grey en le forçant à se retirer devant la susceptibilité et les préjugés anglais, ou bien le décider à se montrer hostile contre nous, ce à quoi toute sa disposition répugne grandement. La présence de nos douze mille hommes en Belgique, malgré la fameuse circulaire de Sébastiani, est le terrain favori de l'opposition, qui l'exploite cruellement contre lord Grey. C'est pour elle la meilleure manière d'ajourner la réforme, dont les uns n'ont jamais voulu, dont les autres ne veulent plus autant, et qui ne paraît pas suffisante aux troisièmes. Elle passera aux Communes, mais sans l'enthousiasme d'il y a quelques mois. Mais aux Pairs...? — La guerre, si l'opposition l'obtenait, ajournerait indéfiniment cette grande question : ainsi jugez si elle y pousse. L'opinion publique ici se divise très fort sur les questions du dedans, mais jamais

1. Thiers avait été, dans un voyage à Marseille, l'objet d'un de ces charivaris, destiné à punir ce que l'opposition de gauche appelait sa défection. Son collègue, le poète classique impénitent Viennet, crut le consoler en lui dédiant une épître qui débutait ainsi :

L'émeute a donc sur toi porté sa griffe impure,
Et des charivaris la glorieuse injure
Vient enfin, brave Thiers, d'accueillir ton retour
Dans la noble cité qui te donna le jour!
. . . . . .

sur celles du dehors [1]; aussi il y a récri unanime sur l'abandon dans lequel on a laissé cette ancienne alliée, la Hollande; la lâcheté fanfaronne des Belges fait la joie publique [2].

Est-il vrai que ce qui sauverait lord Grey ici perdrait M. Périer chez nous? Ne pensez-vous pas bien plutôt que si lord Grey fait place ici au parti de la guerre, M. Périer serait bientôt englouti chez nous par ceux qui voudront diriger la guerre! Quoique fort bien avec lord Grey, je le suis restée aussi par anciens souvenirs avec le duc de Wellington. Ainsi il n'y a aucune partialité personnelle dans mon opinion; je vois des whigs et des tories et j'ai des amis dans les deux partis. Cela se peut encore ici — mais chez nous?

Le couronnement d'hier m'a tuée à moitié. C'était très beau et très fatigant. La pairie anglaise en pleines (*un mot illisible*); les commoners trouvant cela très bon, et montrant leur présence en applaudissant soit le duc de Wellington, soit lord Grey, selon le parti auquel ils appartiennent, au moment de l'accolade royale et du toucher de la couronne, ce qui est un droit de la pairie. Les applaudissements ont été vifs pour les deux chefs de parti; ils se balançaient dans les Communes, mais augmentés pour le duc de tout ce qui était militaire dans les spectateurs.

Mandez-moi où en est l'opinion chez nous sur M. de Talleyrand; on m'en écrit si diversement que je ne sais qu'en penser.

Mes meilleures amitiés à Mignet. Vous savez si je vous suis une amie dévouée.

DUCHESSE DE DINO

On vient de remettre chez moi un papier pour vous qui part par le portefeuille de ce soir.

(*A suivre.*)

1. Par une évidente étourderie, le texte manuscrit porte « sur les questions du *dehors*, mais jamais sur celles du *dedans*... » La correction s'imposait.

2. Après avoir décliné l'appui militaire de la France, les Belges s'étaient fait battre le 8 août à Hasselt et le 12 à Louvain.

MON AMBASSADE EN RUSSIE[1]

— 1917 —

Peu de jours après ma conversation avec les ministres socialistes, je fus attaqué par les bolcheviks sous prétexte que j'organisais un mouvement contre-révolutionnaire. Après avoir été accusé par la princesse Paley de transformer l'ambassade d'Angleterre en un *foyer de propagande révolutionnaire*, c'était réellement fort. Le nom de Tseretelli était associé au mien (ce qui était plutôt surprenant étant donné les antécédents de ce ministre) : on nous considérait tous deux comme les principaux promoteurs de ce mouvement de réaction. Il faut, sans nul doute, voir l'origine de cette accusation dans le fait que nous dirigions activement la propagande alliée, tant en faveur de la guerre que pour démentir les faux bruits répandus par l'Allemagne. Depuis quelque temps, les Allemands avaient à mon endroit les attentions les plus flatteuses. En avril, les *Hamburger Nachrichten* avaient attribué mes succès comme diplomate à ma pratique du golf. Heureusement pour ma réputation l'auteur de cet article ne m'avait jamais vu sur les *links*. « Les conditions, écrivait-il, dans lesquelles on joue ce jeu assommant doivent réellement faire naître les qualités nécessaires à l'homme d'État et au diplomate. Silencieux, opiniâtres, résignés, les bons golfeurs marchent en rond dans la campagne, l'œil fixé sur la balle,

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 juillet.

et se dirigent vers leur but. Sir George Buchanan a fait la tournée des golfs d'Europe pendant des années, jusqu'à ce qu'enfin il fût capable de jouer à Pétrograd. » L'article des *Hamburger Nachrichten* fournit au *Punch* le sujet de quelques vers. « L'école des hommes d'État », à la transcription desquels on ne verra pas, je pense, d'objection.

Quand du bout de mon club, je hachais la verdure,
Quand ma balle fuyant par delà la clôture
S'en allait disparaître en quelque pré dormant,
Bien souvent j'ai perçu — étrange sentiment —
Combien peut grandir la valeur morale
Quand on n'a plus souci que de sa balle.

Cependant j'ignorais, lorsque je m'énervais
A frapper sur le sol et de front et de biais
Ou lorsqu'il m'arrivait jusqu'à trois fois de suite
D'aller perdre des coups par delà la limite
Que je commençais, sans qu'il m'en coûtât,
Mon éducation d'homme d'État.

Et pourtant j'apprenais, sans même m'en douter,
A fixer sur un but toute ma volonté;
A maints et maints détours il me fallait m'astreindre,
Mais en prenant mon temps j'arrivais à l'atteindre;
Le plus étonnant reste que toujours
Je me servis du langage des cours.

C'est ainsi que Balfour apprit la politique,
Lloyd George s'entraîna de façon identique
Et les plus glorieux des politiciens
Ont acquis à ce jeu un calme olympien,
Sans oublier les vertus qui prévalent
Depuis Walton Heath jusqu'à Sunningdale.

Quand je songe au bonheur qui sur le golf éclôt,
Un perfide remords vient troubler mon repos.
Je sais qu'à Charley Wood on m'a vu le dimanche
Arracher âprement le sol par larges tranches
Et creuser des fossés où nos soldats
Auraient été protégés des éclats.

Or ces trous qu'agrandit mon ardeur insolite,
Arrêtant les joueurs qui marchent à ma suite,
Ont peut-être englouti les gloires de demain,
Hogge encore inconnu, sinon Pringle prochain
Et l'on comprend la raison pour laquelle
Sur un golf nouveau mon club se rebelle.

Les Allemands me firent un compliment d'une autre envergure. Ainsi que nous l'apprit notre légation de Stockholm, un agent allemand essaya de déterminer un Russe, dont j'ai oublié le nom, à m'assassiner. Je fus un peu humilié d'apprendre que ma vie n'avait été estimée qu'à trois cents roubles. A la même époque le journal bolcheviste de Riga déclara, dans un de ses articles, que la Russie était gouvernée par le tout-puissant et autocratique Tsar Buchanan Premier. Les ministres, paraît-il, faisaient tout ce que je voulais et c'était sur mes ordres que Kerensky avait rétabli la discipline dans l'armée et préparé l'offensive.

Il aurait mieux valu, certes, pour eux-mêmes et pour la Russie, que les ministres eussent écouté mes avis et pris des mesures effectives pour restaurer la discipline, au lieu de se contenter de prononcer des discours patriotiques.

Le 24 mai, je reçus un télégramme de lord Robert Cecil, alors ministre des Affaires étrangères. Il m'informait que le Comité de guerre estimait nécessaire de gagner les socialistes et les ouvriers russes à la cause de la guerre et de corriger les idées fausses, relatives à nos buts de guerre propres, qui avaient cours en Russie. Estimant qu'une telle tâche ne saurait être entreprise par personne avec plus de chances de succès que par un chef travailliste, le Comité avait décidé d'envoyer M. Henderson en mission spéciale. Après diverses phrases aimables pour moi et mon œuvre, lord Robert terminait par ces mots : « Nous sommes persuadés que M. Henderson peut compter sur votre cordiale coopération. Si vous n'y voyez pas d'objection, il pourrait être utile, que, quelques jours après l'arrivée de M. Henderson, vous veniez à Londres pour éclairer le gouvernement de vos avis. »

Je comprenais parfaitement les raisons qui avaient déterminé le Comité de guerre à envoyer M. Henderson, mais je ne comprenais pas pourquoi il désirait si vivement me faire venir en Angleterre. J'écrivis à lord Hardinge : « Peut-être craint-on que, si je reste, M. Henderson n'ait pas absolument ses coudées franches ou bien que je ne travaille pas dans le même sens que lui. S'il en est ainsi, une telle absence de confiance me désole. Quand, l'hiver dernier, lord Milner vint ici pour la conférence, je ne songeais qu'à m'effacer

devant lui et il m'a été réellement agréable de travailler sous ses ordres. J'aurais été heureux d'observer la même attitude vis-à-vis de Henderson, qui est ministre, et de l'aider de mes services. Sa mission sera d'une grande difficulté et, comme je comprends les Russes mieux qu'on ne le fait généralement, j'aurais pu lui être utile de bien des manières. »

Devais-je ou non rester à Pétrograd? De cela on ne parlait pas. Je pris donc la résolution d'éclaircir, d'une manière ou d'une autre, ma situation et j'envoyai à lord Robert la réponse suivante :

Veuillez assurer à M. Henderson qu'il peut compter sur ma coopération cordiale et sur mon appui. Du point de vue de mon congé, je suis entièrement à vos ordres. Je désirerais savoir vers quelle date, approximativement, vous désirez que je parte en congé et si je dois considérer ce congé comme un rappel définitif.

Le 29 mai, je reçus la réponse suivante :

Il est difficile de vous indiquer, même approximativement, une date pour votre congé, tant que nous n'aurons pas vu comment tournent les choses, après l'arrivée d'Henderson. De toute manière, nous estimons très souhaitable que vous ne partiez point, tant qu'il ne sera pas entré tout à fait en contact avec le gouvernement russe et les chefs socialistes.

Il n'est pas question de votre *rappel*. Vos services ont été et restent très appréciés par le gouvernement de Sa Majesté et, dans la mesure où l'on peut prévoir l'avenir, nous vous demanderons certainement de retourner à Pétrograd en temps opportun.

Ce que j'appréciai bien plus que les déclarations sucrées du Foreign Office ce furent les preuves de sympathie et d'attachement que me donnèrent les membres de mon haut personnel. Certains télégraphièrent à leurs amis du Foreign Office et du ministère de la Guerre pour protester contre l'idée de mon départ, d'autres déclarèrent qu'ils enverraient leur démission, si je m'en allais. Henderson arriva le 2 juin avec George Young, qui rendit maints services en cette circonstance (il devint ensuite premier secrétaire d'ambassade à Vienne).

Dès ma première conversation avec Henderson je lui exprimai en toute franchise mes sentiments et mes désirs; il me fit clairement comprendre — très amicalement d'ailleurs — que je devrais quitter mon poste. Il m'expliqua dans

quelles conditions on lui avait confié sa mission. Un jour on le pria de ne se rendre au Comité de guerre qu'une demi-heure après ses collègues. Quand il entra, le premier ministre l'informa que le Cabinet avait décidé de l'envoyer à Pétrograd en mission spéciale. On lui demandait de partir dès le lendemain. On lui avait conseillé de me dire, au bout de quelque temps, qu'il était préférable que je partisse chez moi en congé. Il repoussa cette idée et pria le Foreign Office de se charger lui-même de cette commission et de m'avertir tout de suite.

Le soir suivant, Henderson dîna à l'ambassade avec le prince Lvoff et Terechtchenko. Parmi nos hôtes se trouvaient Vandervelde, ministre socialiste belge, Albert Thomas, ministre des munitions français, qui avait pris l'ambassade de France, à la suite du départ de Paléologue. Durant les deux mois qu'il venait de passer en Russie, A. Thomas avait essayé de démontrer aux ministres la nécessité de faire preuve de fermeté dans les questions de politique intérieure; il avait tenté aussi, en prononçant des discours enflammés, d'insuffler au peuple un esprit belliqueux. A Pétrograd, à Moscou, sur le front, il avait pris la parole dans d'innombrables réunions d'ouvriers et de soldats : malheureusement le grain qu'il semait tombait sur un sol stérile. Ce nous fut toujours un plaisir de le voir, il respirait la gaîté et éloignait toute idée de découragement. Il me demanda après le dîner : « Qu'eussiez-vous dit, il y a cinq ans, si l'on vous avait déclaré que je serais votre hôte, ainsi que deux autres socialistes? — L'idée d'une telle chose, répondis-je, m'aurait « épouvanté ». Mais maintenant la guerre a changé tout cela et nous sommes tous « camarades ». Quinze jours plus tard, à un dîner qui fut donné la veille de son retour en France, il me déclara que, aussitôt qu'il avait entendu parler de mon retour prochain en Angleterre, il avait télégraphié au premier ministre : « Après le départ de Sir George Buchanan et le mien propre, il ne restera plus personne qui comprenne la situation. » — « Je pense que tout ira bien maintenant, termina-t-il, car, au cours d'une de nos dernières conversations, Henderson m'a dit : « J'ai décidé de laisser ici Buchanan. »

Dans la suite j'appris par ailleurs, que Henderson avait

demandé au prince Lvoff s'il était préférable que je restasse en fonction ou que lui-même, Henderson, me remplaçât. Lvoff répondit : « Sir G. Buchanan a rendu de grands services sous l'Empire. Après la révolution, on s'est défié de lui, à cause des relations intimes qu'il avait eues avec la Cour. Mais il s'est adapté loyalement à la nouvelle situation. Les Bolcheviks, c'est certain, l'ont attaqué, mais il a la confiance du gouvernement et des modérés... D'ailleurs je consulterai mes collègues. » Ainsi fit-il et tous les ministres, y compris les socialistes, exprimèrent leur confiance en moi. Je suis heureux d'avoir l'occasion de rendre justice à Henderson, qui agit, en l'occurrence, avec franchise et délicatesse. Il pesa les témoignages — pour et contre — en toute impartialité et écrivit finalement au premier ministre, pour recommander qu'on me laissât en place. M. Lloyd George accepta et Henderson retourna en Angleterre au début de juillet. Pendant les six semaines qu'il avait passées à Pétrograd nous avions travaillé ensemble avec on ne peut plus de cordialité. Sur maintes questions nous avions la même manière de voir et, particulièrement, en ce qui concernait Ramsay Macdonald, dont certains Russes, on s'en souvient, souhaitaient la venue. Celle-ci, estimions-nous, ne pouvait pas faire de mal et les façons de faire des extrémistes russes serviraient même de leçon de choses à ce socialiste. Sur nos conseils, on lui délivra donc ses passeports mais l'*Union des marins* l'empêcha de partir. La petite anecdote suivante montrera quel excellent homme était réellement Henderson :

A l'ambassade, après un dîner, le soir même qui précéda son départ, il éclata soudain de rire. Ma femme lui demandant ce qui l'amusait, il répondit : « Tout est si drôle ! C'était vous et non pas moi qui deviez vous en aller ! » Je lui fus réellement reconnaissant de son attitude à mon égard, car mon sort était entièrement entre ses mains. Mais j'eus une impression pénible en découvrant que, alors que j'avais été officiellement informé qu'il n'était pas question de mon rappel, Henderson avait pleins pouvoirs pour me remplacer, s'il le jugeait bon. Étant donné la manière dont elle tourna, cette mission eut, en somme, un résultat fort satisfaisant pour moi personnellement.

Pendant ce temps la situation intérieure avait peu changé. Le gouvernement avait fait preuve de fermeté à l'égard des

marins de Cronstadt, qui avaient tenté d'instaurer une république indépendante. D'autre part il avait remporté un certain succès sur les Bolcheviks, en empêchant une démonstration armée qu'ils avaient organisée. Au cours d'une conversation que j'eus avec lui le 27 juin, le prince Lvoff m'assura que je n'avais aucune raison de craindre que la Russie devînt incapable de continuer la guerre. D'après lui, le gouvernement, qui avait enfin les forces nécessaires à sa disposition, était bien déterminé à maintenir l'ordre. Ces assurances se trouvèrent démenties par les faits dès le lendemain : le gouvernement en effet ne put obtenir qu'on fît évacuer, ainsi qu'il l'avait ordonné, deux villas où s'étaient installés les Bolcheviks; comme je le dis à Terechtchenko, supporter un tel échec équivalait à abdiquer l'autorité.

Le Soviet, lui, n'était pas demeuré inactif. En mai, il avait adressé un appel aux socialistes de tous les pays, les invitant à envoyer des représentants à une conférence internationale qui devait se tenir à Stockholm. L'objet de cette réunion était d'établir une paix générale sur des principes acceptables pour le prolétariat, conformément à la formule prescrite « sans annexions ni indemnités ». En juin, nouvelle modification de la situation : le Soviet convoqua toutes les assemblées russes de délégués des conseils ouvriers. L'idée des promoteurs de cette mesure était de transformer le conseil local de Pétrograd en un conseil national. Celui-ci bénéficierait d'une autorité et d'une influence plus grandes; d'autre part l'admission des députés des ouvriers et soldats provinciaux exercerait, estimait-on, une influence modératrice et permettrait une coopération plus étroite avec le gouvernement. On avait eu aussi l'intention d'admettre les représentants des paysans, mais ceux-ci demandèrent que le nombre des députés fût proportionnel à celui des électeurs — de cette manière les paysans auraient élu 80 p. 100 des représentants. Aussi cette idée fut-elle abandonnée et les paysans qui avaient déjà un conseil, ne participèrent pas à celui-là. A la séance d'ouverture du Congrès, Lénine fit un discours violent contre les buts de guerre des Alliés, discours qui, ainsi que le montra Kerensky, était, mot pour mot, emprunté aux derniers sans-fil des Allemands. Le seul résultat de la session fut une invitation, adressée à tous

les citoyens, de participer à une manifestation pacifique en faveur du gouvernement. Elle devait avoir lieu, le premier juillet, sur le Champ-de-Mars, devant les tombes des victimes de la révolution. Comme les Bolcheviks avaient annoncé qu'ils viendraient armés, la plupart des modérés restèrent chez eux; ceux, un petit nombre, qui participèrent à la manifestation, furent maltraités. L'ambassade touche presque au Champ-de-Mars; aussi nous trouvâmes-nous, comme à l'ordinaire, au centre de la démonstration. Il y eut quelques combats, auxquels nous assistâmes de nos fenêtres; plusieurs Bolcheviks crièrent que notre maison serait la première qu'ils brûleraient, mais, à part cela, il ne nous arriva rien de désagréable.

Le jour suivant on reçut des télégrammes de Kerensky, annonçant que l'offensive projetée depuis longtemps avait brillamment commencé. Le soir, il y eut quelques démonstrations patriotiques devant l'ambassade. A la tête d'une des troupes de manifestants se trouvait Milioukoff. Il m'adressa un discours de son automobile et je lui répondis de mon balcon.

A vrai dire, en cette circonstance, se vérifia l'exactitude du dicton « Protégez-moi de mes amis », car la vue de Milioukoff détermina un groupe de soldats du régiment de Pavlovski à commencer une contre-manifestation. On entendit même quelques-uns d'entre eux dire : « Pénétrons dans cette maison et tuons-les tous. » Mais il n'arriva rien de tel. Les espérances soulevées par les télégrammes optimistes de Kerensky n'étaient pas destinées à subsister longtemps. Il avait fait tout ce que pouvait faire un homme qui comptait sur les discours et sur les discours seulement pour déterminer à une vigoureuse offensive une armée lasse de la guerre et dont la discipline était déjà ruinée. C'était sur le front sud-ouest qu'était accompli l'effort principal; il devait être suivi d'attaques de moindre importance sur les autres fronts. Comme les Russes avaient des canons et des baïonnettes en plus grand nombre que leur adversaire, leur offensive, si elle avait été vigoureusement poussée, eût dû être couronnée de succès. Elle commença d'ailleurs heureusement et le 8 juillet l'armée du général Korniloff rompit le front autrichien et s'empara d'Halicz et de Kaluscz. Mais, si Kerensky

avait prêché sur certains points du front la discipline et la lutte à mort, il avait laissé, en d'autres endroits, les agitateurs bolchevistes prêcher la paix et la fraternisation avec les Allemands. De plus, au lieu de rétablir les pouvoirs disciplinaires des officiers, il avait envoyé des commissaires pour aider à maintenir la discipline dans les différentes armées. Certains régiments combattirent courageusement et leurs officiers sacrifièrent héroïquement leur vie, bien souvent en essayant vainement d'entraîner leurs hommes à suivre leur exemple. On ne pouvait avoir confiance en des troupes qui avaient pris l'habitude de discuter pour savoir s'il fallait ou non exécuter l'ordre d'attaquer. Aussi ne fut-il pas très surprenant que, le 11 juillet, quand l'ennemi prit l'offensive, un régiment battît précipitamment en retraite, provoquant ainsi la rupture du front. En peu de jours la déroute devint générale et non seulement on perdit les places qu'on venait de conquérir, mais encore Tarnopol et Stanislau.

Je dois, maintenant, une fois de plus, avoir recours à mes lettres au Foreign Office pour faire connaître cette crise et les événements qui se déroulèrent alors à Pétrograd.

12 *juillet.*

« L'œuvre que Kerensky avait entreprise parmi les troupes du front a été entravée par la propagande pacifiste. Celle-ci est le fait des Bolcheviks qui n'ont cessé d'envoyer au front des agitateurs pour inciter les soldats à ne pas participer à l'offensive. L'atmosphère politique est telle que Kerensky n'ose pas demander aux troupes de combattre pour la victoire, il se contente de leur dire qu'en continuant la lutte elles travaillent à la conclusion rapide de la paix. La paix, tel est l'universel désir. Aussi est-il essentiel pour nous de ne faire aucune démarche dont les pacifistes puissent s'emparer pour montrer que les Alliés poursuivent la guerre dans un but impérialiste. Un refus opposé à cette proposition de conférence que Terechtchenko a soumise à Albert Thomas, il y a un mois, serait certainement interprété dans ce sens. Aussi grandes que puissent être d'ailleurs les difficultés auxquelles nous nous heurterons dans une telle conférence, il ne faut pas se dissimuler que nous devrions tou-

jours les affronter un jour ou l'autre. Retarder la discussion de nos buts de guerre ne servirait qu'à décourager la Russie de continuer à participer activement à la guerre. D'après ce que m'a dit Terechtchenko à propos de cette conférence projetée, je ne pense pas qu'il veuille nous obliger à accepter quelque condition de paix précise. Comme il l'a remarqué lui-même un jour, ces conditions dépendront de l'évolution des opérations militaires; aussi, tant que la guerre dure, est-il difficile de les préciser. En une autre occasion, il m'a déclaré qu'il y aurait lieu d'étudier un double programme de paix correspondant aux circonstances les plus favorables et les plus défavorables. Ce n'est pas un idéaliste, comme la plupart de ses collègues socialistes, et, à mon avis, il fera de son mieux pour inciter ceux-ci à considérer les choses du point de vue pratique. »

23 *juillet.*

« Les événements de la semaine passée ont prouvé une fois de plus jusqu'à quel point on a raison de dire que la Russie est le pays des surprises. Lundi matin de bonne heure j'ai été informé par téléphone que les quatre membres du gouvernement appartenant au parti cadet, avaient donné leur démission pendant la nuit. Terechtchenko et Tseretelli venaient de revenir de Kieff avec un projet d'accord, relatif au règlement de la question ukranienne, qu'ils avaient négocié avec la Rada. Les cadets élevèrent des objections, sous prétexte que le gouvernement, s'il ratifiait cet accord, usurperait les pouvoirs de l'Assemblée Nationale Constituante. Ce n'étaient pas tant, en réalité, des considérations de ce genre que le fait qu'ils se trouvaient constamment en minorité de quatre voix qui les décida à refuser d'assumer plus longuement la responsabilité de mesures qu'ils désapprouvaient.

» Terechtchenko, que je vis le soir, critiqua sévèrement leur décision. « Ils ont, dit-il, mis fin à l'existence du gouvernement de coalition, au moment où la situation de la Russie est aussi grave à l'intérieur qu'à l'extérieur. D'autre part le pays ne les a pas suffisamment soutenus pour qu'ils puissent songer à se substituer au gouvernement actuel... » Terechtchenko,

néanmoins, me parla avec confiance de la situation intérieure et quand je le quittai, à six heures, il n'avait pas le moindre soupçon de la tempête qui se préparait.

» Nous étions sur le point de nous rendre aux îles, après le dîner, lorsque nous vîmes apparaître des automobiles et des camions remplis de soldats armés et de mitrailleuses : ce furent les premiers indices de la crise. Nous étions à peu près arrivés au milieu du pont quand nous trouvâmes la route barrée. Nous revînmes sur nos pas et fîmes une petite promenade le long du quai et dans la ville. En retournant à l'ambassade, à neuf heures et quart, nous rencontrâmes des groupes de soldats en train de discuter avec animation; peu de temps après une grande troupe franchit le pont. Elle était composée de trois régiments et d'ouvriers; tous ces gens étaient armés et ils portaient des bannières ornées des inscriptions habituelles : « A bas les ministres capitalistes », « A bas la guerre », « Donnez-nous du pain ». Quelque temps après nous entendîmes des coups de feu tirés derrière l'ambassade et nous vîmes des gens qui s'enfuyaient.

» Comme Kerensky devait partir le soir même pour le front, quelques soldats se rendirent en automobile à la station de Varsovie pour l'arrêter, mais, quand ils arrivèrent, le train était déjà parti. D'autres allèrent au palais Marie pour arrêter le prince Lvoff et ses collègues qui y tenaient un conseil de cabinet. On les invita à entrer pour parler aux ministres, mais ils se ravisèrent, craignant qu'on ne leur tendît quelque piège, et se contentèrent de réquisitionner les automobiles des ministres. Le mardi la situation apparut sous un jour très sombre : plusieurs milliers de marins étaient arrivés de Cronstadt. Dans l'après-midi une autre manifestation monstre traversa le pont près de l'ambassade; on tira des coups de fusil et de mitrailleuse dans diverses parties de la ville, durant le reste de la journée. A l'heure du déjeuner Terechtchenko me téléphona : « Aussitôt que nous aurons reçu des troupes du front, nous réprimerons les désordres avec fermeté... L'ambassade se trouvera vraisemblablement au centre du combat; aussi serais-je heureux que vous l'abandonniez pour quelques jours. » Je refusai.

Dans l'après-midi la position du gouvernement devint

très critique, et, si les Cosaques et quelques régiments restés fidèles n'étaient pas survenus à temps pour le sauver, il aurait dû capituler. Pendant que nous dînions, les Cosaques chargèrent les marins de Cronstadt, qui s'étaient rassemblés dans le square voisin de l'ambassade, et les mirent en fuite. Puis ils revinrent le long du quai, mais un peu plus haut ils furent surpris par un feu croisé. Nous vîmes revenir à plein galop plusieurs chevaux sans cavaliers; deux Cosaques qui ramenaient un prisonnier furent attaqués par quelques soldats et tués sous nos fenêtres. Le mardi, dans la nuit, on publia un ordre interdisant de sortir dans les rues, le jour suivant, à partir de midi. Tous les ponts de bateaux furent en partie démontés, les autres furent fortement gardés pour empêcher les Bolcheviks de déboucher de l'autre rive. Une garde, composée de deux officiers et de dix hommes, avait été placée à l'ambassade. Le général Knox et le colonel Thornhill passèrent également la nuit sous notre toit.

Le mercredi fut un jour relativement calme, mais le jeudi, à six heures du matin, nous fûmes éveillés par notre officier qui nous pria de nous retirer dans le fond de la maison. Les troupes du gouvernement, nous dit-il, avaient reçu l'ordre de s'emparer de la forteresse, qui avait été occupée par les insurgés et du quartier général de Lénine, sur l'autre rive du fleuve; si les canons de la forteresse étaient dirigés contre les troupes installées sur notre rive, nous nous trouverions dans la ligne de tir. Un peu plus tard Terechtchenko nous téléphona pour nous dire qu'il mettait un appartement du ministère à notre disposition; mais je ne voulais pas quitter l'ambassade et ma femme et ma fille ne voulaient pas me quitter.

Nous passâmes une matinée quelque peu angoissée à observer les mouvements des troupes. Un fort détachement de soldats et de marins et plusieurs autos blindées se trouvaient près du pont; l'artillerie était tenue en réserve derrière l'ambassade. De temps à autre on sonnait l'alarme; alors on voyait quelques hommes courir, le corps incliné en avant, vers le milieu du pont; ils utilisaient pour progresser toutes les protections qu'ils pouvaient trouver. A une heure la forteresse et la villa où Lénine avait établi son quartier général s'étaient rendues. A partir de ce moment nous eûmes une tranquillité

relative. Pourtant le vendredi encore, il y eut un assez grand nombre de coups de mitrailleuse tirés par des hommes installés dans des chaloupes, sur le fleuve.

Au cours de conversations que j'eus avec lui, jeudi et vendredi, Terechtchenko me donna connaissance d'un télégramme que Kerensky avait envoyé du front. Il lui était impossible, y déclarait-il, de continuer à travailler avec des collègues qui temporisaient perpétuellement en face des extrémistes au lieu de les abattre. Je répondis à mon interlocuteur que j'étais tout à fait de l'avis de Kerensky. Le gouvernement avait été trop faible. Les troupes fidèles, qui avaient occupé les bureaux de l'organe bolcheviste *la Pravda* et y avaient saisi des documents compromettants, avaient ensuite reçu l'ordre d'évacuer les lieux et de restituer les documents. Les marins de Cronstadt avaient été désarmés mais n'avaient pas été punis et deux des lieutenants de Lénine, qu'on avait arrêtés, avaient été relâchés. Quels étaient les ministres opposés à l'adoption de mesures de rigueur contre les promoteurs de ces désordres qui avaient causé la mort de cinq cents personnes, je n'en savais rien. Mais j'étais effrayé de constater que le premier ministre n'avait pas suffisamment d'énergie pour profiter de cette occasion unique de mettre fin à l'anarchie. Terechtchenko à qui je communiquai cette impression me répondit : « C'est le Soviet qui s'y est opposé, mais il se rend compte maintenant de la gravité de la situation. Au cours des dernières journées, beaucoup de ses membres auraient été tués par les insurgés, si le gouvernement n'avait pas envoyé des troupes pour les protéger. »

***

A la suite de la perte de l'artillerie lourde, des canons et des approvisionnements, la situation, sur le front, était devenue désespérée. Quant à la situation économique et financière, elle était presque aussi grave. Pourtant bien que les perspectives fussent fort sombres, j'étais disposé, personnellement, à envisager les choses sous un jour moins désespéré. Le gouvernement avait réprimé l'insurrection bolcheviste et semblait finalement déterminé à agir avec fermeté. Aussi longtemps que l'anarchie

régnerait il ne pouvait y avoir aucune amélioration réelle et durable, mais si l'ordre était restauré, toutes les formes de la vie nationale en subiraient l'heureuse influence. Kerensky était revenu du front dans la soirée de 19 juillet. Il déclara aussitôt qu'il ne resterait à son poste qu'aux conditions suivantes : le gouvernement aurait le contrôle absolu de l'armée, les comités de soldats n'interviendraient plus d'aucune manière, on en finirait avec l'agitation bolcheviste, Lénine et ses lieutenants seraient arrêtés. Le public et la plus grande partie des troupes soutenaient le gouvernement; la publication de documents prouvant que les chefs bolchevistes étaient à la solde de l'Allemagne avait soulevé en effet une indignation presque générale. Le moment psychologique était venu pour le gouvernement; il pouvait en finir et écraser l'ennemi intérieur. Mais le Soviet éleva des objections. Il s'était déjà opposé à ce qu'on donnât suite aux accusations portées contre les Bolcheviks, dans la crainte de voir quelques-uns de ses propres membres compromis; cette fois il refusa d'investir le gouvernement du pouvoir demandé par Kerensky, à moins qu'on ne prît une suite de mesures entièrement démocratiques. Les conditions sur lesquelles le Soviet insistait étaient la proclamation immédiate de la République et l'adoption du projet Tchernoff relatif à la question agraire. Les décisions devraient être prises tout de suite, sans attendre la décision de l'Assemblée Constituante. Des discussions furieuses s'élevèrent, à ce propos, au sein du Cabinet; les ministres socialistes soutenaient le Soviet, mais le prince Lvoff menaça de démissionner si le gouvernement acceptait ces conditions. D'après le prince, le gouvernement provisoire n'eût pu y souscrire qu'en outrepassant ses pouvoirs et en usurpant ceux de l'Assemblée Constituante. Terechtchenko essaya en vain de jouer le rôle de médiateur et de mettre sur pied quelque compromis susceptible de concilier ces conceptions opposées. La discussion durait encore quand Kerensky fut appelé pour haranguer un régiment de hussards, ainsi qu'il l'avait promis. Quand il revint, on lui remit un télégramme : le front russe avait été percé par les Allemands. Il lut la dépêche à ses collègues. Le prince Lvoff exprima alors le désir de démissionner en faveur de Kerensky, celui-ci étant le plus jeune

et le plus actif des ministres en même temps que le plus étroitement en contact avec la démocratie. Sa proposition fut acceptée et Kerensky reçut tous les pouvoirs qu'il avait demandés. Comme il comptait conserver le ministère de la Guerre, on décida que Nekrassof serait nommé vice-président du conseil; il remplacerait Kerensky, lorsque celui-ci se trouverait au front. Nekrassof qui appartenait à la gauche du parti cadet était un homme énergique et capable, à qui l'on prêtait l'ambition de devenir premier ministre. Pourtant il n'inspirait pas confiance; il était opportuniste à l'excès et avait changé plusieurs fois de parti pour servir ses propres intérêts.

Quelques jours plus tard, j'allai rendre visite à Terechtchenko. Il m'assura que le gouvernement s'était rendu complètement maître de la situation et allait agir dorénavant sans se préoccuper du Soviet. Il me conduisit à la fenêtre et me montra les hommes du régiment des mitrailleurs qui s'étaient alignés, sans armes, dans le jardin du Palais d'Hiver. « On les entraîne afin qu'ils puissent travailler au chemin de fer mourman, me dit-il. Le comité des conseils panrusses des ouvriers et des paysans a donné plein pouvoir au gouvernement pour diriger les opérations militaires et en finir avec les anarchistes de l'arrière. Kerensky, accédant à une demande de Korniloff, a donné l'ordre aux commandants d'armée de faire fusiller sans jugement tous les soldats coupables de désobéissance. » Mais, bien qu'il eût tous les pouvoirs nécessaires pour agir, Kerensky n'en profita nullement. Il ne fit ni rechercher ni arrêter Lénine; il annula l'ordre d'arrêter Trotzky et les autres chefs bolchevistes, sous prétexte qu'ils étaient membres du comité exécutif du Soviet et il se contenta de rédiger une proclamation ordonnant aux ouvriers de remettre leurs armes, au lieu de laisser les autorités militaires les désarmer de gré ou de force. En fait je doute fort qu'on ait réellement puni un seul des organisateurs de la révolte bolcheviste ou des hommes qui y prirent part. Je n'étais guère satisfait de l'attitude du gouvernement et, dans une de mes conversations avec Terechtchenko, je tâchai de lui prouver la nécessité d'appliquer les mêmes mesures disciplinaires à l'arrière qu'au front et de réorganiser le système des transports qui, par suite

de son insuffisance même, était à l'origine de presque tous les troubles économiques de la Russie. « Pourquoi, suggérai-je enfin, ne réduiriez-vous pas les troupes du front au minimum nécessaire pour contenir les Allemands? Vous ramèneriez le reste à l'arrière pour accomplir une sorte de service civil obligatoire. »

Kerensky, pendant ce temps, essayait de reconstituer le gouvernement, afin de lui donner un caractère plus national. Il était entré en négociations avec les cadets, mais ceux-ci mirent à leur participation les conditions suivantes : démission de Tchernoff, continuation active de la guerre, indépendance absolue du gouvernement vis-à-vis du Soviet, toutes conditions qui, ainsi que je le dis à Terechtchenko, m'apparaissaient d'une réalisation bien désirable. La première d'entre elles parut inacceptable à Kerensky. Il craignait, en contraignant Tchernof à démissionner, de perdre l'appui des Social-Révolutionnaires.

Une fois de plus je reproduirai ici des passages de ma correspondance avec le Foreign Office et d'un journalier que j'ai commencé à tenir après la révolution.

2 *août.*

« Terechtchenko m'a dit ce matin que Kerensky et lui-même avaient offert leur démision, puis l'avaient retirée à la demande de leurs collègues. Tchernoff a également démissionné et le Soviet, où il s'est rendu ensuite, lui a fait une grande ovation : « Si, me dit Terechtchenko, le gouvernement ne veut pas appliquer de mesures de rigueur, il devrait donner sa place aux hommes de la contre-révolution. » Pour lui il faut songer, avant tout, au pays, et la situation ne permet pas d'atermoiement. Il a dit à Kerensky : « Si vous ne devez pas agir avec énergie, il faut démissionner. » D'après lui, pour réprimer les désordres, il est nécessaire de militariser tout le pays et d'admettre Korniloff dans le gouvernement. Kerensky partage cette manière de voir, mais il a les mains liées; quant aux ministres socialistes, ils ne veulent pas assumer la responsabilité de prendre les mesures qui seraient nécessaires pour sauver le pays. Tseretelli, prétend Terechtchenko, préférerait quitter le gouvernement et agir comme membre indépendant du

Soviet. Les cadets, eux, souhaiteraient de faire triompher complètement leur parti et de remplacer le gouvernement.

» La situation est fort obscure, aucune lumière ne m'apparaît. La politique de Terechtchenko ne pourrait être mise en œuvre que par un gouvernement dans lequel les socialistes seraient fortement représentés, sinon ce gouvernement serait accusé de préparer la contre-révolution et il s'ensuivrait une nouvelle révolte bolcheviste et une chute dans l'anarchie. Les cadets n'ont pas l'appui de l'armée; s'ils prenaient le pouvoir, ils n'auraient aucune chance de réussir. »

2 *août.*

« J'ai des raisons de croire que les membres non socialistes du gouvernement préféreraient de beaucoup que la conférence de Stockholm n'eût pas lieu. Ils craignent que des bruits de paix n'exercent une influence néfaste sur l'armée. Pourtant ils ne s'opposeront pas à ce que les socialistes russes y participent, mais ils ne se considéreront pas comme liés par les décisions que la conférence pourra prendre. Ils désirent que des délégués socialistes des autres pays alliés soient présents, afin que la Russie ne reste pas en tête à tête avec l'Allemagne.

» Mon opinion personnelle est qu'on commettrait une erreur en laissant le champ libre aux Allemands à Stockholm, d'autant plus que les Russes ne manqueraient pas de mal interpréter cette abstention de notre part. Comme nous ne songeons pas à nous considérer comme engagés par les décisions de la Conférence, je ne vois pas en quoi la présence des socialistes anglais pourrait nous nuire. »

4 *août.*

« J'ai l'impression que le moment est venu pour nous de parler franchement au gouvernement russe, pour répondre à l'appel qu'il a adressé à notre coopération. Au moment où nous allons faire tout notre possible pour dégager le front russe en déclanchant notre offensive, nous devons dire à la Russie que nous comptons aussi sur elle. Il faut qu'elle applique toute son énergie à réorganiser ses armées et à rétablir la discipline tant au front qu'à l'arrière. Il serait bon que les ambassadeurs alliés eussent mission de parler dans ce sens au président du

conseil, aussitôt que le nouveau gouvernement sera formé. »

Ce fut sans doute à la suite de ce télégramme que les représentants des gouvernements alliés se réunirent en conférence à Londres et envoyèrent à Kerensky, par l'intermédiaire de leurs ambassadeurs à Pétrograd, un message, rédigé sous forme de protestation, mais n'exprimant en somme que le pieux désir de voir la discipline rétablie dans l'armée. Je fus autorisé à parler personnellement à Kerensky, si je le jugeais bon, au nom du gouvernement de Sa Majesté, dans le sens que j'avais indiqué.

6 *août.*

« Kerensky a formé un gouvernement composé de six membres socialistes et de huit non socialistes. Cinq de ces derniers appartiennent au parti cadet. Aksentieff, le président du conseil des paysans, devient ministre de l'Intérieur, et Savenkoff, l'ancien terroriste, vice-ministre de la Guerre. Korniloff est nommé commandant en chef. »

11 *août.*

« J'ai rencontré aujourd'hui Kerensky à un déjeuner offert par Terechtchenko. Au cours de notre conversation, je lui ai dit regretter bien vivement de voir tous les hommes politiques russes considérer la situation du seul point de vue de leur parti et laisser les considérations politiques primer les exigences militaires. « Korniloff, dis-je, nous a adressé récemment une demande de canons, mais nous ne saurions oublier que le succès initial de l'offensive de juillet a été suivi d'une déroute, due au manque de discipline. Aussi est-il vraisemblable que notre autorité militaire ne pourra accéder à la demande de votre général en chef, si elle ne reçoit pas l'assurance que celui-ci a été investi de tous les pouvoirs nécessaires pour rétablir la discipline. Si je pouvais informer mon gouvernement que Pétrograd a été compris dans la zone du front et placée sous la loi martiale, cela contribuerait à lui donner confiance. » Kerensky me déclara que le gouvernement était déterminé à maintenir l'ordre, puis ajouta, avec un peu de mauvaise humeur, que si nous devions marchander les canons et cesser d'aider la Russie, nous ferions mieux de le dire tout de suite.

« Vous m'avez mal compris, lui répondis-je ; nous désirons aider la Russie, mais il n'y a aucun avantage à envoyer des canons sur votre front, s'ils doivent être pris par les Allemands. Nous avons besoin du plus grand nombre de canons possible sur notre propre front ; en en faisant usage nous-mêmes, nous ne ferions encore que soutenir la Russie. »

Une semaine plus tard, en réponse à ce télégramme, je reçus une dépêche me priant d'assurer Kerensky du très ardent désir qu'avait le gouvernement de Sa Majesté d'aider la Russie ; en dépit de la très pénible offensive que l'Angleterre venait d'entreprendre, des ordres avaient été donnés pour que les envois d'artillerie lourde fussent repris.

13 *août.*

« La publication de la correspondance du premier ministre et de M. Henderson, relative à l'attitude de ce dernier à l'égard de la conférence de Stockholm, a causé un grand embarras au gouvernement russe et l'a exposé aux attaques du Soviet. A ce sujet Terechtchenko m'a dit : « J'avais demandé à notre chargé d'affaires d'informer le gouvernement de Sa Majesté que le gouvernement russe considérait la conférence de Stockholm comme une réunion de parti, dont les décisions ne l'engageraient en aucune manière ; mais la note que Nabokoff a adressée à M. Balfour, note à laquelle le premier ministre a attaché de l'importance, a été écrite sans instructions de notre part. Nous n'avons jamais prié M. Nabokoff de dire que le gouvernement russe était opposé à la conférence. » (M. Nabokoff, en effet, dans sa note à Balfour, avait employé des termes qui avaient été interprétés dans ce sens.)

» Terechtchenko et Kerensky préféreraient, ils l'ont reconnu, que la conférence n'eût pas lieu, mais ils n'ont jamais supposé que nous déclarerions publiquement qu'ils y étaient opposés. Kerensky m'a prié ce matin d'insister auprès du gouvernement de Sa Majesté pour qu'on ne refuse pas aux socialistes anglais leurs passeports. »

15 *août.*

« Je vous ai tenu complètement au courant, par télégrammes,

des étapes diverses de la récente crise ministérielle et de la constitution finale d'un nouveau gouvernement. Celui-ci marque un certain progrès par rapport au précédent; quelques-uns des nouveaux ministres sont des gens de valeur. Plekhanoff, qui a rendu de grands services au pays, devait entrer dans le gouvernement, mais le Soviet, qui n'avait jamais oublié que Plekhanoff avait déclaré être patriote avant d'être socialiste, s'y opposa.

» Nous en sommes venus, dans ce pays, à de curieuses conceptions : la nomination d'un terroriste, qui fut un des principaux chefs des meurtriers du Grand-Duc Serge et de Plehve, est envisagée favorablement. On espère en effet que son énergie et sa force de caractère sauveront l'armée. Savenkoff est partisan ardent de mesures de rigueur, il veut le rétablissement de la discipline et la répression de l'anarchie. Il passe pour avoir demandé à Kerensky la permission de se rendre avec deux régiments au Palais de Tauride pour arrêter les membres du Soviet. Inutile de dire que cette permission lui fut refusée. Par ailleurs, il est opposé à ce que l'on rende aux officiers leurs anciens pouvoirs disciplinaires et il préfère conférer ces pouvoirs à des commissaires, estimant qu'il y a là une sauvegarde contre une possible contre-révolution.

» Les nouvelles de l'armée sont meilleures et tout est calme à Pétrograd. Pourtant je ne puis considérer la situation comme satisfaisante. A la suite des troubles du mois dernier, le gouvernement a perdu une occasion unique d'anéantir les Bolcheviks une fois pour toutes. J'en ai fait le reproche à Terechtchenko. Il m'a répondu que Kerensky se trouvait malheureusement au front, lorsque ces troubles éclatèrent. A son retour, il avait déclaré : « Il eût certainement été préférable que le prince Lvoff ait différé de quelques heures l'envoi des troupes et des canons destinés à protéger le Soviet. » Le lundi matin, en effet, les membres de cette assemblée avaient été sur le point d'être ou arrêtés ou massacrés par les troupes insurgées.

» Le gouvernement dans son ensemble n'inspire pas beaucoup de confiance. Goutchkoff envisage la situation sous un jour très sombre. D'après lui, non seulement l'armée souf-

frira bientôt de la famine, mais encore on la verra, si la guerre doit continuer cet hiver, se dissoudre et disparaître. L'autre jour, il m'a déclaré que l'on ne pouvait fonder aucun espoir sur le gouvernement actuel, qui était incapable de sauver le pays. Naturellement il aimerait à se débarrasser des socialistes et à les remplacer par des hommes de droite. Je lui ai répondu qu'aucun gouvernement ne pourrait agir sans l'appui de la garnison de Pétrograd; or celle-ci est actuellement plus disposée à obéir aux ordres du Soviet qu'à ceux du gouvernement.

» L'autre jour, j'ai eu une longue conversation avec le prince Kropotkine. Il voit comme moi la situation, à cela près qu'il est encore plus pessimiste que moi-même, lorsqu'il est question de l'avenir. J'espère encore que la Russie pourra s'en tirer, bien que les obstacles (militaires, industriels ou financiers) dressés sur son chemin soient effrayants. Comment pourra-t-elle trouver l'argent nécessaire pour continuer la guerre et pour payer les intérêts de sa dette nationale? Cette question me tourmente. Si nous voulons que la Russie se soutienne encore pendant l'hiver, il faudra que nous et les Américains nous lui fournissions des sommes très considérables. Pourtant on ne peut pas attendre de tels sacrifices de notre part, tant que la preuve ne nous aura pas été donnée que le pays veut rétablir une stricte discipline dans l'armée et réprimer l'anarchie à l'arrière. Le général Korniloff est le seul homme assez énergique pour y parvenir. Il a clairement fait comprendre au gouvernement que, si l'on n'accède pas à ses demandes, si on ne lui donne pas les pouvoirs qu'il juge nécessaires, il renoncera à son commandement. Le danger est que, s'il réussit et s'il acquiert une influence prédominante sur l'armée, il sera exposé à la suspicion du Soviet, dont la politique, destructrice de toute discipline, a été dès le début inspirée par la crainte de voir l'armée jouer un rôle prépondérant dans le pays. »

24 *août.*

« Je suis revenu de Finlande la nuit dernière. J'y avais été passer une semaine de vacances. Ce matin j'ai vu Terechtchenko.

« Je suis grandement découragé, lui ai-je dit, de constater

que la situation empire plutôt. Les mesures envisagées pour rétablir la discipline n'ont guère été appliquées. Le gouvernement me semble plus faible que jamais. » Kerensky, lui demandai-je ensuite, est-il d'accord avec le général en chef sur la question de la peine de mort à l'arrière? — Ce n'est qu'au cours de ces dernières semaines, me répondit-il, que l'on a pu discuter là-dessus. Le gouvernement en cette matière ne peut agir qu'avec la plus grande précaution. Kerensky, au conseil des ministres, a demandé qu'on punît de la peine de mort certains crimes contre l'État, qu'ils fussent commis par des soldats ou des civils. Mais les cadets n'ont pas admis ce dernier point; ils craignent qu'on n'en vienne à condamner les personnes suspectes de préparer une contre-révolution. — Quelles que soient les raisons de prudence, répondis-je, qu'ait pu avoir le gouvernement dans le passé, il n'y a plus maintenant de temps à perdre. Sans parler de la situation militaire, la situation économique est si sérieuse que, si vous ne prenez tout de suite des mesures, il y aura des troubles graves cet hiver. Il m'est déjà arrivé une fois d'avertir l'Empereur que la faim et le froid amèneraient la révolution avec elles. Si le gouvernement n'agit pas avec promptitiude, c'est une contre-révolution que provoqueront les mêmes causes. » Terechtchenko reconnut que le gouvernement n'était pas aussi énergique qu'il l'aurait personnellement souhaité, « mais, me dit-il, à la conférence de Moscou, qui commence demain, le général Korniloff soumettra son programme et expliquera les mesures qu'il juge nécessaires de prendre. Cette conférence constituera la première grande assemblée nationale qui se sera tenue depuis la révolution. Tous les ministres, aussi bien que les représentants du Soviet et des autres institutions, y assisteront. »

29 *août.*

« Bien que, à l'exception des extrémistes, tous les partis soient d'accord pour ne point créer de difficultés au gouvernement, la conférence, bien loin d'assurer l'unité de la nation, a plutôt accentué les divergences qui existent entre les différents partis. D'ici peu de semaines, nous nous trouverons probablement en présence d'une autre crise. »

30 *août.*

« Terechtchenko, avec lequel j'ai eu une conversation, à son retour de Moscou, considère que la conférence a fortifié le pouvoir du gouvernement. « Le général en chef, m'a-t-il dit, a maintenant pleins pouvoirs pour commander l'armée du front; il n'a pas demandé le rétablissement de la peine de mort sur l'ensemble du territoire à l'arrière. On a proclamé la loi martiale à Kazan, mais il serait dangereux d'en faire autant à Pétrograd. On prendra ici d'autres mesures, car la situation est, je le reconnais, fort peu satisfaisante. »

31 *août.*

« J'ai vu Kerensky ce matin. Je l'ai interrogé sur la conférence. Il m'a déclaré être satisfait des résultats qu'elle donne. «Bien que, lui-dis-je, je sois un des rares qui n'aient pas abandonné tout espoir de voir la Russie se tirer de ce mauvais pas, je ne peux pas prendre la responsabilité d'envoyer à mon gouvernement des rapports favorables, si vous ne me donnez pas des assurances satisfaisantes sur le maintien de l'ordre à l'arrière et sur les questions de ravitaillement et de transport. A Moscou, Korniloff a parlé du danger de voir complètement désorganisé le service des chemins de fer et l'armée en proie à la famine. Si cela devait arriver, ce serait une catastrophe générale, à laquelle je dois préparer mon gouvernement. »

» Kerensky ne nia pas la gravité de la situation. « Je ne puis, dit-il, faire de prophéties ni garantir absolument l'avenir. A Moscou, les représentants du Soviet et des organisations industrielle sont promis au gouvernement leur appui. Tseretelli a déclaré qu'il fallait continuer la guerre jusqu'à ce que l'ennemi fût chassé de la Russie et qu'il faudrait que la révolution n'existât plus pour qu'une paix séparée fût signée. Je ne puis que vous confirmer cette assertion et vous assurer que la Russie ne se retirera de la guerre que si elle est matériellement incapable de la continuer... La peine de mort, ajouta-t-il, sera appliquée à l'arrière pour les cas de haute trahison. — Je suis fort préoccupé, lui dis-je, de voir que les membres socialistes du gouvernement appréhendent de rendre à l'armée toute sa puissance combative, sous prétexte qu'elle pourrait être utilisée un jour contre la révolution. C'est une erreur fatale

et s'il y a jamais une contre-révolution, c'est le gouvernement lui-même qui l'aura provoquée, en ne prenant pas les mesures nécessaires pour sauver le pays. Si le gouvernement faisait son devoir, il n'aurait rien à craindre. — Vous vous trompez, me dit Kerensky, le danger existe déjà. Je ne saurais aider à forger une arme qui pourrait être utilisée contre la révolution. » Il me conjura de donner au gouvernement provisoire tout mon appui et de décourager tous les projets de réaction, ce à quoi je lui répondis : « Dans deux interviews que j'ai récemment accordées à la presse, j'ai fait appel à tous les partis et à toutes les classes pour qu'elles oublient leurs discordes et se rallient au gouvernement pour collaborer à la défense du pays. Je ne puis pourtant vous cacher jusqu'à quel point je suis attristé par la vue de ce qui se passe à Pétrograd. Tandis que les soldats anglais versent leur sang pour la Russie, les soldats russes traînent dans les rues, pêchent à la ligne et se promènent en tramway. Les agents allemands sont partout. » Il ne nia pas, mais déclara qu'on allait prendre des mesures pour remédier à ces abus. »

3 *septembre.*

« Les craintes de contre-révolution exprimées par Kerensky sont, dans une certaine mesure, justifiées. D'après ce qu'on m'a dit, un certain nombre de Russes, qui bénéficient de l'appui de financiers et d'industriels importants en même temps que de la complicité de quelques régiments, se proposent d'arrêter le gouvernement et de dissoudre le Soviet. Bien que la chute de Riga et la situation inquiétante de Dvinsk aient accru le mécontentement, une telle tentative n'a aucune chance de succès. »

3 *septembre.*

« Depuis que je vous ai écrit, l'attention générale s'est concentrée sur la conférence de Moscou. On suppute l'influence qu'elle peut exercer sur les événements. Autant que j'en puis juger, le seul résultat concret est que, à la suite des discours sans réticences des ministres, la nation sait la vérité sur l'état désespéré de la situation. D'autre part, le gouvernement a pris connaissance des vues des différents partis et des organisations

industrielles. Bien loin de contribuer à cimenter l'union nationale, la conférence n'a servi qu'à opposer les partis les uns aux autres, et bien que tous les discours — sauf ceux des Bolcheviks — soient remplis de sentiments patriotiques, on ne fait rien pour combler le fossé qui sépare la droite de la gauche. Kerensky se répand en généralités. Il n'a jamais expliqué à ses auditeurs ce qu'il avait fait dans le passé, ni ce qu'il se proposait de faire dans l'avenir. Ni lui, ni aucun chef de parti, sauf Tcheidze, le président du Soviet, n'a fait de propositions précises.

» Tout le monde déclare être disposé à soutenir le gouvernement, mais on pose des conditions, on formule des réserves et personne ne veut sacrifier les intérêts de sa classe. Le plus curieux est que tous sont persuadés avoir remporté un succès à la conférence, mais que personne n'est d'accord sur les travaux en cours. Dans l'ensemble pourtant, le gouvernement a renforcé sa situation et bien qu'aucune résolution n'ait été prise, il a maintenant plein pouvoir pour agir. La question est de savoir, s'il en usera : « Kerensky, lui, a perdu du terrain. Le manière dont il a présidé, le ton autoritaire de ses discours : tout cela a fait une impression franchement mauvaise. De l'avis général il était très nerveux. Faut-il attribuer cet état au surmenage ou à son incontestable rivalité avec Korniloff, il est difficile de le dire. Korniloff est un homme beaucoup plus énergique que Kerensky; s'il fortifie son autorité sur l'armée, si l'armée elle-même reprend sa valeur combative, il deviendra maître de la situation. De divers côtés, il me revient que Kerensky a fait tout le possible pour empêcher Korniloff de prendre la parole à la conférence. Par la force des circonstances, il a été contraint d'accéder à toutes les demandes du général, mais il ne l'en considère pas moins comme un rival dangereux. Rodzianko et ses amis de la droite ont fait de leur mieux pour compromettre Korniloff en le poussant en avant comme leur champion. Aussi les socialistes ont-ils adopté une attitude hostile à l'égard de ce dernier, tandis qu'ils acclament Kerensky.

» D'ailleurs la conduite de Korniloff n'a guère été faite pour apaiser les soupçons de Kerensky. Le général a fait une entrée théâtrale dans Moscou, entouré de sa garde de Turcomans.

Avant de se rendre à la conférence, il a visité un sanctuaire, où l'empereur allait toujours prier, lorsqu'il venait à Moscou. Kerensky, lui, qui, depuis quelque temps, a la tête un peu tournée, a reçu le sobriquet de « petit Napoléon »; il fait de son mieux pour jouer ce nouveau rôle : il prend les attitudes favorites de Napoléon et on le voit toujours suivi de deux aides de camp. Kerensky et Korniloff, j'imagine, ne s'aiment guère, mais pour le moment en tous les cas, ils ne peuvent agir l'un sans l'autre et c'est notre sauvegarde. Kerensky ne peut pas espérer rétablir la situation militaire sans l'aide de son rival, qui est le seul homme capable de tenir l'armée. Korniloff ne peut pas se passer de Kerensky, celui-ci restant, bien qu'il ait un peu perdu de sa popularité, l'homme le plus capable de parler aux foules. Kerensky, seul, pourra obtenir du peuple qu'il approuve les mesures de rigueur, qui devront certainement être prises si l'armée doit faire une quatrième campagne d'hiver.

» Rodzianko et autres ont trop parlé d'une contre-révolution. Ils ont déclaré qu'un coup d'État militaire était seul capable de sauver la Russie. Les cadets, aussi, bien qu'ils soient plus prudents en paroles, sont décidés à essayer de renverser le gouvernement. Par leur attitude ils ont même donné à croire qu'ils travaillaient à une contre-révolution. Dans un télégramme que le général Barter m'a adressé du quartier général (il revenait de la conférence de Moscou), il parle d'un coup d'État de ce genre comme s'il pouvait survenir d'un moment à l'autre. Une telle tentative, avais-je eu l'occasion de lui dire, serait, à l'heure présente, fatale. Elle conduirait certainement à la guerre civile et provoquerait un irréparable désastre. Je ne regarde pas Kerensky comme un premier ministre idéal, certes il a rendu des services dans le passé, mais son rôle est presque terminé. Cependant je ne vois pas qui pourrait le remplacer avantageusement : un gouvernement purement cadet et octobriste ne ferait rien de mieux que le gouvernement actuel. Ce dernier va subir certainement des remaniements. Tchernoff, particulièrement, serait écarté.

» J'ai eu, il y a quelques jours, une longue conversation avec Kerensky. Elle m'a laissé une impression défavorable. Kerensky

n'a pu nier que la désorganisation des chemins de fer et la rareté des vivres pouvaient provoquer une catastrophe. Mais la crainte que l'armée ne devienne l'instrument de la contre-révolution le fait hésiter à prendre les mesures décisives nécessaires pour lui rendre, avec la discipline, la force. Il m'a dit plusieurs fois qu'il était indispensable que nous fissions tout notre possible pour abréger la guerre. Il craint que la Russie ne puisse pas tenir indéfiniment. « C'est la raison pour laquelle, lui ai-je répondu, tous les Alliés lancent leurs offensives sur les divers fronts. Si vous désirez que la guerre soit abrégée, il faut nous aider en reconstituant la puissance combative de l'armée russe et en rétablissant l'ordre à l'intérieur. Pour y parvenir, il faut que les mesures de discipline prises au front soient applicables aux troupes de l'arrière. » Sur tous ces points il m'a fait des promesses formelles. Les tiendra-t-il? je ne saurais le dire. »

***

A peine la conférence de Moscou venait-elle de se séparer qu'on commença à envisager plus sérieusement l'éventualité d'un coup d'État.

Des journalistes et diverses personnes, en relation avec les organisateurs de cette tentative, me déclarèrent même que sa réussite était certaine et que le gouvernement et le Soviet capituleraient sans combat. Le mercredi 5 septembre, un Russe de mes amis, qui était directeur d'une des principales banques de Pétrograd, vint me voir. « Je me trouve, me dit-il, dans une situation plutôt embarrassante. J'ai été chargé par certaines personnes (il me dit leur nom) d'une communication pour vous, et je sens bien qu'il n'est pas très régulier, de ma part, d'avoir accepté cette mission. Ces personnes veulent vous faire savoir que leur organisation est soutenue par plusieurs financiers et industriels importants. Elles peuvent compter sur l'appui de Korniloff et d'un corps d'armée. Elles commenceront à agir samedi prochain 8 septembre. Les membres du gouvernement seront arrêtés, le Soviet sera dissous. Les organisateurs espèrent que vous voudrez bien leur donner votre concours, en mettant les automobiles blindées

anglaises à leur disposition et en les aidant à s'échapper si leur entreprise ne réussit pas. »

« C'est une démarche fort naïve, répondis-je, de la part de ces messieurs, que de venir demander à un ambassadeur de conspirer contre le gouvernement auprès duquel il est accrédité, car, si je faisais mon devoir, je devrais dénoncer leur complot. Je ne trahirai pas leur confiance, mais je ne les encouragerai ni ne les aiderai. Au contraire, je voudrais les adjurer de renoncer à cette entreprise, qui non seulement est vouée d'avance à un échec, mais encore sera exploitée aussitôt par les Bolcheviks. Si le général Korniloff était sage, il attendrait que les Bolcheviks prennent l'initiative d'un mouvement. Il interviendrait alors et les anéantirait. »

La chute de Riga et la retraite de l'armée russe avaient provoqué une panique générale dans la ville. Tous ceux qui le pouvaient se préparaient à la quitter. On avait déjà pris des mesures pour transporter les archives d'État à Moscou et le gouvernement examinait sérieusement la question de transporter son quartier général dans cette ville. Dans une conversation que j'eus avec Terechtchenko le 6, celui-ci m'informa qu'on avait rappelé du front trois divisions de cavalerie pour parer au danger d'un soulèvement bolcheviste. D'après ce qu'il me dit, je conçus l'espoir que Kerensky et Korniloff travaillaient en plein accord à maintenir l'ordre. J'avais passé le dimanche 9 à Mourina, un village, situé à quinze milles de Pétrograd, où la société anglaise avait installé un terrain de golf; le soir, à mon retour, je trouvai un message téléphonique de Terechtchenko me priant de venir au ministère avec M. Noulens, l'ambassadeur de France, aussitôt après le dîner. Nous nous y rendîmes et Terechtchenko nous apprit que Kerensky et Korniloff venaient de rompre complètement.

Sur l'origine de leur différend tant de versions ont circulé qu'il demeure difficile d'établir la part de responsabilité qui revient à chacun d'entre eux comme d'ailleurs de raconter ce qui se passa exactement alors. C'était M. Vladimir Lvov, ancien procurateur du Saint-Synode qui, volontairement ou non, était responsable de l'aventure. Le 4, il avait eu une conversation avec Kerensky, à la suite de laquelle il s'était

rendu immédiatement au quartier général, en apparence pour préparer l'instauration d'un gouvernement plus fort. A en croire un récit publié par la suite par Savinkoff, Lvov donna à Korniloff le choix entre trois solutions et il le fit de telle manière que Korniloff eut l'impression qu'on lui parlait au nom de Kerensky.

1° Korniloff formerait un gouvernement avec Kerensky comme ministre de la Justice et Savinkoff comme ministre de la Guerre.

2° On constituerait un triumvirat composé de Kerensky, Korniloff et Savinkoff. Ils auraient des pouvoirs dictatoriaux.

3° Korniloff se déclarerait lui-même dictateur.

En retournant à Pétrograd le samedi 8, Lvov déclara à Kerensky que Korniloff avait décidé d'imposer sa dictature et désirait que Kerensky et Savinkoff vinssent à la Stavka le lundi suivant pour exercer sous ses ordres les fonctions de ministre de la Justice et celles de ministre de la Guerre. Après avoir demandé à Lvov de lui transmettre cette communication par écrit, Kerensky échangea, par fil spécial, des télégrammes avec Korniloff. Il lui demanda s'il confirmait le message que Lvov lui avait apporté et reçut une réponse affirmative.

Terechtchenko, par la suite, me dit que cette version était plus ou moins exacte, mais qu'il était certain en tout cas que Kerensky avait commis la grande erreur de promettre à Korniloff, au cours de leurs conversations, de venir à la Stavka dans quelques jours. Ce ne fut qu'après avoir consulté Nekrassoff que Kerensky, d'accord avec celui-ci, décida de dénoncer Korniloff comme un traître et de demander sa destitution. D'après Savinkoff, Lvov, intentionnellement ou non, avait donné une idée inexacte des vues de Korniloff en prêtant à sa communication la forme d'un ultimatum. Or Korniloff s'était contenté d'exprimer son opinion. Quant à Nekrassof, il déclara que Lvov avait sauvé le gouvernement révolutionnaire en révélant le complot avant que ses organisateurs aient pu en venir à l'exécution. Malheureusement, en cet instant critique, Terechtchenko se trouvait à mi-chemin entre Pétrograd et la Stavka. Ce fut à ce moment qu'il reçut un télégramme de Kerensky, lui demandant de revenir tout de suite. Si

Terechtchenko s'était trouvé à Pétrograd, il aurait certainement empêché Kerensky d'en venir à une rupture complète et, s'il s'était trouvé à la Stavka, il aurait exercé une influence modératice sur Korniloff.

Au cours d'une conversation que j'eus avec lui à Londres en 1918, Kerensky, que j'interrogeais sur ses relations avec Korniloff, me répondit : « Je l'ai toujours considéré comme un patriote et un honnête homme, mais comme un très mauvais politicien. J'avais accédé à toutes ses demandes relatives à la peine de mort et à l'extension du front jusqu'à Pétrograd mais je ne pouvais pas permettre que le siège du gouvernement fût placé sous ses ordres, sinon les ministres se seraient trouvés à sa merci. J'avais également envoyé Savinkoff à la Stavka pour tâcher de conclure un arrangement avec lui. Je savais qu'un complot contre-révolutionnaire, visant à renverser le gouvernement, était organisé par Zavoiko, Aladin et d'autres gens de son entourage. Dix jours environ avant la rupture finale, j'ai averti Korniloff qu'il ne devait pas montrer une hâte excessive, mais laisser au gouvernement le temps de promulguer les mesures de discipline que lui-même, Korniloff, réclamait. Je lui ai demandé s'il songeait à établir une dictature militaire et il m'a répondu : « Oui, si Dieu le veut. » Je lui ai déclaré expressément qu'il ne fallait pas comprendre dans les troupes à envoyer à Pétrograd la division caucasienne, connue sous le nom de « division sauvage ». « Les troupes, ajoutai-je, ne doivent pas être placées sous le commandement du général Krimoff. » Mais, malgré ma demande, Korniloff donna le commandement à Krimoff et envoya la « division sauvage ». J'ai bien eu une conversation avec Lvov, avant que celui-ci se rendît à la Stavka, mais je ne l'ai chargé d'aucune mission. Lors de l'échange de télégrammes qui eut lieu après le retour de Lvov, j'ai questionné Korniloff avec beaucoup de précision et dans des termes qui ne pouvaient donner lieu à aucune équivoque. Or j'ai reçu une réponse affirmative. Quand j'appris que les troupes de Krimoff avaient déjà atteint Luga et qu'à Pétrograd on préparait un soulèvement, qui devait éclater aussitôt que je serais parti à la Stavka, je n'eus plus d'autre alternative que de dénoncer la trahison de Korniloff. »

Dans ses deux ordres du jour à l'armée, publiés le 10 et 11 septembre, Korniloff donna une version des événements qui présentait sa conduite sous un jour fort différent.

Le 7 septembre, l'ancien procurateur du Saint-Synode, M. Vladimir Lvov, est venu à la Stavka. Prenant la parole, au nom de M. Kerensky, il m'a demandé de lui donner mon avis sur les trois manières suivantes d'organiser un nouveau gouvernement (manières qui étaient suggérées par M. Kerensky lui-même) : 1° Ou Kerensky se retirerait complètement du gouvernement; 2° Ou Kerensky participerait au gouvernement; 3° Ou je prendrais la dictature. On me la proposait; le gouvernement provisoire était disposé à la proclamer.

J'ai répondu que la seule solution possible était l'établissement de la dictature et la proclamation de la loi martiale dans tout le pays.

Par dictature, je n'entendais pas dictature d'un seul homme et j'expliquai même qu'il était nécessaire que Kerensky et Sowinkoff eussent une part du pouvoir.

J'ai toujours considéré et je considère encore qu'un retour à l'ancien régime est absolument impossible. Le seul devoir du nouveau gouvernement c'est d'assurer la sauvegarde du pays et des libertés civiques conquises par la Révolution.

Le soir du 8 septembre, j'ai échangé des télégrammes avec Kerensky, qui me demandait si je confirmais ce que j'avais dit à Lvov.

Je ne pouvais pas penser que l'envoyé du gouvernement provisoire transformerait le sens de la conversation que j'avais eue avec lui. Aussi répondis-je que je confirmais absolument ce que j'avais dit, et, de nouveau, j'invitai Kerensky et Savenkoff à se rendre à la Stavka, car je ne pouvais pas répondre de leur sûreté s'ils restaient à Pétrograd.

En réponse, le ministre président me fit savoir qu'il viendrait le 9.

On voit clairement que, le soir du 8, mes décisions et mes actes étaient en parfait accord avec les vues du gouvernement provisoire.

Le matin du 9, le ministre président m'intima l'ordre, par télégramme, de remettre mon commandement aux mains de mon chef d'état-major et de me rendre aussitôt à Pétrograd.

Le chef d'état-major refusa d'assumer mes fonctions et je me rendis compte d'ailleurs qu'il était impossible de transmettre mon commandement, tant que la situation ne serait pas éclaircie.

Dans mon esprit, il ne pouvait pas y avoir le moindre doute : des influences occultes avaient pris le dessus à Pétrograd et l'on conduisait notre pays au bord de la tombe.

Dans un tel moment, on ne doit pas discuter, on doit agir. Et j'ai pris, vous le savez, la résolution de sauver ma patrie ou de mourir à mon poste.

Lorsqu'il reçut le télégramme où Kerensky lui donnait l'ordre de résigner ses pouvoirs, Korniloff devait choisir entre la soumission absolue et la révolte ouverte. Il se décida pour cette dernière solution, car il était honnêtement convaincu que, si le gouvernement continuait sa politique indécise, un désastre s'abattrait sur la Russie. D'après les extraits de mon journalier et de mes télégrammes au Foreign Office qu'on va lire, on jugera de la gravité de la situation au cours des journées qui suivirent :

10 *septembre.*

« J'ai rendu visite à Terechtchenko ce matin et je l'ai trouvé très préoccupé par la tournure des événements. « Le général Alexeieff, m'a-t-il dit, est arrivé à minuit; il a insisté pour qu'on adopte une politique de conciliation. Le gouvernement examinait la question lorsque la nouvelle est parvenue que Korniloff s'était proclamé dictateur et que, dans un manifeste qu'il avait publié, il accusait le gouvernement provisoire d'avoir provoqué la crise en envoyant Lvov à la Stavka comme agent provocateur. Korniloff a ordonné à Krimoff de marcher sur Pétrograd avec un corps de cavalerie et des éléments d'artillerie, qui se trouvaient à Lnga, soit à deux jours de marche de la capitale. C'est le commencement de la guerre civile : il est impossible au gouvernement de ne pas rompre toute négociation. Nous résisterons par la force à ces troupes, mais le ravitaillement va être interrompu et je crains un soulèvement bolcheviste susceptible de finir en « Commune ». Aussi vais-je prier le corps diplomatique de quitter tout de suite la capitale pour se rendre à Moscou et en Finlande et, si vous m'approuvez, je vais prendre toutes les dispositions nécessaires pour cela. »

» — Il m'est impossible, lui dis-je, de partir et de laisser la colonie britannique sans protection. Nous n'avons pas assez de temps pour organiser l'évacuation de toutes les colonies alliées. Je vais convoquer les chefs des missions et je vous ferai connaître leurs désir. En même temps, je m'efforcerai de montrer au gouvernement la nécessité d'une réconciliation avec le général en chef. Il faut envoyer le général Alexeieff pour négocier un accord avec lui. » Terechtchenko me répondit : « On ne peut espérer que le gouvernement se décide à cette démarche. »

Il ne nous reste donc qu'à attendre les événements et à souhaiter que Korniloff soit assez fort pour surmonter tous les obstacles.

» De retour à l'ambassade j'ai essayé de déterminer ma femme et ma fille à partir en Finlande, mais, avec le courage qui leur est propre, elles ont absolument refusé de me quitter. La réunion des chefs des missions s'est tenue cet après-midi à l'ambassade. Il a été décidé que nous resterions à Pétrograd pour assurer la protection de nos nationaux; d'autre part, les représentants alliés ont résolu d'offrir leurs bons offices, comme médiateurs entre le gouvernement et le commandant en chef. Notre seul but est d'éviter la guerre civile et de servir la cause de la Russie et de ses alliés. »

10 *septembre.*

« J'ai remis ce soir à Terechtchenko la résolution des représentants alliés : « Nous ne voulons point, lui ai-je dit, intervenir dans les affaires intérieures de la Russie. Mais, comme amis de votre pays, et comme alliés, nous désirons mettre nos services à la disposition du gouvernement provisoire. Peut-être nous sera-t-il possible de vous aider, de quelque manière, à éviter ce qui pourrait devenir un irréparable désastre. »

» Il nous exprima ses remerciements et déclara qu'il allait aussitôt informer le premier ministre de notre démarche, « mais, à mon avis, me dit-il, un conflit est inévitable ». D'après les social-révolutionnaires, comme d'après Kerensky, il ne restait plus qu'à combattre, les choses en étant venues trop loin pour qu'un compromis fût possible. Les cadets, eux, voulaient que le gouvernement composât et laissât Korniloff former un ministère. Quant à Terechtchenko, il avait toujours été grand admirateur du commandant en chef et il aurait été disposé à faire l'impossible pour sauver le pays de la guerre civile. Pourtant il ne pouvait pas envisager sans appréhension l'idée de confier les destinées de la Russie au groupe de Korniloff. Le principal conseiller de celui-ci, Zavoiko, était désigné pour le poste de ministre des Finances, mais son passé était tel qu'on ne pouvait avoir confiance en lui. Quant à ses futurs collègues, y compris Aladin qui devait devenir ministre

des Affaires étrangères, ils ne valaient pas mieux. « Je fais tout le possible, me dit Terechtchenko, personnellement pour arriver à réconcilier Korniloff et Kerensky; j'insiste pour qu'ils se retirent tous les deux. On formerait alors un nouveau gouvernement avec les représentants des partis modérés. Aucun membre du Soviet n'y serait admis. »

11 *septembre.*

« Le ministre des Affaires étrangères m'a informé ce matin que le premier ministre l'avait chargé de remercier les ambassadeurs alliés de leur démarche. Elle l'a beaucoup touché et il regrette vivement que l'attitude du général en chef ne permette pas au gouvernement d'essayer de négocier avec lui.

» Terechtchenko m'apprend que la garnison de Petrograd s'est déclarée pour le gouvernement. Korniloff ne peut donc compter que sur les trois divisions de cavalerie de Krimoff. Tous les ministres ont donné leur démission, mais ils continuent à diriger leurs départements respectifs. En fait Kerensky est dictateur. »

12 *septembre.*

« L'avance de Korniloff, se poursuivant fort lentement, le gouvernement a eu le temps d'organiser la garnison, d'amener des soldats et des marins de Kronstadt, d'armer des milliers d'ouvriers et d'arrêter un grand nombre de partisans du général. »

12 *septembre.*

« Terechtchenko m'apprend que Korniloff a démissionné. Kerensky va prendre le commandement suprême de l'armée. Le général Alexeieff sera son chef d'état-major général. Le général Verkhovsky, le commandant en chef du district de Moscou, deviendra ministre de la Guerre. »

Dès le début, l'aventure de Korniloff a été caractérisée par la maladresse presque enfantine de ses organisateurs; elle a fini par un fiasco complet. En arrivant à une station située environ à dix-sept milles de Pétrograd, les troupes de Korniloff rencontrèrent Tchernoff. Il sut leur persuader de se déclarer pour Kerensky — à vrai dire on les avait tenues jusqu'à ce moment dans l'ignorance du but de leur expédition. — Krimoff,

leur chef, fut conduit en automobile à Pétrograd et, après une entrevue avec Kerensky, il se tua. Quant à Korniloff, inculpé de haute trahison, il fut mis aux arrêts en attendant son jugement. Après la révolution bolcheviste, il réussit à s'échapper.

Bien que ma sympathie allât à Korniloff, j'avais toujours fait de mon mieux pour décourager l'idée d'un coup d'État militaire, car la meilleure chance de salut de la Russie résidait dans une union étroite entre Korniloff et Kerensky, qui n'était pas un réactionnaire, croyait honnêtement que Kerensky lui avait envoyé Lvov pour connaître ses idées sur la situation politique et il les exprima avec sa franchise habituelle, sans leur donner d'ailleurs la forme d'un ultimatum. Le rôle joué par Lvov dans cette affaire est absolument impossible à expliquer. Il donna à Korniloff une vue inexacte des idées de Kerensky et réciproquement. Était-ce un coquin ou un fou? Je ne saurais le dire. En tous cas, il exerça une action on ne peut plus malfaisante. Ce ne fut qu'après avoir reçu l'ordre de résigner son commandement que Korniloff se décida à agir, et des motifs patriotiques seuls l'inspirèrent. Mais si, personnellement, il eût été disposé à agir de concert avec Kerensky, il y avait derrière lui des hommes qui, depuis des semaines, complotaient de renverser le gouvernement. Ceux-là étaient résolus à faire de Korniloff l'instrument de leurs desseins et à lui forcer la main.

Il y avait tant de gens dans le secret de ce mouvement de contre-révolution que ce ne fut pas longtemps un secret. Kerensky était au courant; aussi, lorsque Lvov lui transmit le prétendu ultimatum de Korniloff, le premier ministre était-il déjà en défiance et mal disposé vis-à-vis du général. Bien certainement Kerensky considérait ce dernier comme un rival dangereux, capable, s'il arrivait à prendre de l'autorité sur l'armée, de se retourner contre le gouvernement. Je ne pense pas pourtant qu'il eût, de propos délibéré, tendu un piège à Korniloff pour l'écarter de son chemin. Mais, tout comme son rival, Kerensky avait derrière lui de mauvais conseillers qui, pour des raisons personnelles ou pour des raisons de parti, le poussaient à destituer le commandant en chef.

Lors de cet échange de télégrammes qui eut lieu entre lui et Korniloff, Kerensky n'était pas encore décidé à prendre

une telle mesure et la meilleure preuve est qu'il promit au général de se rendre à la Stavka. Ce fut Nekrassof qui finalement le décida à dénoncer Korniloff comme traître. La politique du premier ministre fut toujours faible et hésitante; la crainte du Soviet semblait perpétuellement le paralyser; à la suite du soulèvement de juillet, il eut une occasion de supprimer les Bolcheviks une fois pour toutes : il ne voulut pas en profiter. Et dans les circonstances que nous venons de retracer, au lieu d'essayer de s'entendre avec le seul homme énergique qui fût capable de rétablir la discipline, il le renvoya. De plus, pour défendre la cause de la révolution, qu'il avait toujours eue à cœur, il commit l'erreur d'armer les ouvriers et ainsi il fit le jeu des Bolcheviks. Le 21 septembre, j'écrivis au Foreign Office : « Comme un homme d'État étranger bien connu me le fit remarquer hier, Kerensky a deux âmes, une de premier ministre et de patriote, une autre de socialiste et d'idéaliste. Quand la première l'emporte, il ordonne des mesures énergiques et parle d'établir une discipline de fer, mais dès qu'il écoute les conseils de la seconde, il retombe dans l'inaction et laisse mépriser ses propres ordres. J'ai peur, de plus, que, tout comme le Soviet, il n'ait jamais désiré sincèrement organiser une armée réellement forte et que, selon sa propre expression, il n'ait pas voulu aider à forger une arme qui pût servir contre la révolution. »

SIR GEORGE BUCHANAN

(Traduction MARCEL THIÉBAUT.)

LES CAHIERS DE FRANCINE

I

Loin dans le passé, bien en deçà des années tragiques de la guerre, j'évoque le salon de madame Daitre, le meuble aux panneaux de porcelaine peinte, l'ombre des grands arbres tremblant sur le parquet ciré, la table à ouvrage de Ginette et son pupitre à violon.

Rien de tout cela ne subsiste. La maison est démolie. Ginette et sa mère sont si changées que, lorsque les hasards de la vie nous rapprochent, pour un instant, elles me font l'effet d'étrangères, mais la vraie Ginette, mon amie, et madame Daitre, vivent dans un domaine féerique derrière de mystérieuses portes qui sont demeurées closes, alors que j'étais insouciante et heureuse. Pourquoi s'ouvrent-elles maintenant si facilement devant moi?

Il y a des légendes dont le héros erre parmi des forêts enchantées, à la recherche d'un palais merveilleux. S'il explore les routes et les taillis, il ne trouve rien. Mais qu'il se prenne de pitié pour un passereau dont les pattes s'embarrassent dans des lianes, qu'il se détourne pour porter une gorgée d'eau à quelque vieille femme égarée, alors le château magique émerge avec ses tours et sa ceinture d'eau...

Ainsi, quand je m'applique sagement à revivre ma jeunesse, quand je m'appuie sur des repères de dates, que je feuillette d'anciens albums, que je consulte les carnets de mon père, je n'obtiens qu'une aride sensation de fatigue. Les mots écrits restent sans couleur; je ne vois dans les por-

traits que les décors pompeux et l'apprêt suranné des redingotes ou des robes...

Au contraire, si un fugitif miracle ressuscite la pure faculté d'enthousiasme qui soulevait mes quinze ans, si quelque lecture m'emporte au delà de moi-même, si, au cours d'une promenade, je me prends à suivre les contours mouvants des nuages sans cesse déformés pour y deviner des licornes ou des montagnes, il arrive que je franchisse à l'improviste les portes du souvenir... Un parfum les entre-bâille, le refrain d'une vieille chanson les ouvre bien grandes. Parfois, après une longue journée de fatigue, dans l'épuisement lassé qu'apporte une déception, je souhaite m'évader, accomplir d'impossibles folies et des actions d'éclat. Aussitôt, les portes m'offrent l'entrée du parc où le présent s'oublie. Cinq minutes passées à jouer aux osselets avec une fillette pâle ont suffi l'autre jour à ressusciter le palais des ombres... Avec quelles délices j'y pénètre. Je sais que tout mouvement brusque amènerait un écroulement et, moi-même pareille à un fantôme, je me promène doucement parmi les chères images de ce qui a été.

L'amie que j'aime à trouver, les soirs d'hiver, assise auprès de son feu, me paraît, lorsque je pense à elle, toujours immobilisée dans l'attitude où je la préfère. De même les jours passés m'attendent à l'abri fragile de leurs murailles de cristal. Ma jeunesse, c'est Blanche-Neige, dans son tombeau transparent, qu'éveillent les gnomes en lui jetant des fleurs.

Voici la maison de madame Daitre, au coin de la rue Saint-Guillaume et de la rue de Grenelle. Déjà, elle ne tient plus debout. Les pavés de la cour sont moisis, la rampe de l'escalier branle dans les marches de pierre, creusées par les pas, et, à l'intérieur de l'appartement, se croisent des couloirs de niveau inégal coupés par des degrés de brique rouge bordés de bois. Il y a, près de la chambre de Ginette, une véranda. On y remise la machine à coudre à côté de pots de fleurs vides et nous avons l'habitude de nous y asseoir par terre, sur des nattes, pour échanger nos confidences.

Orné d'un mobilier disparate, — quelques meubles fins et jolis, la plupart médiocres, — l'appartement est attachant,

et je l'aime, comme tout ce qui entoure madame Daitre et Ginette.

Quand je pense à madame Daitre, j'ai encore, après dix-huit années, ce même frisson d'admiration et de joie qui me saisissait naguère lorsqu'elle apparaissait au seuil de son salon, vive et légère, ses cheveux tordus au sommet de la tête. Elle était de la même taille que moi, donc assez menue, avec des mains très petites, agiles et sèches, où brillaient deux bagues que je reconnaîtrais entre mille : un anneau formé de deux serpents entrelacés reliés par une aigue-marine et une bague à pierre verdâtre, carrée, pouvant servir de cachet, qui était destinée au petit doigt d'un homme et lui venait de son père.

— Ma chère, — lui dit un jour madame Long devant moi, — une femme ne porte pas ce genre de bagues.

— Vous voyez bien que si, — répondit madame Daitre.

— Oh, vous, vous n'êtes pas une femme comme les autres.

A trente-six ans, madame Daitre était plus enfant que nous. Non pas enfant à la manière coquette et minaudière de celles qui font de leur puérilité une parure et savent profiter d'une voix restée claire, de gestes souples et de jolis rires. Madame Daitre ne regardait jamais les yeux des autres pour voir l'effet qu'elle produisait. Elle vivait comme s'il n'y avait eu ni miroirs dans sa chambre ni spectateurs dans sa vie. Elle vivait comme si l'existence était faite pour qu'on en cueille les moments les uns après les autres. Si une pièce de vers lue à haute voix par Ginette, dont le timbre était chaud, l'émouvait, elle laissait couler des larmes sur ses joues. Un bâillement mal dissimulé de chatte qui s'endort décelait ses minutes d'ennui. Je l'ai vue battre des mains en arrivant à une auberge de banlieue, parce que nous marchions depuis deux heures et qu'elle mourait de faim et de soif.

— Tiens-toi, maman, — disait Ginette, que cette exubérance gênait.

Quand nous canotions sur la Marne, le dimanche, madame Daitre chantait. Sa voix faisait retourner les rameurs des autres barques, elle ne s'en apercevait pas. Lorsque nous abordions, elle était l'une des premières à sauter à terre.

— Voyez, Francine, une coulée de soleil sur un peu de

mousse, c'est beau à vous faire mettre à genoux, — me dit-elle une fois dans le bois de Chaville comme je me trouvais avec elle en avant du groupe.

L'aimable femme! Elle a su faire palpiter au travers de mon enfance une grâce ailée dont je ne la remercierai jamais assez. Elle faisait les moindres choses avec des gestes délicieux. La voici, les manches retroussées, pétrissant la pâte à gâteaux dans sa longue cuisine : ses dents, petites et nacrées, brillent entre ses lèvres; elle se rejette en arrière d'un mouvement plein d'aisance qui dessine ses épaules rondes...

Les dimanches d'hiver, où nous nous réunissions chez elle, elle dansait jusqu'à se trouver rose et décoiffée. Je la revois, les bras levés, qui chantonne en rajustant son chignon.

Elle était veuve. Son mari, jeune médecin, était mort lorsque Ginette avait dix-huit mois. Personne, parmi nous, ne pensait que madame Daitre eût pu avoir un mari, pareil à mon père, à M. Long, à M. Marseille, le père de Marthon, Jacques et Doudou, un mari qui se serait écrié, en rentrant, le soir :

— Comment, ma chère, nous allons au concert et tu n'es pas habillée?

Lorsque Ginette n'était pas en cause et lorsqu'il ne s'agissait pas d'une obligation régulière, — telle que les heures de service qu'elle faisait dans une pouponnière, — madame Daitre n'était jamais exacte. Elle ne concevait pas ce qu'on appelle « les obligations mondaines ». Elle disait, ouvrant ses yeux clairs :

— Ces gens reçoivent le jeudi. C'est leur affaire. Que ferais-je chez eux? Cela ne dit rien à Ginette et cela m'ennuie.

Mon père, qui, par son âge, aurait aussi bien pu être le sien, lui expliquait qu'il était important de « conserver des relations » pour marier Ginette.

— Quelle sottise! Ginette se mariera toute seule. Qu'elle vive donc heureuse pour commencer.

Je me souviens d'un jour où elle avait promis à mes parents d'aller les retrouver chez la femme d'un médecin connu qui donnait un thé et s'était plaint de sa négligence à mon père. Elle n'y avait pas paru. Mon père, en dînant, s'était fâché.

— Cette désinvolture passe les bornes. C'est un étourneau que cette femme là.

Je baissais le nez. Ma mère, qui était la bonté même, disait que madame Daitre ou Ginette pouvaient être souffrantes.

Le café pris, nous allâmes chez elles qui habitaient à deux pas. De l'escalier on entendait la voix de madame Daitre accompagnée par le violon de Ginette.

— Crois-tu encore qu'elles sont malades? — dit mon père.

Il était sujet à de vives colères qui désespéraient ma mère. Elle me jeta un coup d'œil inquiet. En haut, madame Daitre venait à notre rencontre.

— Ne me grondez pas, — dit-elle, — j'ai retrouvé la lettre d'une de mes camarades de pension qui est professeur de piano aux Batignolles et qui me demandait d'aller la voir. J'y suis allée, je m'y suis attardée et, quand je suis revenue, l'heure du thé était passée.

Elle débarrassa de son paletot mon père qui demandait en grognant si la lettre précisait que madame Daitre vînt d'urgence ce jour-là même.

— Mais non. Ma camarade écrivait qu'elle avait mal au genou, restait étendue et s'ennuyait. Je ne pouvais pas hésiter entre elle, que j'ai beaucoup aimée autrefois, et ce que vous appelez une obligation mondaine. D'autant qu'il y a bien quinze jours que j'avais reçu cette lettre; je l'avais oubliée. La retrouvant, j'ai été prise d'un remords. Je suis partie.

Elle ajouta :

— Il y avait bien quatre ans que je ne l'avais vue, la pauvre fille. Elle a terriblement changé.

Mon père se fâchait.

— Vous aviez promis de venir. Malgré ma consultation, j'ai été là-bas pour qu'on vous pardonne vos négligences passées. Vous ne venez pas, pour une personne que vous n'aviez pas vue depuis quatre ans, qui vous a écrit il y a plus de quinze jours, que vous auriez trouvée demain tout aussi bien. Francine, donne-moi mon paletot.

— Francine, ne donnez pas le paletot.

Madame Daitre saisissait la main de mon père.

— Ne soyez pas fâché. Cela me fait tant de chagrin. Je

vous demande pardon. J'ai eu tort. Dites-vous bien que je suis une sauvage.

— C'est grand dommage, — fit mon père radouci.

— Allons, — dit madame Daitre, triomphante, — enfoncez-vous là. Je vous chanterai les airs des *Noces* que vous préférez.

Je ne sais pourquoi le souvenir de ce soir-là me touche singulièrement. C'est une harmonie simple et calme, une douceur contenue, quelque chose comme la clarté d'une lampe aperçue de loin. Madame Daitre chante : derrière elle s'élancent, hors d'un vase de grès, deux chrysanthèmes soufre mêlés à des feuilles de marronnier rougies par l'automne. Mon père la considère avec un bon sourire épanoui dans sa barbiche blanche. Maman s'endort, grasse et lourde dans sa robe de jais noir. Ginette me sourit, fière de sa mère, heureuse...

Peut-être cette heure-là compte-t-elle parmi ces rares instants de bonheur parfait qui étincellent de-ci, de-là parmi le sombre chapelet des minutes grises ou noires, grains de diamant dont on discerne l'éclat longtemps après qu'ils vous ont glissé des doigts pour toujours.

II

J'avais connu Ginette à mon cours. Un jour d'automne, elle entra, dans le préau où nous jouions aux barres, de l'allure d'une infante qui visite ses sujets. Elle portait un manteau de drap vert avec un col de fourrure auquel sa toque était assortie. Ses boucles, tombant des deux côtés de la toque, encadraient un joli visage distrait, dont les yeux semblaient regarder au delà de tout ce qui s'offrait à eux. Sur l'invitation de la directrice, elle tendit une main gantée de chevreau, puis se laissa conduire au vestiaire.

— Quelle poseuse! — souffla mon amie Marthon.

Marthon avait une figure ronde et des yeux vifs. Elle sautait volontiers d'un pied sur l'autre, tachait d'encre ses doigts et son sarrau, oubliait ses cahiers sur tous les bancs et s'arrachait ensuite comiquement les cheveux par déses-

poir. Je l'aimais parce qu'elle faisait partie de ma vie depuis que j'étais toute petite. Je voulus rectifier son jugement sur Ginette. Ginette m'avait charmée, peut-être à cause de cet air lointain qui l'enveloppait d'une grâce au-dessus de son âge. Je dis, au hasard :

— Elle est intimidée.

— Elle, — dit Marthon jetant ses bras en l'air, — elle est timide comme je sais le mandchou.

Marthon, de son nom Marthe Marseille, possédait une variété de comparaisons qui n'appartenaient qu'à elle. Il se peut qu'elle ait été un peu jalouse de l'attention que je portais à Ginette. J'étais alors sujette à ce que Marthon appelait des « toquades ». Elle disait :

— Francine, tu as un cœur d'étoupe. Ça prend, ça flambe, on ne sait comment ni pourquoi.

Ginette s'adapta aux usages du cours avec une condescendance polie. Tous ses devoirs étaient régulièrement faits, ses leçons convenablement sues. Pourtant elle ne s'enthousiasmait pas. Ce n'est pas elle qui eût fait sonner son réveille-matin à cinq heures pour étudier une composition de géographie, comme nous le faisions, Marthon et moi. A la voir ranger dans son plumier de laque, une gomme, un grattoir, un crayon et des pastels, je jugeai qu'elle était d'une essence différente de la mienne et de celle de Marthon qui bousculions nos affaires, pêle-mêle, dans de vieux cartables en gros cuir. Je l'admirais comme descendue d'une région supérieure où nos préoccupations seraient dérisoires. Quelque chose en elle semblait dire :

— Je suis un être compliquéJe . me tiens volontairement sur la réserve.

Plus tard, quand je les connus bien, sa mère et elle, je pensai que ce détachement apparent, cette froideur affectée, étaient l'effet d'une réaction instinctive contre l'exubérance de madame Daitre.

— Je ne comprends pas comment j'ai pu te mettre au monde, — disait celle-ci.

A cause de cette réserve même, les manifestations de la vie intérieure de Ginette me semblaient précieuses. Une

après-midi où, pendant l'exercice de couture, elle nous lisait à haute voix « Les Pauvres Gens » de Victor Hugo, je m'aperçus que sa voix s'enrouait de larmes. Trouvant ces larmes admirables, je poussai le coude de Marthon.

— Tu vois, — dis-je. — Elle est émue.

Marthon s'indigna :

— La belle affaire! Moi, je pleure comme une fontaine, tu ne le remarques même pas.

C'est que je connaissais bien Marthon, que je la comprenais à merveille, tandis que Ginette était une énigme pour moi.

Au début, je ne voyais Ginette s'animer qu'avec sa mère. Celle-ci venait la chercher. Elle se tenait dans le vestibule, coiffée d'une minuscule capote que cabossait un bouquet de violettes de Parme. Son cou sortait d'un boa de plumes noires qui me semblait une merveille d'élégance, tout différent de celui que portait maman. La première fois où je la vis, elle saisissait Ginette par le menton, l'attirait sous la lanterne du gaz et disait :

— Tu es pâle. Qu'est-ce que tu as?

La qualité exquise de sa voix me frappa, et aussi la vivacité passionnée de l'interrogation. Elle voulut porter la serviette de Ginette qui se déroba.

— Non. Je suis plus entêtée que toi. Tu le sais bien.

Elles luttèrent. Ginette, qui avait alors treize ans, était aussi grande que sa mère. Elle la mania comme j'aurais fait de Marthon, garda la serviette, glissa son bras resté libre sous celui de madame Daitre et l'entraîna en disant :

— Prends donc plutôt garde à bien relever ta jupe.

Je les dépassai un matin. Ginette riait et je la reconnus à peine : le rire la transfigurait. Cette figure de statue s'élargissait, devenait rose, se trouait de fossettes, s'éclairait par transparence. Le désir de la voir rire ainsi, un jour, à une parole que j'aurais dite, me mordit au cœur.

Ginette et sa mère me faisaient l'effet de créatures extraordinaires : je ne concevais pas comment Ginette, si sage, si bien élevée, si correcte au cours, s'émancipait quand elle retrouvait sa mère. Mes parents, à moi, m'avaient accoutumée à les traiter avec une affection déférente où les

marques extérieures de respect tenaient une grande place. Mon père avait vingt ans de plus que ma mère dont j'étais le quatrième et dernier enfant (mon frère aîné avait dépassé la trentaine, était marié et père de deux jumeaux à l'époque dont je parle, mes sœurs étaient mariées aussi). L'idée que maman aurait pu m'offrir de porter ma serviette et lutter avec moi après mon refus me semblait une imagination folle. Madame Marseille, la mère de Marthe, était une bonne dame calme, un peu grasse, comme maman. Quand elles nous ramenaient, Marthon et moi, toutes deux marchaient derrière nous, causant de je ne sais quoi, pendant que nous jacassions comme des pies. Au moment où nous nous séparions, carrefour Buci, les paroles expiraient sur nos lèvres; nous devenions graves, presque maussades. D'un coup de doigt, nos mères redressaient nos chapeaux.

— Vous êtes toutes décoiffées et toutes rouges. Apprenez donc à vous tenir comme des demoiselles.

Non, ce n'est ni Marthon ni moi que le rire aurait secoué quand nous marchions seules avec nos mères; nous étions soucieuses de ne pas laisser traîner notre parapluie et de ne pas nous voûter. Madame Daitre disait-elle parfois à Ginette de ne pas se voûter? Un semblant d'autorité existait-il de cette mère à cette fille? J'en doutais pour avoir entendu Ginette, un matin, dire à sa mère :

— Encore ce bonnichon : je t'avais défendu de le mettre. Je ne rentre pas avec toi.

Ce bonnichon était une manière de casquette de velours chiffonnée assez drôlement.

— Veux-tu que je l'enlève et me fabrique un tricorne avec un journal? Non. Alors, ne grogne pas.

— Promets que tu ne le mettras plus, même pour la crèche.

Madame Daitre promit. Je m'informai; j'appris qu'elle allait chaque matin laver et langer des nouveau-nés dans une pouponnière voisine de son domicile. Elle avait si peu l'air « dame de charité » que je demeurai stupéfaite de cette révélation. Je racontai à la maison que madame Daitre soignait des enfants dans une crèche. Je cherchais sans cesse à la mettre en valeur.

— Tu sais, — dit mon père, — j'ai pris des renseignements.

Madame Daitre est bien la veuve d'un de mes élèves. Tu peux lui dire que j'estimais beaucoup son mari.

Mon père était médecin de l'un des grands hôpitaux de Paris. Son nom était connu. Néanmoins, je jugeais impossible d'aller droit à madame Daitre pour lui parler. Cela me faisait le même effet que si l'on m'avait proposé, quand j'allais avec Marthon aux matinées du jeudi à l'Odéon, de me lever et de monter sur la scène pour faire une communication à l'un des acteurs. Madame Daitre et Ginette se mouvaient pour moi de l'autre côté d'une rampe invisible. De là venait beaucoup de leur charme.

Plus tard, il en fut autrement. Maman fut moins timide que moi. Je considérai comme une hardiesse suffocante de sa part d'avoir dit que j'étais extrêmement attirée vers Ginette et d'avoir demandé à madame Daitre de venir la voir. Maman recevait tous les lundis; je n'étais admise au salon que pour y venir chercher mes amies. Un lundi, appelée par la bonne « pour une dame qui amène sa demoiselle », je vis, assises côte à côte sur notre canapé de tapisserie, madame Daitre et Ginette. Ginette souriait comme j'aurais pu imaginer, en rêve, qu'elle me sourirait. Maman me dit d'emmener ma « petite camarade » d'un ton qui ne s'accordait pas du tout avec mon émotion intérieure.

Elle n'avait pas l'air de comprendre que je me trouvais brusquement au seuil d'un avenir riche de félicités.

Ce soir-là, sur mon agenda de poche, je dessinai, en face de la date, une fleur rose qui ouvrait les plus merveilleux pétales du monde. A cette époque lointaine, je marquais ainsi mes joies et mes chagrins, non pas de pierres blanches ou noires, mais de naïfs symboles qui, la plupart du temps, après quelques mois, ne me représentaient plus rien du tout.

Il n'en fut pas ainsi pour la fleur aux pétales roses puisque, de ce lundi-là, date le début de mon intimité avec Ginette et madame Daitre.

III

Cinq ou six mois n'étaient pas écoulés que, tutoyant Ginette, j'allais familièrement chez madame Daitre. Et « La Phalange » se constituait l'année suivante.

La brève période où je voyais Ginette au cours, sans avoir mis jamais le pied chez elle, m'a laissé des impressions très nettes : d'autre part, la vie du petit groupe que, réunies, et très probablement grâce à madame Daitre, nous avions su constituer autour de nous deux, me paraît une réalité d'hier, mais je ne retrouve aucun vestige des mois de transition pendant lesquels je fréquentais Ginette sans que fussent instituées les réunions et les promenades du dimanche.

Sur le rude canevas que les faits successifs tissent dans notre mémoire, nous brodons peu à peu, avec une grande part de choix le dessin de nos souvenirs. Nous retouchons les impressions laissées par la vie, effaçant celles-ci, fondant celles-là. Les images que nous croyons avoir conservées comme de précises reproductions des heures écoulées ne sont jamais exactes à la façon des photographies. Elles ressemblent à des esquisses où s'exprime le sens profond d'une physionomie ou d'un paysage par l'accentuation de certains caractères. N'étant pas fidèles, elles ne sont pas immuables. Chaque jour qui s'ajoute à la chaîne des autres nous voit modifier inconsciemment la mystérieuse tapisserie qui perpétue le passé dans notre âme. Un événement récent brouille la couleur et la forme d'événements anciens; l'aspect nouveau pris par un personnage dont nous avions fixé les traits essentiels nous force à défaire tout un coin de tableau, pour employer des nuances plus conformes à ce qui nous apparaît comme la vérité, vérité qu'une autre vérité chassera. Peu à peu, sur ce métier de Pénélope, les parties qui ne sont jamais retouchées s'usent, pâlissent, recouvertes par des images éclatantes et fraîches qui se décoloreront à leur tour, peut-être pour laisser reparaître les premiers dessins jetés sur la trame. En suis-je déjà là? Je me penche pour retrouver, sous le bariolage des années d'avant-guerre, qui ne m'intéressent plus, le réseau des points où revivent la Phalange, madame Daitre et Ginette. Et, riche de tous les matériaux que laissent, entre mes doigts, les fils arrachés, je renforce, complète, transforme malgré moi les images anciennes.

Dans « la Phalange », qualifiée par Jacquot de « société secrète à membres limités », nous étions dix : Ginette; Lucie et René Long, ses amis d'enfance; puis, introduits par moi, Marthon

Marseille et ses frères, Jacques et Doudou; deux de nos camarades de cours : Annette et Solange Amer; leur frère aîné, Philippe, qui suivait la même classe que René Long, et moi, Francine.

Nos caricatures, dessinées par Jacques — qu'on appelait toujours Jacquot — étaient collées autour de la véranda, chez madame Daitre. Il y avait : « Son excellence Philippe » et « La Princesse Ginette », tous deux dominant un peuple de nains attachés aux pans de leurs manteaux de cour; ensuite « Marthon l'Étourdie » heurtant un bec de gaz et disant poliment « Pardon, monsieur »; « La blonde Lucie », indolente en un fauteuil; « Francine au grand cœur » tenant dans ses bras un chat galeux, deux moineaux sans plumes et suivie d'un cortège burlesque d'animaux éclopés; « Notre artiste : René jouant du violon; « Les petites filles modèles » : Annette et Solange Amer en crinoline comme les héroïnes de madame de Ségur; et, pour finir, « Le Benjamin embarrassé », soit Doudou hésitant entre deux assiettes de gâteaux, et « le Pauv' clown » ou Jacquot lui-même, avec son facies japonais sous des cheveux drus et bouclés, crevant un cerceau de papier.

De quels mots, — légers comme un vol d'oiseau, — devrais-je me servir pour toucher à mes souvenirs de jeunesse, à ceux qui, tout illuminés d'une clarté d'aube, s'enveloppent d'une transparence scintillante et fragile? Ils me font penser à ces feuilles sèches qui ne sont plus qu'un réseau de tulle, que paillettent des gouttes de rosée, qui étincellent au soleil et que le contact de doigts rudes réduirait en poussière.

A Versailles, dans le jardin de madame Long, je revois les rosiers grimpants, si jolis entre les pelouses vertes que, jamais, aucuns rosiers au monde ne pourront leur être comparés. Autour du jeu de croquet, planté sous les tilleuls, ou du tennis qui lui faisait suite, se groupaient nos robes claires et papillonnaient les rubans de nos cheveux entre les vêtements sombres des garçons. Nous courions, nous chantions; notre jeunesse s'irradiait dans le bleu du ciel et le parfum des fleurs.

Parmi les photographies que j'ai conservées de ce temps-là, j'en ai choisi une qui me plaît extrêmement. Autour de madame Daitre et de Ginette, nous formons une guirlande.

Entre Lucie et Marthon me voici : je porte une blouse de matelot avec un grand col de piqué blanc, j'ai le cou nu et les deux mains nouées derrière ma tête. Mon visage lisse, dans lequel fleurissent deux yeux sombres et une bouche mi-ouverte, m'étonne par tout ce que j'y découvre d'impatience. Seules de tout le groupe, madame Daitre et moi n'avons pas l'air figées. Nos deux corps se cambrent, comme pour bondir ou danser, en des mouvements identiques. C'est pour l'image de madame Daitre que j'épingle en tête de mes cahiers cette épreuve jaunie. C'est peut-être aussi parce qu'il me plaît d'y découvrir, entre nos expressions et nos attitudes, cet « air de famille » dont je suis tellement frappée depuis quelque temps.

Un dimanche, Ginette et moi étions à l'écart des joueurs, assises sur l'herbe, au pied d'un rosier blanc qui enveloppait le tronc coupé d'un arbre. Une émotion suave nous étreignait parce que nous venions de nous jurer amitié. Les yeux de Ginette brillaient dans sa figure régulière.

— Tu sais, — dit-elle, — si tu acceptes d'être mon amie, tu dois me préférer à tout au monde, sauf à tes parents.

Je goûtais la joie d'être subjuguée par elle et qu'elle m'eût proposé un pacte. Au fond de mon âme ravie mourait peu à peu la jalousie que j'avais eue de son attachement pour Lucie Long, de sa camaraderie avec les Amer.

— Bête, — dit-elle, — je suis bien avec elles. Ce ne sont pas mes amies. Jusqu'ici je n'ai eu qu'une amie, maman. Maman, c'est une autre affaire, rien ne peut nous séparer...

Derrière le grillage du tennis je voyais madame Daitre qui bondissait après une partie gagnée. A travers le feuillage des tilleuls, le soleil criblait sa tête et ses épaules d'éclatantes taches rondes. Elle me parut si charmante que j'enviai Ginette d'être sa fille au même moment où je l'enviais d'être la mère de Ginette. J'aurais voulu me glisser dans le nœud si bien serré qui les unissait, être aimée d'elles deux et les aimer comme elles s'aimaient; je conçus que cet attachement si fort qu'elles avaient l'une pour l'autre, et qui m'était parfois une souffrance était, peut-être aussi, l'une des raisons qui m'attiraient vers elles.

Ginette développait sa conception de l'amitié.

— Mettre tout en commun. Ne pas avoir de secret l'une

pour l'autre. Ne jamais parler de l'autre à personne. Et puis...

Elle hésitait, soudain toute rouge entre ses boucles; et d'un ton net :

— Deux amies ne doivent pas facilement dire aux autres ce qu'elles se disent entre elles, leurs idées, leurs goûts... Préférer quelqu'un, c'est se montrer à lui autre qu'on ne se montre aux gens ordinaires.

J'écoutais avec ferveur; Ginette étendit le bras, ramassa une poignée de pétales.

— Tiens, — me dit-elle, — prends-les, mets-les dans ta poche (dans ce temps-là nous avions des poches), et donne m'en. C'est le signe de notre amitié.

Ce jour-là, bien d'autres ensuite, je revins de Versailles tout imprégnée du bonheur d'être la préférée de Ginette. L'orgueil d'avoir touché le fond de cette petite âme secrète me soulevait. Ginette, cet été-là, habitait chez les Long et m'invitait souvent. Sous prétexte de courses à faire, nous sortions ensemble dans Versailles pendant que Lucie Long, enfermée dans sa chambre, préparait son brevet élémentaire qu'elle devait passer en octobre. Ginette glissait son bras sous le mien, comme elle avait l'habitude de le faire avec sa mère; elle me racontait qu'elle lisait *La Guerre et la Paix*, et qu'elle était folle de Natacha. Un jour, allant de long en large sous les arbres de l'avenue de Paris, nous eûmes une discussion à propos de Nicolas Rostow et du prince André. Je préférais Nicolas. Ginette trépignait :

— Le prince André est d'une nature tellement plus délicate!

Quand Lucie descendait de sa chambre, nous prenions le thé avec elle et René dans une salle à manger fraîche. Là, Ginette parlait robes et chapeaux avec Lucie ou musique avec René. Parfois, elle levait vers moi ses yeux bleus, puis abaissait ses paupières, d'un clin lent qui signifiait :

— Tu vois, je ne me livre pas à eux comme à toi.

Alors, dans le train qui me ramenait à Paris, — où maman m'attendait sur le quai de la gare, — le fracas des roues rythmait pour moi un chant de triomphe. Je voyais le regard de Ginette au-dessus des bois de Meudon, derrière les maisonnettes de banlieue; elle me souriait entre les marronniers déjà dorés par septembre et je pensais que j'étais capable

de tous les sacrifices, s'il le fallait, pour que ce sourire ne sortît pas de ma vie.

Pendant trois ans, cette amitié fut le centre de mon existence. Presque chaque jour, je traversais la cour verdâtre de la rue Saint-Guillaume et j'escaladais les marches usées. J'entrais d'abord au salon. Madame Daitre était au piano, tricotait de petites brassières, soignait ses plantes et ses fleurs, ou bien lisait, enfoncée dans la bergère, devant le meuble aux panneaux de porcelaine qui me plaisait tant. L'accent dont elle disait : « Bonjour, Francine » était un délice pour moi. Il arrivait pourtant certains jours que, après avoir escompté tout le long de la rue des Saints-Pères la joie que me causerait l'accueil habituel, j'étais reçue d'une façon sèche et distraite.

— Ginette vous attend, — disait madame Daitre pour se débarrasser de moi.

Elle s'absorbait dans le jeu de ses aiguilles et de sa laine, pendant qu'une amertume séchait ma langue.

— Maman a « ses noirs », — disait tranquillement Ginette.

Ma mère, à moi, n'avait jamais « de noirs ». On ne la trouvait jamais non plus, — comme cela m'était arrivé avec madame Daitre, — décoiffée, parce qu'elle venait de se laver les cheveux, et dansant sur la musique de la danse de Carmen. Si maman avait dit : « Demain, nous irons voir les Rembrandt du Louvre puisque votre professeur étudie Rembrandt », à une heure et demie exactement, elle aurait été en train de boutonner ses gants pour partir. Avec madame Daitre, il y avait cent à parier contre un qu'elle serait encore en peignoir du matin et qu'elle dirait : « Je n'ai pas du tout envie d'aller voir des tableaux. Y tenez-vous beaucoup, mes petites? »

Dans ces cas-là, Ginette se fâchait. Elle disait que sa mère avait pris un engagement. Ses traits se contractaient, elle parlait d'une voix désagréable. Madame Daitre riait souvent de ces colères et, quelquefois, y répondait en s'emportant elle-même. Ginette et elle se disputaient en simples camarades. Cela me désolait.

Peu à peu, prévoir les réactions de madame Daitre et de Ginette devint une affaire pour moi. Les scènes entre elles,

assez rares, se terminaient par des effusions. Mais des faits extérieurs les irritaient facilement, surtout Ginette. J'appris à remarquer l'ombre noire qui voilait leurs yeux, la façon dont leur pupille se rétrécissait dès qu'elles étaient contrariées. Je sus la signification du ton sec, détachant les mots comme on envoie des balles, qu'elles prenaient l'une et l'autre. Madame Daitre ne pouvait supporter que l'on essayât de la contraindre à quoi que ce soit. Si madame Long ou ma mère tentaient de la lier pour un avenir un peu éloigné, projets de vacances, partie à organiser, achat à faire en commun, elle se ramassait sur elle-même en animal menacé qui montre les dents; son masque, aux contours habituellement fondus, devenait anguleux. Cette femme dont l'âme et la vie n'avaient pas un repli caché, tenait à sa liberté avec une passion farouche et, n'ayant pas l'occasion d'employer cette liberté à des actes graves, elle s'en servait dans les détails quotidiens.

— Cette charmante madame Daitre n'est pas toujours polie, — disait maman.

C'était pour moi un grand étonnement de constater que ni ma mère ni mon père n'avaient pénétré un trait de caractère évident. Ils s'obstinaient à faire entrer madame Daitre dans le mécanisme bien réglé de leur vie. Ma mère, sauf pour des raisons graves, n'eût jamais manqué l'exposition annuelle de blanc du magasin qui avait sa clientèle. La pensée que madame Daitre payait des draps et des torchons beaucoup plus cher qu'ils ne valaient parce qu'elle se précipitait un jour arbitraire dans le magasin qui se trouvait sur sa route lui était insupportable. Elle ne pouvait s'empêcher de dire :

— Jeudi, il y aura des occasions remarquables. Réservez cette après-midi-là. Je vous emmène. Je vous ai entendu dire qu'il vous fallait des taies d'oreiller.

C'est alors que madame Daitre devenait sèche et blessait ma mère, qui répétait :

— Elle n'est pas polie.

— C'est étrange, — dit une fois mon père, — madame Daitre, qui possède tant de finesse et un charme indiscutable, n'est pas du tout femme du monde. Ginette, au contraire, sera le type parfait de la femme brillante.

Je compris que papa jugeait Ginette femme du monde

précisément parce que Ginette avait horreur de dire en public ce qu'elle pensait, parce qu'elle aimait avant tout les manières retenues et s'efforçait perpétuellement d'empêcher sa mère de faire explosion. Ginette tenait à honneur de parler pour être aimable, sans exprimer aucune idée qui lui fût personnelle. Madame Daitre, au contraire, n'usait de la parole que pour exprimer sa pensée.

Un dimanche d'hiver, rue Saint-Guillaume, nous étions tous assis en cercle devant le feu. Chacun de nous, successivement, disait un mot, pris dans une poésie française; les autres cherchaient des vers contenant ce mot. Madame Daitre jouait avec nous.

Toute la semaine qui avait précédé, Ginette et moi, accroupies dans la véranda, nous nous étions enthousiasmées pour les *Pantouns malais* de Leconte de Lisle, madame Daitre nous les avait lus tout haut et nous les avions appris par cœur. Quand mon tour vint, je prononçai bien haut « mangue » en jetant vers Ginette un regard complice. Elle serrait les lèvres. Madame Daitre, les yeux brillants, dit les vers auxquels je pensais :

Sous l'arbre où pend la rouge mangue
Dors, les mains derrière le cou.
Le grand python darde sa langue
Du haut des tiges de bambou.

Tous crièrent :

— Qu'est-ce que c'est? Dis la suite, Francine, ou vous, madame.

Ginette et moi, nous avions pris l'habitude de réciter les pantouns malais en disant alternativement l'une et l'autre les vers qui forment, le long de la poésie, deux guirlandes de fleurs, entrelacées. Je lui fis un signe. Elle refusa d'un hochement de tête. Madame Daitre cria :

— Commencez, Francine. Je finirai les strophes.

Je remontai au premier vers du premier pantoun :

L'éclair vibre sa flèche torse
A l'horizon mouvant des flots.

Madame Daitre continua :

Sur la natte de fine écorce,
Tu rêves, les yeux demi-clos.

Elle s'animait, disait les vers comme elle les chantait. Nous récitâmes à la file les quatre premiers pantouns malais. Tous battirent des mains. Je regardai Ginette. Elle faisait ses yeux mécontents, aux pupilles noires. Madame Daitre ne semblait pas s'en apercevoir. Elle était lancée.

— J'ai adoré ces vers-là quand j'étais jeune, — dit-elle, — comme Ginette et Francine les adorent maintenant.

Elle nous raconta comment elle courait autour du jardin de sa mère, à Caen, en hurlant à pleine voix les pantouns.

— C'est vrai, je les hurlais. Comme je hurlais « Gastibelza, l'homme à la carabine » et mes chères romances dont vous riez.

— Romance! romance! — criait Jacquot.

En un clin d'œil, René était au piano. Philippe, Jacquot et Marthon chantaient la mélodie du « maître Iradié » célèbre naguère :

On dit que tu te maries,
Tu sais que j'en vais mourir.
Ton amour, c'est ma folie.
Hélas, je n'en puis guérir...

Madame Daitre acheva de la chanter toute seule, lançant les « ay chiquita » du refrain d'une voix déchirante. Puis elle entama un autre air.

J'entends grelots et sonnettes
Au cou des mules coquettes...

Ginette s'était levée. Je la suivis dans la véranda, consternée de la mine qu'elle faisait.

— Qu'est-ce que tu as?

— Reste avec maman. Racontez au milieu d'un jeu ce que j'aime et ce que je n'aime pas, ce qui me fait pleurer et ce qui m'enthousiasme. Vous êtes bien pareilles toutes les deux. Votre esprit, c'est la place publique. Y passe qui veut. J'en ai assez, moi.

IV

Ginette et moi, nous suivions les cours créés à la Sorbonne pour les jeunes filles. Beaucoup avaient lieu dans l'amphithéâtre provisoire dressé au milieu de la cour. Madame Daitre nous accompagnait souvent. En revenant, nous discutions les sujets des devoirs. J'étais d'accord avec Madame Daitre

beaucoup plus souvent qu'avec Ginette. Ginette, au moment où nous analysions *le Cid*, accablait Chimène de son mépris.

— Rodrigue a tué son père, et elle peut encore penser à lui...

— Elle l'aime.

— Elle ne doit pas l'aimer, — tranchait Ginette de son air dur.

De même pour Andromaque :

— Elle est veuve. Elle a perdu son mari, elle l'aimait. Quand même Pyrrhus ne serait pas un ennemi, elle ne devrait pas l'écouter...

Ce jour-là, nous entrions ensemble à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Madame Daitre s'arrêta sous le péristyle. Elle avait pris son masque anguleux.

— Tu es bien sévère, — dit-elle.

Je compris que Ginette l'avait fâchée. Sur le moment, je ne sus pas pourquoi. Je me figurais, comme Ginette, que la vie sentimentale de madame Daitre était finie depuis longtemps. Je trouvais naturel qu'elle sortît entre sa fille et moi et qu'elle nous racontât où elle était allée et qui elle avait vu lorsque, par hasard, nous n'étions pas avec elle. D'ailleurs elle, qui détestait annoncer ce qu'elle ferait, disait très volontiers ce qu'elle avait fait. Elle rendait compte de l'emploi de ses journées, à ma mère, assez curieuse.

— Il n'y a pas de femme plus sérieuse que madame Daitre, — disait maman. — Sous ses airs un peu toqués, elle ne vit que pour sa fille.

— Elle a peut-être tort, — répondit un jour papa, — Quel âge a-t-elle? Trente-six, trente-sept ans? Quand Ginette se mariera, que deviendra-t-elle?

Il hochait la tête quand maman répondait que madame Daitre s'occuperait de ses petits-enfants.

Peu à peu, « la Phalange » découvrait le monde sentimental. Il était tacitement convenu que Philippe épouserait Marthon et que Ginette et René s'aimaient. Jacquot, qui faisait profession d'être amoureux de Ginette, appelait constamment René : « mon rival heureux », ce qui fâchait Ginette. Elle jugeait Jacquot vulgaire et ne sut jamais apprécier le

dévouement de celui qui se nommait lui-même, mélancoliquement : « Le gugusse de la troupe ».

Quand, dans nos longues causeries, je parlais à Ginette de René, elle s'impatientait.

— Tu sais bien, — disait-elle, — que, quand j'aimerai quelqu'un, ce sera pour toute ma vie. Aussi j'attends et je réfléchis avant de décider si j'ai une inclination ou non. René ne me fera aucune déclaration tant que je ne le voudrai pas. Ce n'est pas un saltimbanque, lui.

Elle, qui était généralement douce, dissimulait mal à Jacquot l'agacement qu'il lui causait. Jacquot me confiait qu'il était très malheureux, et « de plus en plus idiot ».

— Je suis comme Doudou à bicyclette : il ne peut pas voir un arbre sans se coller dessus. Avec Ginette, je me colle sur tous les arbres que je rencontre. Chaque mot est une gaffe.

Il nous avait guettées, à la sortie de la Sorbonne, avec son appareil photographique. Ginette fut si mortifiée qu'elle lui en tint rigueur plusieurs semaines. Jacquot avait fixé l'épreuve sur un énorme bouton de manchette qu'il exhibait à chaque instant. Ginette frémissait de rage. J'essayais de la calmer.

— Toi, — disait-elle, — pourvu que tu plaises, cela t'amuse. Tu es comme Lucie et comme Annette. A ma place vous seriez coquette avec Jacquot, rien que pour vous entretenir la main. Vous êtes aussi comédiennes que lui.

Lucie Long et Annette Amer, nos aînées, avaient fait « leur entrée dans le monde »; elles allaient au bal. Lucie, qui habitait Versailles, venait rue Saint-Guillaume où elle couchait avec sa mère chaque fois qu'elle allait en soirée. Elle s'habillait dans la chambre de Ginette et je vins plusieurs fois assister à sa toilette. Debout devant la glace, toute blonde au-dessus d'une robe de tulle rose, elle exultait.

— Tu ne connaîtras personne, — disait Ginette, — je ne sais pas ce qui te met si en train.

Lucie expliquait que c'étaient la musique, les lumières, les compliments.

— C'est agréable de se trouver jolie, — disait-elle, — il me semble que je le suis. Et tu sais bien que j'aime à danser, comme vous toutes.

— Ta ta ta, — répliquait Ginette, — tu aimes qu'on fasse

attention à toi. Francine sera pareille. Moi, cela m'agace que les gens me regardent. Vous autres, cela vous ravit. Vous vous rengorgeriez si le balayeur du coin s'arrêtait devant vos frimousses.

Adroitement, elle posait le bouquet de Lucie, lui arrangeait ses cheveux.

— C'est vrai que tu es très bien, — disait-elle, — tu auras encore du succès. Sois tranquille.

Le lendemain, Lucie nous « racontait » la soirée. Nous nous asseyions toutes trois sur le lit de Ginette : nous voulions savoir avec qui elle avait dansé, ce qu'on lui avait dit, comment étaient les toilettes.

— Décris-nous le héros, — disait Ginette.

Lucie rougissait jusqu'aux oreilles. Une fois, elle avait remarqué un ingénieur brun, une autre fois, c'était un jeune officier blond.

— S'il te demandait en mariage, accepterais-tu?

— Je ne sais pas.

Ginette haussait les épaules. Puis, lorsqu'elle se trouvait seule avec moi :

— Lucie et Annette me font pitié. Elles croient que le choix d'un mari c'est pareil au choix d'un article de toilette indispensable, parapluie ou paire de bottines. Il en faut un. On tâche de le prendre le meilleur possible. Quand on l'a, on s'y habitue. Si on le perd, on se remet en campagne. Ce n'est pas mon point de vue. Si je peux épouser quelqu'un que j'aime et qui m'aime, très bien. Sans cela, je reste avec maman. Le mariage, cela doit être parfait ou ne pas être du tout.

Marthon lui plaisait parce que Marthon ne voyait dans l'univers que Philippe.

— Tu pourras la mener au bal, celle-là. Elle aura toujours les yeux sur la porte pour voir s'il entre.

Je glissais alors le nom de Jacquot.

— Tais-toi, — faisait-elle, immédiatement butée, — les gens qui vous cramponnent quand on les prie de se tenir à distance, il n'y a rien de plus méprisable. Si j'aimais quelqu'un qui me dédaigne, il ne s'en douterait pas. Les yeux en coulisse, les singeries, toutes ces manières de Jacquot, je ne peux pas les tolérer.

Le malheureux Jacquot, dont j'étais la confidente, m'attendait sur le trottoir de la rue des Saint-Pères pour me demander :

— Dans quelles dispositions est-elle? Mauvaises. Alors ne dis rien, Francine. Je suis un malchanceux, mes parents m'ont manqué. Je suis laid, un vrai chien crotté, qu'on renvoie de partout.

Nous marchions à petits pas. Cela m'ennuyait d'être escortée par lui. Ma mère me laissait aller seule chez Ginette, à condition que je suivrais la rue Jacob, la rue des Saint-Pères, un bout du boulevard Saint-Germain « sans lever les yeux, sans répondre si l'on te parle ». Je savais qu'elle jugerait « très compromettant » que je fusse accompagnée par un jeune homme. D'un autre côté, Jacquot avait beaucoup de chagrin et j'étais fière de jouer un rôle important. J'essayais de le décider à préparer sérieusement la seconde partie de son baccalauéat. Il prenait un air farouche.

— Francine, tu n'y comprends rien. Cela m'est tombé dessus en catastrophe. Je ne peux penser qu'à Ginette. Elle est mauvaise comme une teigne. Ne te récrie pas, je suis sûre qu'elle est mauvaise, mais j'ai perdu l'habitude de m'intéresser à ce qui ne la regarde pas. En dehors d'elle, je suis flasque, un vrai sac vidé.

Un mendiant, assis sur le trottoir, allongeait ses jambes loqueteuses.

— Tiens, — dit Jacquot, — je changerais volontiers avec celui-ci. Je prendrais son âge, sa dèche et ses poux et je lui passerais le souci que j'ai de Ginette. Il y perdrait.

— Imbécile!

Quelquefois, comme Ginette, je doutais des sentiments de Jacquot à cause de son vocabulaire boursouflé.

— Ne dis pas « chiche » ou je m'avance et je propose à ce pauvre hère un troc. A condition qu'il me délivre de mon renard intérieur. Il n'en voudra pas. Sois tranquille.

Il avait beaucoup lu Victor Hugo et aimait particulièrement les monstres : Quasimodo, Triboulet, Ursus. Il se persuadait qu'il était affreux, s'enivrait de sa laideur et de son chagrin. Il faisait des vers qu'il me récitait le dimanche, chez madame Daitre, pendant que la troupe Ginette jouait des charades ou des tableaux vivants (nous avions la troupe

Philippe et la troupe Ginette; Jacquot et moi, nous appartenions à la troupe Philippe). Il rêvait de cueillir, comme Ruy Blas, un bouquet de fleurs au péril de sa vie, pour l'offrir à la bien-aimée et tâchait de parler avec la truculence de don César de Bazan.

Un dimanche, la troupe Ginette faisait des « terminaisons ». Sur une fin de mot donné, la syllabe « ise », elle avait esquissé, en pantomime, successivement, les mots « banquise», « crise », « frise ». Je me souviens de la frise que formaient Ginette, Lucie, Solange, sur le fond d'un tapis bleu tendu par René et Doudou. Jacquot me dit brusquement :

— Francine, cela ne peut pas durer. Il faut que je parle à Ginette une heure en tête à tête. Dis-le-lui.

— Elle ne voudra pas.

Ginette et René rentraient en scène, Des coiffures de papier, un retroussis de la jupe de Ginette, une langueur maniérée, une allure de menuet, suggéraient le mot « marquise » que Philippe, Marthon, madame Daitre et Annette crièrent à pleine voix.

— Si elle refuse, — murmura Jacquot, — je te préviens qu'il peut arriver n'importe quoi.

Il me fit peur. Je convins qu'il accompagnerait Marthon chez moi, le lendemain, après le lycée, et que j'aurais vu Ginette d'ici-là.

Je dormis très mal. Dès neuf heures, j'étais chez Ginette. Elle était devant sa table à ouvrage en jonc tressé, brodant un carré de filet. Elle me répondit, sans s'interrompre, qu'elle ne voulait pas, « que cela ne rimait à rien ».

— Et s'il se tue...

— Francine, ne dis pas de bêtises. Il ne se tuera pas. Quand on doit se tuer, on ne l'annonce pas. Il se monte la tête. S'il me parle, il se la montera encore plus. Nous n'en sortirons jamais : après une scène, ce sera une autre scène. Je ne peux pas l'épouser, tu me l'accordes? Mettons à part que je ne l'aime pas, ce qui compte bien, pourtant. Il a seize ans, je vais sur dix-huit. Alors, que dira-t-il? Des déclarations calquées sur celles des livres; il se mettra à genoux, il pleurera. Cela ne me plaît pas, cela me déplaît même beaucoup. Je me réserve pour le moment où je serai certaine d'éprouver quelque chose de sérieux.

Sa dureté me paraissait incompréhensible. Je le lui dis. Elle se fâcha.

— C'est idiot, à la fin. S'il s'était amouraché d'Annette, de Lucie, de toi, vous en auriez été flattées. Vous l'auriez pris au tragique, vous lui auriez donné de bonnes paroles, vous lui auriez recommandé de ne pas bousiller ses problèmes; il aurait eu de bonnes places en composition pour vous faire plaisir; il aurait chanté « Ay Chiquita » la veille de votre mariage et pleuré au lunch dans sa tasse de chocolat. Dans quinze ans, cela vous aurait fait des souvenirs. Et il me choisit moi, qui déteste qu'on me fasse la cour. Il s'obstine. Réponds-lui que je n'ai rien à lui dire et que, s'il avait l'ombre de tact, il cesserait de venir ici le dimanche. As-tu compris?

J'avais compris. Je pus à peine manger au déjeuner. Je croyais au désespoir de Jacquot, je m'en sentais responsable.

Sachant que Ginette devait accompagner Lucie chez la modiste, je décidai d'aller trouver madame Daitre pour la mettre au courant. L'idée de parler de ces choses-là à maman ne me serait jamais venue.

Madame Daitre m'écouta attentivement. Je vis briller une larme dans ses yeux. Elle dit :

— Pauvre Jacquot! Ginette a raison, il se monte la tête, il vaut mieux qu'il la voie le moins possible. Mais il ne faut pas le brusquer... il faut toujours traiter avec égard les sentiments sincères.

Elle était toute fine, toute jeune, toute parfumée dans une blouse grise à pois blancs.

— Ne vous tourmentez pas, Francine. Quand Jacquot viendra chez vous, tout à l'heure, envoyez-le-moi, ici. Venez même avec lui et Marthon; Ginette ne sera pas rentrée. Je lui parlerai. C'est une petite opération à faire comme on arracherait une dent. Vous avez très bien fait de venir.

Quelque chose d'indéfinissable me surprenait dans son attitude. J'avais trouvé Ginette impitoyable, madame Daitre me paraissait s'intéresser trop à nos enfantillages; j'imaginais trouver en elle une autorité qui dominerait nos préoccupations de gosses jouant au drame et voilà qu'elle parlait comme l'un de nous.

Pendant qu'elle recevait Jacquot, je restai avec Marthon

dans la véranda. Marthon trouvait Jacquot ridicule et en voulait tout de même à Ginette. Nous avions appuyé nos fronts à la vitre et nous regardions le concierge allumer le gaz, en bas. Une tristesse insupportable s'était emparée de moi.

Jacquot revint, important, ses livres sous le bras, demander à sa sœur si elle voulait rentrer. Je craignais des reproches parce que j'avais livré son secret à madame Daitre, il ne me dit rien.

J'appris de sa bouche, plus tard, que madame Daitre avait su le prendre au sérieux, le plaindre, presque l'admirer, parce qu'il éprouvait un grand sentiment. Elle lui avait dit :

— Jacques, bien des gens vous envieraient. C'est une richesse que d'aimer. Les artistes et les poètes ont produit leurs plus belles œuvres lorsqu'ils avaient une passion désintéressée dans le cœur. N'est pas désespéré d'amour qui veut l'être...

Elle lui avait dit que, à sa place, elle voudrait garder au fond du cœur la tendresse qu'il avait pour Ginette, en faire « le principe de sa vie intérieure ».

— Je me suis joliment répété cette phrase-là, — disait Jacquot dix ans plus tard.

Ils avaient convenu qu'un sentiment si fort doit mûrir celui qui l'éprouve, en faire un homme alors qu'il n'était qu'un enfant, et que des démonstrations théâtrales vulgarisent les émotions nobles.

— J'étais entré chez elle convaincu qu'il fallait me jeter à l'eau pour n'être pas grotesque aux yeux de Ginette, et j'en sortais décidé à devenir un homme remarquable et à étonner le monde par mon génie, — disait Jacques.

Il ajoutait :

— Je ne suis pas encore devenu grand'chose.

Il fut tué en 1915, en Champagne, avant d'avoir trente ans. Quand on renvoya son portefeuille à Marthon, nous trouvâmes, à côté des lettres de sa sœur et de sa mère, une épreuve de la photographie qui groupait toute la phalange à Versailles, autour de madame Daitre et de Ginette.

V

L'année de nos dix-huit ans, à Ginette et à moi, madame Daitre loua une maison à Pornichet, près de Saint-Nazaire.

J'y allai passer le mois d'août pendant que mon père, accompagné de maman, était aux eaux.

Les Long avaient, eux aussi, une villa à Pornichet, toute blanche, cubique, placée entre un tennis et la plage. Une terrasse de ciment regardait la mer. Le salon était meublé d'osier clair et de coussins liberty, la salle à manger de frêne à courbures art nouveau, les chambres de lits à boules de cuivre.

Près de ce joujou trop neuf, propre et pimpant, la villa de madame Daitre paraissait délabrée. Au bout d'une avenue calme qu'ombrageaient de vieux arbres, elle se dressait au milieu d'un jardin qui, pour madame Daitre et moi, était un paradis. Peu nous importait la singulière disposition intérieure de la maison : toutes les pièces, y compris l'escalier, ouvrant sur la salle à manger; les tentures fanées, arrachées par place, les meubles lourds et laids. Nous vivions dehors, sous les pins légers, près de la pelouse aux herbes folles ou contre le vieux puits. Ginette, plus active, partait à bicyclette avec Lucie et René, jouait au tennis, vaguait sur la plage. Madame Daitre et moi, nous passions des journées calmes, égayées par le bondissement des écureuils dans les branches basses. Nous sortions parfois avant d'aller nous baigner et nous faisions un tour dans les bois qui vont vers la Baule ou dans la campagne. Je goûtais un vif bonheur à me sentir en parfait accord avec madame Daitre. Une sensibilité élémentaire nous rapprochait. Nous savourions ensemble l'odeur qui montait des troncs de pin surchauffés, des mille petites plantes poussées à leur base. Nous nous amusions des grandes libellules vertes et dorées qui se posaient sur les pointes des palissades de bois, le long des terrains neufs embaumés de genêts. Madame Daitre cueillait des fleurs et chantait. Sa joie était transparente, de l'eau sous le soleil.

Quand nous marchions sur la plage, le soir, avant d'aller nous asseoir sur la terrasse des Long, nous parlions à peine. J'aimais madame Daitre d'être intérieurement à la fois si riche et si simple. Par contraste, Ginette m'irritait. Constamment agitée, elle s'efforçait de le cacher. René, qu'elle avait considéré jusque-là avec le calme d'une châtelaine qui relèvera, quand elle le voudra, le page agenouillé à ses pieds,

René paraissait lui échapper. Il s'était lié avec une bande de boys bien découplés et de girls en vareuses rouges qui l'emmenaient pêcher la crevette. Ginette feignait d'agir sans se préoccuper jamais de lui. En réalité, il lui était un souci constant. Cela m'eût paru touchant si elle me l'eût avoué, mais elle simulait vis-à-vis de moi les états d'âme les plus mensongers. Il lui arrivait de se jeter dans l'un des fauteuils d'osier et de s'écrier :

— Cet air est délicieux. Jamais, Francine, je ne me suis sentie aussi flottante, aussi dénuée de tracas...

Cependant, je distinguais sous sa paupière la nacre luisante laissée par une nuit de fièvre et cinq minutes n'étaient pas écoulées qu'elle demandait l'heure qu'il était. Puis c'était une attente pendant laquelle je croyais sentir la violence de sa tension nerveuse. Elle jouait avec l'osier du fauteuil et le jonc craquait entre ses doigts. Quand retentissait un coup de sonnette, elle devenait blanche, aspirait l'air de ses lèvres entr'ouvertes. Lucie paraissait au coin de la maison, tout en rose sous une ombrelle rose. Ginette essayait d'attendre quelques minutes avant de dire :

— Qui est-ce qui va au tennis aujourd'hui?

Si Lucie nommait René, Ginette se levait :

— Partons tout de suite. On devient flasque dans ce jardin. Tu restes, Francine?

Il lui arrivait de déclarer qu'elle « mourait d'envie d'aller escalader des rochers ». Et c'était un développement verbeux sur le plaisir de s'écorcher les genoux, de trouver de petites anémones pâles dans les creux des flaques. Elle accrochait les mots les uns aux autres sans s'arrêter. Je l'accompagnais dans le misérable amas de roches que découvre la marée en face du Vieux Pornichet. Elle ne grimpait pas du tout, mais demeurait immobile, lasse comme une marionnette cassée, les ailes du nez amincies, tendant l'oreille aux mille bruits de la plage. Si d'aventure, le béret blanc de René paraissait, encadré de vareuses rouges, aussitôt Ginette déployait une activité factice, criait très haut, sautait par-dessus des éboulis et m'entraînait en secouant un panier que je savais à peu près vide. Nous croisions le groupe.

— Vous rentrez, Ginette et Francine? — disait René, contrarié.

— Oui, — répliquait Ginette, — j'en ai assez. Je suis courbaturée de m'être penchée dans les flaques.

Je ne pouvais m'empêcher de sourire. Elle me lançait un regard noir et nous revenions à travers la place du Marché. Ginette marchait lentement, tirée en arrière par le regret d'avoir laissé René là-bas, avec les Anglaises. Elle inventait des prétextes qui lui auraient permis de retourner aux rochers. Elle n'avait pas d'oursin, elle aurait cependant voulu quelques oursins... ou bien elle se souvenait brusquement du collier qu'elle avait commencé de faire avec ces petits coquillages qu'on appelle dentals; elle manquait de matériaux pour le terminer.

Je lui disais :

— Retourne donc à la plage.

Alors, elle devenait rouge, son orgueil la dominait, triomphait de ses indécisions; elle me saisissait la main, me forçait à courir tout le long de l'avenue de la Gare, vers la maison. Elle m'intimidait comme aux premiers jours où je l'avais connue. Après le déjeuner, elle se verrouillait dans sa chambre. Elle prétendait qu'elle lisait la *Littérature anglaise* de Taine en prenant des notes. Je lui demandai un jour où elle en était; elle répondit sans se troubler :

— Au milieu du second volume.

Je n'osai pas dire que le second volume était près de mon lit depuis notre arrivée.

Une faille se creusait entre nous. Je constatai que la même séparation s'esquissait entre sa mère et elle. Madame Daitre ne paraissait pas s'en apercevoir.

Nous ne comprenons jamais rien qu'au travers de nous-mêmes. Après plus de quinze ans, je me souviens de mille détails que je ne remarquais pas et qui maintenant heurtent tous ma mémoire. Dans les heures où je tisonne ma vie passée ainsi qu'un foyer éteint pour y trouver des braises encore chaudes, il me semble que je devine madame Daitre comme je ne l'avais jamais devinée. J'arrive, à mon tour, à l'âge qu'elle avait, en ce bel été dont je parle... Je croyais avoir conquis le calme... et voici que, depuis des mois, sournoisement, les souvenirs de mes années de jeunesse s'insinuent

en moi. C'est un voile qui se déchire, un voile que je croyais le fond même de ma vie et qui n'est que du brouillard. Derrière se découvrent, fraîches comme une fresque conservée sous la cendre, les images du temps passé. Et, du fond des saisons mortes, revient vers moi une petite Francine avide de vivre, qui dansait parmi les réalités du monde comme dansent les elfes sur les prairies, qui ne se souciait ni de comptes à faire, ni d'obligations à remplir, pour qui l'univers se résumait en désirs de tendresse, de beauté, de compréhension...

Parfois, j'ai l'étrange sentiment que cette Francine ressuscitée incarne quelque chose de madame Daitre, quelque chose qui actuellement n'est plus en madame Daitre. Les mêmes sentiers ne se retrouvent-ils pas pour les êtres qui se ressemblent; ne vais-je pas poser mes pieds, tout à l'heure, dans les empreintes que madame Daitre a laissées, naguère, et que ses pas ont oubliées?

... Je la revois, sur le sable blond, parmi les baigneurs... Comment n'avais-je pas remarqué qu'il lui venait un souci nouveau de coquetterie? Sur l'arrière-fond d'une allée de pins, elle se détache, vêtue de batiste mauve. Autour d'elle s'empressent deux ou trois hommes, — des hommes dont elle ne se soucie pas mais qu'elle intéresse. Les hommes ne s'occupaient guère de madame Daitre avant cet été-là; mon père seul remarquait son charme, et mon père était vieux. D'où venait, subitement, la révélation de cette puissance attractive, que j'avais subie, mais que jusque-là les autres ne comprenaient guère; d'où venait que l'exubérance habituelle de ses mouvements prenait une grâce nouvelle, que sa voix, qui n'était pas plus belle, semblait plus vibrante et plus chaude... D'où venait que, la force de sa vie décuplée, il émanait d'elle la douceur caressante des belles après-midis...

La voici couchée dans le jardin. Son large chapeau de paille est posé près d'elle. Elle a déroulé ses cheveux et elle lit. Je m'approche, elle se soulève sur un coude et me considère avec un peu d'étonnement. Ses narines palpitent et ses dents luisent. Ce n'est qu'un éclair; elle a fermé le livre et s'étire,

— Que lisiez-vous?

— Du Baudelaire. *Le Balcon*... Vous êtes trop jeune, Francine.

J'ai relu *le Balcon*, moi, ces jours-ci. Le trouble qui se glissait dans mes veines, les aspirations confuses qui m'envahissaient, madame Daitre les a-t-elle connus? Éprouvait-elle comme moi le regret sans forme et sans contours d'une vie qui aurait pu être plus riche de passion, plus colorée, plus détachée des événements de chaque jour? Un sang nouveau n'affluait-il pas à son cœur lorsqu'elle courait avec moi par les routes et revenait, les mains lourdes de fleurs? A-t-elle senti, dans cet été lointain, l'appel d'une jeunesse qui n'a pas vécu et qui frémit dans ses liens prêts à se briser? Je ne m'en doutais pas alors; je le crois maintenant.

Elle se contentait des témoignages automatiques de tendresse que Ginette lui donnait. N'y a-t-il pas des moments où ceux qui nous entourent et qui nous sont très chers n'existent presque plus pour nous, — où ce qui importe, ce sont les possibilités mystérieuses du lendemain, où il est nécessaire, pour vivre, de se tourner vers des rivages lointains, où l'âme est éblouie comme une alouette grisée de soleil, qui monte vers l'astre dans la clarté du matin et chante jusqu'à tomber?

J'étais près de madame Daitre comme les autres, maintenant, sont près de moi; je ne voyais d'elle que l'extérieur. Je voudrais pouvoir la retrouver, telle qu'elle était, dans notre chaud jardin plein d'odeurs, lui prendre la main et regarder s'éveiller, au fond de ses clairs yeux gris, une personnalité nouvelle.

Elle m'embrassait souvent, posait sa joue contre mon épaule, roulait les bouclettes de ma nuque autour de son doigt fin... Comment n'ai-je pas senti qu'elle m'enviait parce que j'étais toute neuve aux portes de la vie et que mon avenir, le bel inconnu masqué, n'avait pas encore dévoilé son visage?... Comment n'ai-je pas compris le secret de ces heures de gaîté légère qui l'enivraient et que suivait une tristesse morne?...

Nous étions deux camarades, l'une qui avait vécu, l'autre qui allait vivre. Je pensais que, depuis longtemps,

madame Daitre n'espérait plus rien, même bien confusément, du lendemain.

C'est pourtant de sa bouche, cet été-là, un matin où elle triait une bottelée de fleurs et de branchages, que j'entendis, pour la première fois, cette phrase, qui, aujourd'hui, illumine mes heures sombres :

O bright king to morrow.

Elle disait cela la tête penchée de côté, ses agiles petites mains étendues au-dessus de la masse de feuillage et de fleurs qui gisait sur la table. Je croyais alors qu'elle disait cela pour moi : j'avais l'illusion naïve d'être pour elle un objet de constante préoccupation.

Cependant une après-midi où nous étions assises elle et moi, dans le Bois d'amour, à un endroit où les bouleaux se mêlent aux pins, j'eus soudainement l'intuition « qu'il allait arriver quelque chose ». Madame Daitre, demi-couchée contre un arbre, humait l'air. Ses bras, nus jusqu'aux coudes, étaient joints derrière sa tête. Je ne l'avais jamais vue si jolie. Quelque chose en elle me rappelait le soir où elle avait calmé le désespoir de Jacquot : un éclat des yeux, un pli sinueux au coin des lèvres, une luminosité générale de la physionomie. Confusément, je songeai qu'elle pouvait se transformer, elle aussi, comme sa fille, et j'eus peur de la perdre... je me sentis entraînée par un fleuve aux rives changeantes, dont les courants nous sépareraient. Et la minute présente me fit l'effet d'une halte dont il fallait profiter. Tout ce séjour à Pornichet n'était-il pas une halte pour madame Daitre? Elle y avait limité sa vie à des incidents matériels, il semblait qu'elle voulût y vivre sans pensée... Elle déplia l'un de ses bras, cueillit une graminée floconneuse, la tendit entre elle et le soleil.

— Voyez si c'est délicat, Francine, plus léger qu'une dentelle.

La lumière jouait autour d'elle, dans les arbustes et les mousses, s'accrochait à ses cheveux d'or bruni. J'eus envie de me pencher vers elle, de lui baiser la main. Je n'osai pas et demeurai immobile pendant que le soir venait.

VI

J'incline à penser que ce fut ce même jour que Jacques Laborde nous fut présenté. Mais je n'en suis pas sûre. Quoi qu'il en soit, nous le trouvâmes un soir installé chez les Long. Madame Long nous avait prévenues :

— Nous aurons Jacques Laborde ce soir. Il arrive par le train de sept heures, pour un petit séjour...

Une nuance de la voix indiquait que Jacques Laborde était à ses yeux, un mince personnage. Elle nous dit qu'il était géologue ou géographe, elle ne savait plus bien lequel des deux, avait vécu quinze ans en Algérie où « il dressait des cartes » et qu'il venait d'être rappelé à Paris « pour diriger, pendant un an ou deux, quelque chose qui dépend d'un ministère ». Il revenait donc s'installer momentanément en France.

— Nous le voyions déjà presque tous les ans. C'est un camarade de mon mari qui en fait grand cas.

Je demandai à Lucie l'âge de M. Laborde.

— Dans les eaux de papa. Un peu plus jeune. Quarante-quatre ans.

— Il est aimable.

— Il ne fait rien comme personne. Toujours dans la lune. Papa et René en raffolent. Maman et moi c'est autre chose.

Elle faisait une moue négligente. Je me représentai M. Laborde sous les espèces d'un bonhomme ahuri, myope derrière des lunettes, assez chauve et ridicule. Aussi, lorsque j'entrai deux heures plus tard, dans le salon de madame Long, je crus que M. Laborde n'était pas arrivé. Mais, debout près du piano, je vis un homme de grande taille qui maniait le violon de René. Sur le moment je ne distinguai que ses yeux. Ils me firent l'effet de deux lacs de lumière. Tout en était illuminé. J'eus l'impression que j'avais vécu dans une pièce close et qu'on venait d'ouvrir une fenêtre. Mon impression était si forte que j'osais à peine avancer. Madame Daitre me tenait par l'épaule; elle s'était arrêtée comme moi et il me sembla qu'elle regardait l'inconnu avec une admiration sœur de la mienne. Elle finit par se décider, fit deux pas en avant, serra la main de M. Laborde, car

c'était lui, et répondit à madame Long qui lui parlait de la température.

J'étais blottie à l'entrée de la salle à manger, entre Ginette et Lucie. Je chuchotai vers Lucie :

— Tu ne m'avais pas dit qu'il était beau comme cela, ce monsieur.

Elle prit un air étonné.

— Je ne le trouve pas beau. Il a une figure trop ronde. Et ses manières m'agacent.

Je regardai Lucie. Se pouvait-il que le charme merveilleux de Jacques Laborde lui échappât? Ne le voyait-elle pas trancher sur tout ce qui l'environnait, reculer les personnes présentes, et les meubles, et les bouquets de genêts, dans une pénombre inexistante au milieu de laquelle se détachait seul son regard...

Oui. C'était son regard. Il ne s'agissait pas de la forme de sa figure ou du dessin de ses traits. Je le regardai de nouveau; je le comparai à René qui était près de lui. Peut-être que René était plus « beau » au sens plastique du mot. René avait le visage fin de certains portraits de Raphaël, des yeux noirs ombragés de cils luisants, des boucles épaisses. Un moulage de ses traits eût été d'une grande perfection artistique, mais il n'était pas lumineux...

« L'autre est lumineux... »

Je me répétai mentalement cette découverte. M. Laborde baissa les paupières. Alors je remarquai sa moustache en pinceau, ses cheveux ras qui étaient plus bizarres que jolis et couvraient sa tête d'un pelage fauve, la construction massive de son menton, la lourdeur un peu bouffie des joues...

« Il n'est pas beau du dehors. La beauté rayonne hors de lui. »

Il avait pris le violon de René. Il joua. Je ne connaissais pas ce qu'il jouait. Cela parut appartenir au domaine mystérieux d'où surgissait tout à coup cet être, tel que je n'en avais jamais vu. La suavité de la musique m'inonda, le violon chantait comme une âme; je crus sentir couler en moi des possibilités d'émotion que j'ignorais... C'était la notion d'une beauté nouvelle, au-dessus de l'art tel que je le connaissais, qui se mêlait à la vie, qui ruisselait, charriant de la douleur

en même temps qu'une joie forte. Et, toujours, je voyais ces yeux qui étaient comme deux lampes, ces yeux lointains qui nous dépassaient tous, ces yeux qui introduisaient en moi l'intuition d'un élément surnaturel.

Quand le violon se tut, je regardai tout autour de moi, cherchant madame Daitre pour partager avec elle mon ravissement. J'avais l'habitude, lorsqu'elle m'emmenait au concert, de trouver, dans son expression, le prolongement de mon émotion musicale. Je ne la vis pas tout de suite, puis je la découvris, debout derrière le piano et si pâle qu'elle semblait de cire diaphane. Elle ne se tournait pas de mon côté, mais levait son visage vers M. Laborde. Et, dans ce visage tout blanc, noyé dans l'extase comme dans un fluide, surnageaient les yeux. Elle dit :

— C'est beau. Et comme vous avez joué!

Sa ferveur dédaignait tous les assistants. Madame Long en fut choquée sans doute; elle plaisanta, avec un sourire indulgent, ce qu'elle nomma : « la faculté charmante d'enthousiasme » de madame Daitre, puis, par politesse, ajouta que M. Laborde avait un talent très réel. Après quoi, elle enjoignit d'un signe, à Lucie de servir le thé. Madame Daitre s'inquiétait fort peu d'avoir dépassé le ton de l'amabilité mondaine. Un genou sur le tabouret du piano, elle causait avec M. Laborde. Je m'approchai. Madame Daitre me prit par le cou et m'embrassa.

— Cette enfant aussi aime la musique, — dit-elle. — Je suis certaine que votre jeu l'a bouleversée. N'est-ce pas, Francine?

Ils comparèrent leurs préférences musicales; je les écoutais religieusement. Nous étions isolés de tous, dans une zone prédestinée. Ginette et René, rapprochés de nous, participaient de manière atténuée à notre enthousiasme. Monsieur et madame Long, Lucie, deux dames qui se trouvaient là en étaient totalement exclus. Je pensai que nous étions comme des êtres doués du sens de la vue au milieu d'aveugles qui ne savent même pas que la clarté existe. Et une grande fierté juvénile me vint.

A la prière de M. Laborde, madame Daitre chanta, accompagnée par René. Elle chanta, presque comme il avait joué;

les phrases musicales semblaient jaillir du fond de sa sensibilité; M. Laborde l'écoutait et la regardait comme s'il n'y avait eu qu'eux deux dans la pièce. Au moment où elle ferma le cahier de mélodies, il s'avança vers elle. Elle fit un pas vers lui et ce fut comme s'il étaient venus l'un vers l'autre depuis des années pour se trouver enfin face à face. Je me demandai quel effet cette intimité soudaine produisait sur Ginette. Ginette était sur la terrasse où René la rejoignait. Cela me fut un soulagement.

A son tour madame Daitre sortit du salon. Elle m'avait saisi le coude et je me trouvai près d'elle en face de la mer et de la nuit. Je compris qu'elle désirait avant tout le silence et je retins ma respiration pour mieux respecter son besoin de solitude. Les vagues se brisaient avec un bruit profond, une brume légère voilait les étoiles, une émotion poignante naissait de l'étendue et de l'obscurité. Je pensai naïvement que madame Daitre devait entendre les battements précipités de mon cœur, et, en même temps, j'aurais voulu savoir si son cœur à elle battait tumultueusement tandis qu'elle me pressait contre elle.

Le rire clair de Ginette fusait dans l'ombre.

CAMILLE MARBO

(*A suivre.*)

UNE OPÉRATION DE CAVALERIE

AU COURS DE

LA BATAILLE DE VARSOVIE EN AOUT 1920

Depuis le 20 juillet 1920, les officiers de la Mission française avaient été répartis dans les divers états-majors du front polonais à titre de conseillers techniques. Le général Durand et moi avions été désignés pour suivre les opérations d'un corps de cavalerie en création pour lutter contre Budienny et coopérer à une offensive sur Brody. Vers le 6 août, sentant que sur ce théâtre d'opérations il ne se livrerait probablement jamais d'actions décisives, et qu'au contraire les grands événements se préparaient dans le secteur nord, nous rentrâmes à Varsovie pour nous faire donner de nouvelles missions.

Le 6 août est une date historique. C'est le jour où fut arrêtée la décision du Haut Commandement pour la reprise de l'offensive. Aussi, quand je me présentai au général Weygand, il me dit : « Préparez-vous à partir le plus tôt possible pour le nord, vous m'organiserez là-bas une division de cavalerie avec une brigade qui y est déjà et une autre qui arrive, et vous tâcherez de la faire s'employer au mieux pour appuyer l'action offensive que nous montons dans la région. Je voudrais que la 5e armée, qui se constitue avec son quartier général à Modlin, amarre son aile droite à Pultusk. Elle consoliderait ainsi le flanc gauche de la 1re armée sur la Narew, et, quand elle sera prête, elle pivotera autour

de Pultusk pour se rabattre vers le nord-est. Vous agirez, vous, à la gauche de la 5e armée. »

Ravi de cette mission où j'allais avoir une grande indépendance, je me hâtai d'en rendre compte au chef d'état-major de la Mission. « Cela m'ennuie de vous voir partir là-bas, nous ne savons rien de cette cavalerie. Pour la trouver, vous risquez de vous faire enlever; déjà je suis sans nouvelles d'un officier depuis huit jours, vraiment cette mission est trop dangereuse... », puis se tournant vers moi : « Demandez-vous à partir? — Je ne demande rien, mais j'irai toujours gaiement où l'on jugera utile de m'envoyer. — Alors je vais demander au général Weygand s'il se rend compte du danger et s'il veut que vous partiez! » L'absence du chef ne fut pas de longue durée, et presque immédiatement il revint avec ces quelques paroles du général Weygand : « C'est très intentionnellement que je l'ai chargé de cette mission; il faut qu'il parte »... et ma modestie m'interdit de terminer la phrase...

Les 9 et 10 août, je courus dans tout Varsovie et fis de longues séances au G. Q. G. pour hâter autant que possible la constitution de cette division de cavalerie. Hélas! il fallait l'improviser... les états-majors de division de cavalerie n'existent pas.

Elle devait comprendre la 8e brigade de cavalerie, celle que je devais aller rejoindre. Elle tenait campagne depuis longtemps dans le nord, reculait avec la masse, et l'on ne savait que très imparfaitement où elle était; on me la situait en trois points différents à plus de 30 kilomètres les uns des autres; c'était effectivement un peu vague. Elle était constituée par le 2e uhlans, un très bon régiment, le 115e uhlans, un des meilleurs régiments de réserve, le 205e uhlans, régiment de volontaires, bien commandé, ardent, mais d'une expérience militaire médiocre, comme peuvent l'être des unités de cavalerie improvisées et sans instruction. La brigade comptait aussi le 108e, mais il ne représentait qu'une centaine de cavaliers de réserve, non instruits et n'ayant pas la flamme des volontaires; on ne pouvait faire fonds sur lui, je m'en aperçus vite. La brigade avait un groupe de deux batteries de 76 millimètres, bien attelées.

Cette brigade avait à sa tête deux généraux, l'un le briga-

dier réel, l'autre le futur divisionnaire, sans division, et qui exerçait pourtant le commandement. C'était à lui que j'étais attaché et avec lui que je marchais.

La division de cavalerie devait être complétée par la 9e brigade de cavalerie, une des meilleures de la cavalerie polonaise, très aguerrie; je la connaissais pour l'avoir vue à l'œuvre dans le sud à Brody, mais le trajet était long de Brody à Modlin... et, malgré mes efforts pour hâter son arrivée, elle ne fut pas là pour les débuts de l'opération.

Journée du 11. — Je quittai au matin Varsovie en auto, avec quelques petites provisions; c'était de la prudence. Le lieutenant Guérin, jeune officier, charmant camarade d'un dévouement empressé très précieux, m'était adjoint, et un interprète complétait mon état-major; je n'avais ni cheval, ni ordonnance, tous deux s'étaient embarqués à Brody le 9 et je ne devais les retrouver que le jour de ma rentrée à Varsovie!

Je déjeunai à Modlin avec le général Durand attaché à la 5e armée, commandée par le général Sikorski.

Le général Sikorski est l'une des figures les plus sympathiques de toute l'armée polonaise. Issu des légions, ingénieur de son métier, il est à la fleur de l'âge, dans les trente ans, ce qui n'est certes pas un défaut quand la jeunesse s'allie à un remarquable bon sens, à une très vive intelligence; elle permet alors à un tempérament vigoureux et calme, doublé par un vrai caractère de chef, de se dépenser activement jour et nuit, d'être partout, d'animer tout par le feu qui brûle dans le cœur.

Mais le général Sikorski attendu n'était pas encore arrivé et je me mis en route vers ma brigade fantôme avant de l'avoir vu et d'avoir reçu ses directives.

J'avais pris la précaution de faire télégraphier par le G. Q. G. à la 5e brigade de cavalerie pour l'aviser de mon arrivée et l'inviter à envoyer, à Nasielsk, un officier au devant de moi. Sans lui, même bien orienté, j'aurais pu passer à côté de cette brigade sans la voir et me trouver tout à coup au milieu des bolcheviks sans m'en douter.

A la tombée de la nuit j'atteignis ainsi le petit hameau de

Wyshiki où l'on me dit que le général était encore « sur la position » et qu'il m'y attendait. Je parcourus les 2 kilomètres qui me séparaient de lui, à pied à travers champ, et j'arrivai dans un très sombre crépuscule sur une légère hauteur, en rase campagne, où je voyais avec peine des ombres chinoises se découper sur les dernières lueurs du ciel. C'était le général et son état-major. Après les présentations je demandai ce que l'on faisait là, et où étaient les troupes : « Les troupes sont là, et nous gardons *la position.* — Comment, vous avez des tranchées? — Oh! non. — Votre artillerie est en batterie? — Mais non! — Et vos régiments? — Ils sont là », et je distinguai péniblement un gros paquet constitué par les régiments dans une formation compacte qui pouvait être une ligne ou une colonne de masse.

Je restais assez perplexe de toutes ces réponses et pourtant le temps passait, déjà il était nuit noire et je lisais 22 heures à ma montre lumineuse, tandis que le général se lamentait sur la fatigue de ses chevaux qu'il prétendait être incapables de charger; je lui demandai enfin : « Mais qu'attendez-vous pour faire reposer la troupe et les chevaux? »

Il avoua alors qu'il était embarrassé parce que les renseignements signalaient les bolcheviks à la fois vers le nord et l'est. « Mais marchent-ils sur nous? — Non. — Alors? Et puis que feriez-vous ainsi la nuit avec vos chevaux et votre artillerie qui ne saurait où tirer? » On se décida enfin à donner le signal du départ. Il n'était pas loin de 23 heures et nous nous dirigeâmes vers le hameau où, grâce au lieutenant Guérin, flambait un beau feu et déjà cuisait une superbe omelette au lard. Tout l'état-major polonais s'en délecta, car bien entendu personne n'avait mangé, selon l'usage que je connaissais.

Ce ne fut qu'à minuit passé que les régiments purent s'installer (... oh! ironie), pour la nuit, et dans quelles conditions! dans ces hameaux très misérables où les maisons de paysans sont des huttes de sauvages... où une botte de foin est certes très supérieure à tous égards aux immondes grabats. Quant aux chevaux!...

Journée du 12 *août.* — Le lendemain matin je m'enquis des besoins les plus urgents de la brigade pour essayer de les

faire satisfaire par l'armée. Depuis plus de trois semaines la brigade n'avait touché aucune distribution régulière et n'avait pas perçu de solde. Il lui manquait beaucoup de chevaux.

Je rentrai donc à Modlin où je trouvai à la fois le général Rozwadowski, le chef d'état-major général, le général Haller, commandant du groupe d'armées du Nord, le général Sikorski, commandant l'armée, et le général Durand; et dans ce grand conseil de guerre on nous exposa la situation générale et le plan d'ensemble de la manœuvre.

L'effort ennemi se dessinait nettement depuis plusieurs jours, il cherchait à déborder largement Varsovie par le nord en se glissant le long de la frontière allemande. Dans ce mouvement d'étirement, il se produisait un point de faiblesse entre les masses du groupe Nord et celles du groupe Sud.

Dès lors la manœuvre polonaise consistait : 1° à chercher d'abord à se dégager de l'ennemi par un brusque décrochement général dans la nuit et 2° à procéder à un nouveau groupement des forces tendant d'une part (groupe du Centre) à couvrir directement Varsovie, d'autre part (groupe du Sud) à porter un coup décisif sur le flanc de l'ennemi, précisément sur ce point où il s'était étiré à l'extrême; enfin (groupe du Nord, celui où nous étions) à enrayer le débordement, en formant l'extrême-gauche polonaise.

Mais déjà la manœuvre de Pultusk que m'avait indiquée le général Weygand ne pouvait plus se faire, car Pultusk était tombé la veille aux mains de l'ennemi; je l'avais appris moi-même à Nasielsk au téléphone!

Dans ces conditions, la 5e armée allait rompre le combat et se replier à l'ouest de la Wkra, sa droite appuyée à la Narew (camp retranché de Varsovie) et à Modlin, pour reprendre prochainement l'offensive en direction du nord-est.

Il semblait alors qu'à partir de la Narew, toutes les têtes de colonnes bolcheviks inclinaient droit au sud; dès lors la 5e armée ainsi placée pourrait leur frapper dans le flanc. Mais on savait aussi que le IIIe corps de cavalerie bolchevik, (XVe et Xe divisions de cavalerie), était arrivé à Mlawa et ses découvertes avaient été signalées ce jour-là vers Biezun et Sierpc.

Le flanc de la 5e armée était donc très en l'air et assez menacé; pour parer au danger elle ne disposait encore que de sa 8e brigade de cavalerie, la 9e n'était pas encore signalée.

Il fut décidé en conséquence que la 8e brigade se porterait le 13 au matin sur Sochocin avec mission de couvrir ce flanc gauche, de conserver le contact avec l'ennemi sur tous les grands axes conduisant de la Wkra à Ciechanow, Stary Golomin, Przewodowo, Pultusk et Nasielsk même.

Pour la sûreté de la 5e armée, il était prescrit à la brigade d'envoyer une découverte de deux escadrons à Raciaz pour prévenir si les forces du IIIe corps de cavalerie s'infléchissaient en totalité ou en partie sur Plonsk.

Le problème tactique était intéressant et difficile en raison de la faiblesse des effectifs de la 8e brigade.

L'ordre fut aussitôt rédigé dans cet esprit et je l'emportai avec moi en rejoignant la brigade de cavalerie. Je la retrouvai dans la région de Klukowo. Elle était engagée dans une action retardatrice assez vive contre des colonnes bolcheviks qui nous envoyaient généreusement du 150 et je refis connaissance avec les gros patards que je n'avais pas entendus depuis longtemps. Ces obus étaient destinés à un train blindé à proximité duquel je m'étais posté. J'attendais avec curiosité son entrée en action. Je n'ai, je l'avoue, jamais très bien compris, hors le cas de retraite, le rôle de ces gros engins, si peu mobiles et toujours à la merci du moindre accident de la voie. Mais le voilà qui, sans avoir tiré, s'ébranle et se retire... Il n'avait plus de munitions. Son recul provoqua celui de toute la brigade.

La brigade alla coucher à Nowe Miasto. Fûmes-nous couverts comme je le demandai par des escadrons disposés à Szczawin et à Wolka Szczawinska? Espérons-le! il n'y a que la foi qui sauve, et insister serait indiscret.

Journée du 13. — Conformément à l'ordre de l'armée, la 18e division d'infanterie était déjà disposée sur la Wkra depuis la veille au soir, Son extrême-gauche était à Gromadzin, et son Q. G. était à Plonsk.

La 8e brigade de cavalerie se dirigeait sur Sochocin, quand, en arrivant vers Kuchary, sa pointe y reçut des coups de fusil

et nous apprîmes que Sochocin était pris depuis le matin par les bolcheviks et que les habitants avaient brûlé le pont (pont en bois de 200 mètres sur une rivière de 20 à 30 mètres de large et assez profonde n ce point).

La nouvelle était singulièrement alarmante, et c'était en somme tout le rassemblement de l'armée qui se trouvait ainsi compromis, sans parler du danger que courait le Q. G. de la 18e division d'infanterie, complètement découvert.

Tandis que la brigade se dirigeait sur Wycinki, pour barrer au moins la route de Plonsk, je me rendis rapidement à Plonsk pour prendre un contact personnel avec le général commandant la 18e division, le mettre au courant d'une situation que, selon toute vraisemblance, il ignorait, et nous entendre sur la solution à adopter pour parer au danger.

Le général commandant cette division d'infanterie a l'aspect d'un vrai loup de mer que rien n'étonne, et qui, dans les situations désagréables, a toujours un sourire narquois pour vous faire comprendre qu'il en a vu bien d'autres en luttant contre Budienny.

C'est à peine s'il esquissa une légère grimace; pourtant il rendit compte immédiatement par téléphone à l'armée, au général Sikorski.

Il décida de pousser un bataillon à Biele Brzenica, pour barrer le débouché de Sochocin, et il me fit l'honneur de mettre ce bataillon à ma disposition personnelle pour faire une contre-attaque immédiate, le cas échéant, si je le jugeais utile : c'était une très haute marque de confiance dont j'appréciai tout le prix. Quant à la 8e brigade de cavalerie, il fut décidé qu'elle tiendrait la ligne d'eau de la Racianica jusqu'à Sarbiewo inclus.

Muni de ces instructions sanctionnées par le général commandant l'armée, je retournai à la brigade de cavalerie en prenant la route de Sochocin. A hauteur de Nowe Koziminy, un cavalier m'attendait pour me conduire au général que je trouvai avec son escorte [1] dans une maison de Nowe. Il buvait du lait caillé et mangeait des œufs durs; on est toujours heureux quand on peut trouver une pareille aubaine. Il était alors 10 heures.

1. Un peloton de 25 cavaliers.

Je le mis, bien entendu, aussitôt au courant de la situation et des ordres que je lui rapportais. Il me dit que la brigade était « sur la position » (je savais que cela voulait dire concentrée en paquet) vers Szpondowo Nowe. Aucune découverte, aucune patrouille, n'avait encore été envoyée ni sur Sochocin, ni sur la Racianica.

Je déployai toute mon éloquence pour démontrer l'urgence de couvrir la 18e division d'infanterie et son Q. G. et d'exécuter sans retard l'ordre donné. Il me fut alors répondu que les ordres étaient envoyés et que déjà les régiments s'acheminaient sur Smardzewo et Sarbiewo.

Alors... alors sur la foi de cette affirmation, je pris ma part du festin, je mangeai des œufs et bus du lait caillé avec le pain des fermes tellement noir, tellement mou, tellement âpre au goût que malgré toute notre grande faim, jamais rassasiée, nous n'avions pas le courage d'en manger. Un peu d'herbe à l'ombre invita au sommeil. Tout à coup, vers 14 heures, je fus réveillé par une fusillade extrêmement vive partant à quelques 100 mètres de notre poste de commandement, réveil charmant!

Au même instant un cavalier au galop, la figure convulsée, nous annonçait qu'une section de mitrailleuses du 8e uhlans venait d'être capturée par l'infanterie bolchevik à la sortie Ouest de Stare Koziminy.

Aussitôt le peloton d'escorte courut à Stare tandis que le général donnait des ordres pour faire contre-attaquer de flanc et en arrière cette colonne ennemie.

Personnellement je grimpai dans un moulin à vent et de la lucarne je pus suivre toutes les péripéties du combat.

Les ordres rapportés par moi à 10 heures du matin n'avaient pas reçu d'exécution malgré mes instances et les promesses données. C'était en se rendant à Smardzewo que cette section de mitrailleuses, marchant sans méfiance et sans garde, était venue buter contre la pointe d'un régiment d'infanterie. Surprise, cette section avait perdu ses pièces. Mais presque aussitôt cette infanterie avait été à son tour surprise par l'intervention du peloton d'escorte qui la prenait sous des feux de flanc. Cette intervention provoqua un certain flottement dans la ligne bolchevik, et, avec un très grand sens cavalier,

le commandant de l'escadron qui suivait la section de mitrailleuses profita de cette minute pour charger l'infanterie bolchevik. De mon moulin je voyais les cavaliers galoper, les sabres tournoyer, étinceler et s'abattre. Le feu avait cessé en quelques secondes et bientôt je voyais arriver une vingtaine de prisonniers.

Dans le même temps se déclanchait l'attaque des 2 escadrons du 2e uhlans qui prenaient comme direction générale Milewo. Une énorme poussière me prouva qu'ils chargeaient : des cris, des hourrahs, quelques rares coups de feu, et quelques minutes plus tard environ 150 prisonniers arrivaient à notre poste de commandement. Un nombre à peu près égal de tués semaient le champ de bataille, tous les officiers bolcheviks s'étaient tués et parmi eux on découvrit le capitaine commandant d'une batterie qui, depuis le début de l'action, avait repéré notre poste et nous serrait de très près. La charge finie, tout rentra dans le calme.

Si l'on se rappelle qu'un régiment d'infanterie bolchevik ne comptait environ que 350 à 400 hommes, on constatera que ces deux charges avaient littéralement anéanti un régiment entier.

Les prisonniers nous dirent alors qu'ils appartenaient à la IVe division d'infanterie bolchevik, que cette division d'infanterie, ayant trouvé le pont brûlé à Sochocin, avait franchi le ruisseau à l'ouest et que toute la division d'infanterie marchait sur Plonsk.

Sans perdre une minute j'avais avisé le commandement de la 18e division d'infanterie de l'incident, et ce général, si actif, n'avait pas été long à venir me rejoindre et à examiner la situation.

Certes, la brillante action des cavaliers nous donnait un large répit et le résultat était sans discussion hors de proportion avec celui que nous aurait donné le plus magnifique combat à pied livré sur la rivière. La vigueur des exécutants, leur courage et leur à-propos avaient rétabli une situation gravement compromise par des lenteurs inexcusables.

Mais il n'en restait pas moins 3 régiments ennemis encore en situation de marcher sur Plonsk, et le général n'était pas d'humeur à se laisser bien longtemps insulter par eux. Il ne disposait en tout et pour tout, comme réserve, que d'un

seul régiment d'infanterie, mais comptant dans les 3000 hommes, et il avait la conviction bien profonde, et peut-être justifiée, qu'un seul de ses régiments pouvait culbuter une division d'infanterie bolchevik.

Il voulait donc prendre l'offensive ce soir même, mais je lui fis remarquer qu'il était bientôt 16 heures, que sa réserve n'était pas encore alertée et qu'il me semblait bien tard pour monter ce soir une opération,

Le succès de la 8e brigade m'avait tout à fait enthousiasmé. Il me semblait difficile qu'une infanterie comme celle qui venait de se laisser sabrer ainsi, presque sans résistance, et pourtant victorieuse, pût résister sérieusement à un coup droit vigoureusement appliqué. Je ne doutais plus de la réussite. J'envisageais donc l'exploitation du succès et j'étudiai avec le général commandant la division les diverses éventualités. Nous reconnûmes alors toute l'importance de ce centre routier extraordinaire qu'était Ciechanow. Je ne voulais donc pas que la nuit vînt compromettre le succès de notre opération et celle-ci fut reportée au lendemain matin.

En conséquence, le 14, dès 4 heures, 2 bataillons d'infanterie devaient attaquer suivant les axes : Stare Koziminy, Sloszewo, Sarbiewo et Cwiklin Szymaki, Gut Galomin.

La 8e brigade de cavalerie devait coopérer à l'attaque en la couvrant à gauche et en marchant sur l'axe Lyski-Kroscin-Cieskowo Stare et Nowe donné comme terminus.

J'aurais voulu que l'ordre d'attaque comportât déjà des directives d'exploitation pour que la cavalerie pût sans retard entamer la poursuite. Mais le général était trop vieux fantassin pour rendre ainsi la main à sa cavalerie, et, méfiant par éducation, il tint à bien marquer les deux phases : attaque et bataille : 1er acte; 2e acte : poursuite. C'était évidemment plus prudent, plus sage et je dus m'incliner. Ce qui l'était moins, c'était de partager les forces de la brigade pour encadrer l'attaque. Un de nos régiments, le 115e, fut désigné pour couvrir la droite en marchant sur l'axe Stare Koziminy, Milewo, Smardzewo. Les 2 escadrons divisionnaires auraient pu remplir ce rôle de couverture et la brigade de cavalerie au moment du laisser-courre eût été tout entière. Mais je ne fus pas écouté à cet égard.

Le gros de la brigade alla donc passer la nuit à Szeromin tandis que le 115e, se préparant pour sa marche du lendemain, s'installa à Koziminy. Mais il eut la chance, le soir même, de porter à Milewo un nouveau coup très dur aux bolcheviks, — cette fois encore il tailla en pièces un régiment, captura 150 nouveaux prisonniers. C'était précisément le 2e régiment de la brigade du 1er régiment anéanti dans l'après-midi.

Ce double succès obtenu à quelques heures d'intervalle par 2 régiments de la brigade, après une douloureuse retraite de six semaines sans répit, contre une infanterie victorieuse, exalta prodigieusement le moral de tous; à la veille d'une offensive générale il constituait un excellent symptôme et ouvrait toutes larges les portes aux plus grands espoirs.

Pour ma part, je me sentais plein d'une confiance solide dans la réussite de notre attaque du lendemain; d'autre part, je savais la manœuvre d'ensemble bien conçue par les sphères supérieures, et je trouvais ici des exécutants pleins d'ardeur. Déjà depuis plus de dix-huit mois j'étais en contact avec le soldat polonais, je savais que son moral était l'objet de brusques soubresauts et qu'il passait sans phases intermédiaires du plus profond pessimisme au plus aveugle optimisme. Depuis quarante-huit heures, il sentait que le commandement supérieur s'était repris, il venait de mettre à mal son ennemi, c'était la contre-passe heureuse : à nous de miser sur elle. Et c'est dans cette mentalité, avec le désir forcené de profiter de toutes les occasions favorables, que je m'endormis le soir à Plonsk.

Disons que cette journée si bien terminée fut close par un repas substantiel pris à la popote de la 18e division d'infanterie. Après quarante-huit heures d'œufs sur canapé de lait caillé, nous crûmes à un festin. Tout cela sentait le triomphe final et la plus grande gaîté régnait.

Journée du 14. — Au petit matin la 8e brigade de cavalerie était donc amputée d'un régiment et son artillerie était mise provisoirement à la disposition de la colonne d'attaque; je crus préférable de me joindre au général commandant la 18e division d'infanterie pour voir la tournure des événe-

ments et être en mesure éventuellement de régler la coopération de la cavalerie à la bataille que nous recherchions.

Les troupes d'infanterie de la 18e division d'infanterie avaient vraiment belle tournure. Que ne doit-on pas pouvoir faire avec de si belles troupes! Et le général, toujours là où il faut être, sait dire aussi le mot qu'il faut et sa venue toujours provoque chez ses hommes un « vivat » sortant vraiment du cœur et imprime sur leur visage un large sourire. Troupes et chefs sont dignes l'un de l'autre.

... Mais l'ennemi nous faisait faux bond, il s'était dérobé.

Les habitants nous disent que les bolcheviks, très nerveux, semblaient très impressionnés de la tape qu'ils avaient reçue dans la soirée, ils avaient fait marcher leurs mitrailleuses toute la nuit, et finalement à 3 heures du matin les derniers s'étaient retirés.

La veille au soir nous avions eu un renseignement suivant lequel des forces importantes auraient cantonné dans la région au sud-est de Glinojeck et le bruit, non encore confirmé, courait que ces forces auraient glissé sur Plock; c'est pourquoi cette deuxième brigade de la 4e division d'infanterie, dont la 1re brigade a été décimée hier soir, se sentant toute seule se serait repliée dans la direction du nord-est.

Mais alors... c'était l'espace libre devant nous! Mais alors c'était la 18e division d'infanterie polonaise dégagée, tout au moins provisoirement, de tout souci sur ses flancs et ses derrières. Mais alors nous, cavaliers, nous pouvions prendre notre élan vers Ciechanow!

Vite je courus à la recherche du général commandant la 18e division d'infanterie et je le trouvai à Gut Galomin : « Hourrah! lui criai-je, alors mon général, rendez-vous demain à Ciechanow! »

Il était alors midi, nous avions encore neuf heures de jour! nous pouvions aller loin... A mon avis il nous fallait éviter tout ce massif boisé plus ou moins marécageux qui serait à vrai dire le chemin direct de Rzewin à Ciechanow par Ogonowo et Oscislowo ou par Malusin. Mais c'était précisément la direction de retraite des bolcheviks, je risquais de m'empêtrer dans un terrain de chicane inextricable, et puis, à tout prendre, je ne voulais pas aborder Ciechanow par la

grande route, mais au contraire forcer le passage de la rivière au nord de Ciechanow, pour demain matin au petit jour causer avec la garnison de Ciechanow en posant nos canons au nord, vers la côte 130.

Donc me glisser entre les forêts et Glinojeck, et aller passer la nuit à Chotun.

Ce projet fut adopté à l'unanimité et d'enthousiasme. « Alors vivement en route, au revoir, mon général (à demain à Ciechanow! c'est bien convenu? — *Tak jest*» (c'est entendu), me répondit en riant le général, et sur un cri de « Vive la Pologne » nous nous séparâmes.

Il ne restait plus qu'à reprendre le contact de la brigade. J'étais, pour mon compte, absolument convaincu que la brigade qui, comme le gros, était tombée dans le vide, qui n'avait pas su conserver le contact dans la nuit, qui n'avait rien fait pour le reprendre au jour, que cette brigade, dis-je, avait dû rester au point qui lui avait été indiqué comme terminus, c'est-à-dire le village de Nowe. Au contraire le général commandant la cavalerie qui était avec moi m'affirmait qu'il avait la veille au soir longuement causé avec le commandant de la brigade et son chef d'état-major, qu'il leur avait démontré toute l'importance de la marche sur Ciechanow et qu'à son avis la brigade, ne trouvant rien devant elle, avait déjà dû prendre son parti et filer sur Ciechanow...

— « Qu'à cela ne tienne, dis-je alors, la brigade n'aura pu franchir le ruisseau de la Raciaznica qu'en un de ces trois points : Gut Galomin où nous sommes, Rzewin, ou Drozdowo, qui est à 5 kilomètres; allons-y, d'un tour de roue en auto nous serons immédiatement renseignés. Mais pour gagner du temps, et ce serait un crime d'en perdre, envoyez donc quelqu'un directement à Nowe, où je persiste à croire à la présence de la brigade; si elle y est, qu'il lui dise de venir sans retard nous rejoindre au pont de Drozdowo. » Je vis le général donner ses ordres, l'officier partir et nous partîmes nous-mêmes en auto.

Notre auto avec nos képis rouges et les « tchapka » polonaises provoquaient un enthousiasme touchant des populations terrorisées par le passage récent des hordes bolcheviks, et stupéfaites de voir un auto franco-polonais.

A Rzewin, rien, pas trace de la brigade; le chemin sablonneux devient bien lourd pour l'auto. Si nous restions en panne, ce ne serait pas bien réjouissant; il est vrai que l'escorte nous suivait.

Au pont de Drozdowo, un silence absolu; pas le moindre mouvement ni sur terre, ni dans les cieux, il était 13 heures; il faisait une chaleur torride; sur le sable les traces étaient difficiles à distinguer; on en voyait pourtant de très importantes, relativement fraîches; il semblait qu'il y avait des fantassins et des voitures : ce n'étaient certainement pas celles de la brigade.

Pour avoir des renseignements nous voulions aller au village, et pour cela il fallait nous approcher du pont qui était à 400 mètres de nous. En nous dirigeant vers ce point, nous vîmes tout à coup surgir du gué de la rivière, légèrement en contre-bas, deux voitures de paysans conduites par des femmes; à notre vue, elles se mirent à pousser des cris et nous vîmes, non sans stupéfaction, se dresser deux êtres hirsutes, avec de très longues barbes fauves, tout de blanc crème habillé, des bolcheviks!

Les passagers de l'auto sautèrent sur des carabines, ou tirèrent leurs revolvers et, moitié à pied, moitié en auto, nous chargeâmes les voitures dont les conductrices affolées poussaient des hurlements, tandis que leurs voyageurs levaient désespérément les bras en l'air.

Nos prisonniers appartenaient à la XVIIIe division d'infanterie bolchevik, précisément celle qui s'était dirigée ce matin sur Plock, sur la Vistule!... eux retournaient à leurs *tabors* (trains) restés en arrière.

Tandis que nous interrogions nos prisonniers, l'escorte nous rejoignit; de loin son chef, voyant notre agitation, et la tache blanche des bolcheviks, déploya sa troupe en fourrageurs et chargea.

En me retournant par hasard j'aperçus à cinquante pas de moi au plus un cosaque à cheval, je fis des signes désespérés à l'escorte pour le lui signaler, je hurlais en polonais *Nazad* (ce qui voulait dire en arrière). Déjà le cosaque voyant ce tableau se sauvait, mais le malheureux fut aperçu et il y eut un hallali palpitant. Se voyant pour-

suivi et hors d'état de lutter de vitesse, il se jeta à terre et chercha à se sauver à pied dans les bois, mais un coup de sabre l'abattit.

Nous étions bien vraiment sur les arrières ennemis; mais décidément n'avoir pas de monture, avoir comme unique moyen de transport une auto qui risquait de s'enliser et comme sûreté en tout une vingtaine de cavaliers, braves et décidés certes, c'était réellement trop peu. Si au moins nous avions eu des nouvelles de notre brigade!...

Nous ne pouvions cependant pas rester ainsi sur l'axe du pont; il était prudent de s'en écarter pour éviter une mésaventure, sans toutefois le perdre de vue puisque nous y avions donné rendez-vous à la brigade.

Cependant nous envoyions fouiller le hameau de Drozdowo, qui se trouvait à 200 mètres de l'autre côté du pont, et nous nous retirions dans un petit bois à 500 ou 600 mètres de lui. Une demi-heure plus tard je vis revenir la patrouille au trot. Un des uhlans portait à bras tendu, par les cheveux, un bolchevik. C'était un gars trapu, la figure rasée, les cheveux roux très longs, probablement portés à l'aviateur; je verrai toute ma vie cette figure horrifiée, ruisselante de sueur, les yeux hors de la tête, les cheveux tout hérissés et maintenus par la poigne solide du Polonais.

C'était, me dit-on, et je fus bien obligé de le croire, un commissaire. Ces gens-là travaillent dans le sillage des divisions et cherchent tout de suite à soviétiser le village, et à préparer le partage des terres. Désormais nous trouverons partout de ces éminences grises.

Bien entendu je m'étais fait sérieusement garder et au bout d'une heure et demie (hélas! hélas! hélas! toujours sans nouvelles de cette maudite brigade) on vint nous avertir qu'un convoi d'une cinquantaine de voitures escortées d'une quarantaine de soldats arrivaient par la route de Rybitwy. On me demanda mon avis : faut-il attaquer? ou laisser passer? Les yeux du chef de l'escorte, en me posant cette question, brillaient d'un tel éclat tout en implorant un « oui » de ma part que je ne pus résister.

Les incidents amusants se multipliaient avec rapidité et, hors le souci lancinant de ne toujours rien savoir de la brigade,

je m'en serais réjoui entièrement, si je n'avais eu avec moi une auto, à la merci d'une panne, conduite par un petit Français; je me décidai donc à la renvoyer avec le lieutenant Guérin auprès de la 18e division et je restai dès lors absolument seul Français dans la brigade.

Il était alors environ 15 heures; et je ne pourrai jamais exprimer l'amertume et la rage que je ressentais à ce contretemps qui nous empêchait de reprendre le contact avec la brigade... Où était-elle? que faisait-elle? Si elle dormait à Nowe, comment l'officier parti à midi n'était-il point revenu? Comment n'avait-elle pas un poste de surveillance vers ce pont de Drozdowo si important et si fréquenté? Et je me posais sans cesse ces questions qui restaient sans réponse, même quand je les adressais, non sans impatience, à mes voisins qui restaient dans une indifférence enviable...

Déjà je voyais le soleil s'incliner et il me semblait que chaque minute faisait s'évanouir un peu de notre chance; tous ces incidents tragi-comiques n'étaient-ils pas comme un avant-goût de ce qui nous attendait là-bas dans les profonds arrières?

Comme passe-temps l'escorte s'embusquait... Ah! enfin voici notre officier qui rentre... Horreur! il n'avait rien trouvé! « Mais d'où donc venez-vous? — De Raciaz... à 12 kilomètres au nord-ouest. — Mais vous n'êtes donc pas allé à Nowe? — Non. » Et alors le général m'avoua qu'il était tellement persuadé que la colonne avait dû passer la rivière qu'il avait chargé cet officier de la remonter pour recouper la trace de la brigade!... J'étais consterné... Alors je suppliai, je crois même que je fis un peu plus, qu'on envoyât d'urgence cet officier à Nowe et qu'il ramenât rapidement la brigade.

Pour calmer mes nerfs se produisit heureusement l'attaque du convoi. Elle débuta par une très brusque et vive fusillade sur les flancs et arrières du convoi, en même temps qu'une intervention à cheval en tête et en queue, et ce fut fini sans autre lutte. Un commissaire cependant chercha à se défendre; il s'en prit maladroitement à un officier d'ordonnance du général, le lieutenant Sokoloski, vieil africain, ingénieur des mines au Congo; tireur émérite à la grosse bête non moins féroce que le bolchevik, il ne fut pas long à lui placer une

balle entre les yeux... Seul put s'échapper le colonel d'un régiment, il était en queue du convoi sur une petite charrette et se sauva au galop; il nous laissa en gage un magnifique manteau de l'ancienne armée russe, tout neuf.

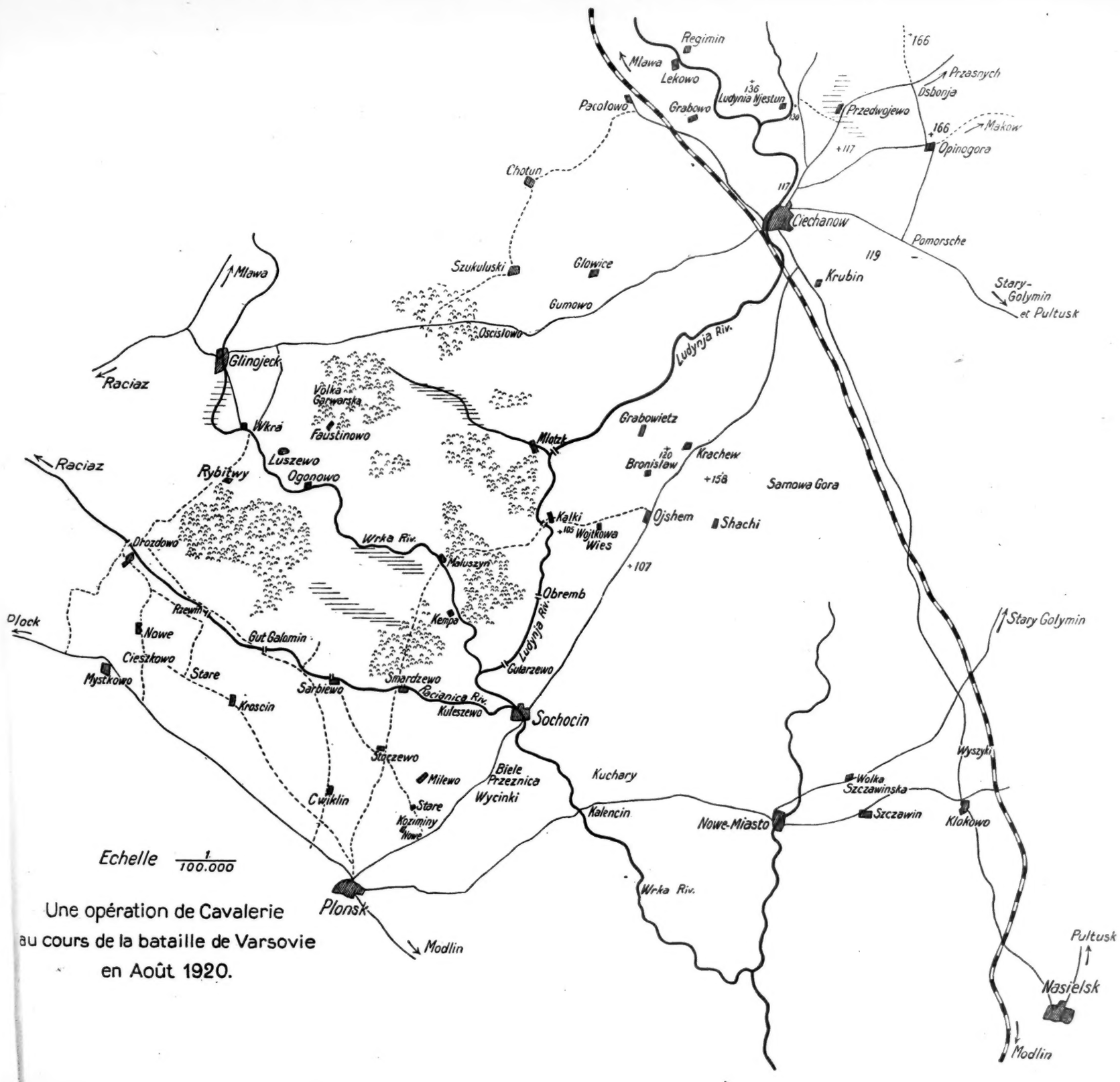
Le convoi appartenait toujours à la 18e division bolchevik; il comprenait surtout des vivres c'est-à-dire de l'avoine et de la farine... Mais il y avait aussi plusieurs centaines de milliers de roubles soviétistes, c'était la caisse d'un régiment. Au total une quarantaine de voitures dont la moitié étaient des voitures de paysans réquisitionnées.

Enfin la brigade se portait lentement vers nous, je la voyais déjà, elle était bien restée à Nowe, en attendant des ordres!... Mais il était 17 heures : c'étaient cinq heures de retard, cinq heures qui compteront dans mon existence parmi les plus exaspérantes, et tous ces incidents dont un seul eut suffi à illustrer une journée de campagne ordinaire, ne pouvaient me faire oublier la tâche importante, et peut-être glorieuse, que j'entrevoyais et que j'avais si peur de voir nous échapper. Sans ce retard absurde nous serions déjà presque à Chotun, notre but pour notrepremière journée, et nous aurions eu une bonne nuit de repos. Tant pis il nous faudra, coûte que coûte, rattraper ce retard; nous marcherons s'il le faut une partie de la nuit, mais nous arriverons ce soir dans cette zone pour sauter à l'improviste demain matin sur Ciechanow.

En route donc, et sans arrêt. Une simple patrouille de pointe, une avant-garde de 2 escadrons avec laquelle nous marchons. En arrivant à Srodborze nouvel incident, la brigade n'a pas suivi et s'est perdue, et nous reperdons encore une demi-heure à l'attendre. Dans une ferme, du lait que les paysans nous apportent avec joie.

On repart. Les chemins sont très sablonneux, je suis heureux de ne pas avoir l'auto; les attelages de l'artillerie sont toujours en plein travail, on ne peut aller qu'au pas... raison de plus pour ne pas perdre de temps.

Direction Wkra, pour éviter Glinojeck qui peut être occupé. Nous y arrivions à 19 heures, il y a un assez bon gué, mais l'artillerie et nos convois mirent longtemps à passer. Tandis que le passage s'effectuait, un escadron alla donner un coup de sonde sur Glinojeck, tandis qu'un autre nettoyait toute



Une opération de Cavalerie
au cours de la bataille de Varsovie
en Août 1920.

la
ha

Da
du
bo
ab
ch
pe
gi

tr
de
dr
pr
vi
qu
ou
co
vo
de
qu
au
de
A
Il

j'

q
co
P
co
o
n
le
le
g
c

la plaine de Luszewo, Faustynowo, Wolka Garwaska que les habitants nous signalaient remplie de *tabors*.

Le spectacle qui s'offrit à nous fut alors extraordinaire. Dans cette plaine l'arrivée de l'escadron polonais fit l'effet du coup de canne dans une fourmillière; il surgit des bolcheviks de chaque maison, de chaque boqueteau, de chaque abri; bientôt on vit de tous les côtés des groupes de cavaliers chargeant puis ramenant des prises, des voitures, des troupeaux de bestiaux, des prisonniers; c'était vraiment inimaginable, nous nous serions crus en pleine Smala.

C'était bien tous les convois de la XVIIIe division. Nous trouvâmes de tout là-dedans: encore et toujours des roubles, des vêtements anglais tout neufs, des culottes en magnifique drap kaki, si belles que le général insistait pour que j'en prisse une pour moi, mais je refusai; je me laissai faire violence pour un verre de vin de Tokay, un des meilleurs que j'aie jamais goûtés; il y avait là des voitures militaires ou réquisitionnées avec leurs propriétaires polonais comme conducteurs, venant parfois de fort loin. Beaucoup de ces voitures étaient chargées de farine, il y avait une telle quantité de voitures, plus de 400 certainement, que nous ne savions qu'en faire! que faire aussi de cette farine? Je proposai au général de renvoyer tous les Polonais requis en leur donnant la farine qu'ils transportaient comme payement. Ainsi du moins cette farine ne serait pas perdue pour la Pologne. Il y en avait certainement des milliers de kilos.

Vers 8 heures du soir nous reprîmes notre marche, car j'étais inexorable sur notre fin d'étape : Chotun.

Une erreur de l'avant-garde nous fit traverser Glinojeck, que nous aurions pu éviter. En y arrivant nous eûmes le compte rendu de la reconnaissance du village. L'arrivée des Polonais avait provoqué une explosion de joie, et bien vite cent personnes les avaient conduits tout droit à la maison où siégeait l'état-major de la XVIIIe division. L'escadron nous en ramenait le chef d'état-major, les caisses d'archives et le chiffre de la correspondance. Il faut dire qu'en Russie le chef d'état-major ne marche pas d'ordinaire avec son général, il reste en arrière comme un chef de permanence, chargé plus particulièrement des services de l'arrière. Devant

la masse de prisonniers, il avait bien fallu se décider à organiser un convoi de prisonniers.

Un téléphoniste vint nous rendre compte qu'il avait entendu à Glinojeck un appel téléphonique de Ciechanow... qu'il avait répondu : « Présent le téléphoniste de jour, » et on lui aurait dit : « Dites à la LIVe division d'infanterie de rentrer d'urgence à Ciechanow... », et il avait coupé la ligne. La LIVe division avait la veille déjà dépassé Glinojeck, et comme la XVIIIe elle était partie pour la Vistule... Elle faisait partie de la IVe armée comprenant la XVIIIe division, la LIe, la LIVe, la XIIe qui opérait alors au nord dans la région de Mlawa, face à des détachements posnaniens, enfin le IIIe corps de cavalerie. J'ignorais alors la constitution de cette armée et mes recherches auprès des prisonniers sur son Q. G. et son emplacement furent toujours sans résultats.

Ces renseignements pourtant me remplissaient de joie. Chaque pas nous enfonçait plus profondément dans les lignes et nous allions y jeter un désordre considérable. Pour continuer je fis couper les lignes télégraphiques de Glinojeck.

Glinojeck possède une grosse fabrique de sucre qui occupe de très nombreux ouvriers; nous pénétrâmes dans la ville précisément par le quartier ouvrier. Bien entendu les bolcheviks avaient déjà constitué des soviets, mais si quelques-uns d'entre eux, cachés dans une cave ou un grenier, ont pu assister à notre entrée triomphale dans cette bourgade, ils ont dû être tout à fait édifiés sur les tendances soviétistes des ouvriers polonais; femmes et enfants comme les hommes saluaient en nous les libérateurs et ces braves gens nous apportaient avec un élan touchant tout ce qu'ils avaient de mieux à nous offrir, des fleurs et des vivres. C'était un spectacle tout à fait curieux dans le crépuscule qui déjà assombrissait le village, de voir des centaines de petites taches blanches, tartines de fromage blanc offertes par des enfants, zigzaguer au milieu de la colonne. Ceci me consola du crochet inutile que nous faisions en traversant le bourg.

Il faisait pleine nuit quand nous sortîmes de Glinojeck et la marche reprit; oh! qu'elle parut longue... au pas, ou mieux à pied pour ne pas trop dormir. A la lisière ouest de la forêt se trouve la maison d'un garde forestier. Il avait chez lui des

bolcheviks, ceux-ci avaient appris une heure auparavant que les leurs avaient essuyé une grosse défaite, et que les Polonais arrivaient, ils s'étaient donc sauvés précipitamment sans même prendre le temps de manger le repas qu'ils s'étaient fait préparer.

Nous priâmes le garde de nous conduire par la forêt à Szulershisli où nous arrivâmes vers minuit sans incident.

Inutile de pousser plus loin, nous pouvions passer la nuit autour de cette localité, à peu près tranquilles, mais demain matin on partirait très tôt...

Ainsi fut fait et nous réveillâmes de braves paysans ahuris de voir des Polonais entrer chez eux alors que depuis bientôt huit jours les bolcheviks y circulaient.

Ils furent d'autant moins longs à se lever que dans ce pays les paysans ne se déshabillent jamais pour dormir... Et tandis que l'on nous préparait des œufs et du thé, nous nous jetâmes sur du foin.

COLONEL LOIR

(*A suivre.*)

LE PAPYRUS[1]

VIII

Avant qu'arrivât la réponse de Zara, deux faits se produisirent. D'abord le départ inopiné d'Henri d'Évremont pour l'Italie. Puis celui de Gabrielle que hâtèrent les fantaisies de la température.

A trois reprises, se trouvant seule avec Geoffroy, Isaure avait murmuré passionnément :

— Vous souviendrez-vous que je vous ai averti?

Et chaque fois, cette insinuation ramena le doute odieux. Lorsque reparaissait Gabrielle, sa cousine s'installait à ses pieds, selon son habitude favorite, l'appelant sa bienfaitrice avec des accents qui tremblaient de gratidude, mais fixant sur le jeune homme un regard profond, qui disait : « N'écoutez pas! Je mens! La vérité, c'est ce que je vous ai rappelé tout à l'heure! »

Un soir, en rentrant, Lambersac trouva enfin la lettre attendue avec tant d'anxiété. Elle disait entre autres choses :

Monsieur,

Le manuscrit dont vous voulez retrouver les traces est encore recherché par une autre personne. Mon ami le comte Riberti de Poja avait reçu, depuis deux jours, une mission identique à la mienne. Ces curiosités parallèles nous semblèrent cacher des intérêts assez puissants et, piqués au jeu, nous partîmes en cam-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet.

pagne, chacun de notre côté. J'avoue que mon ami a été plus heureux que moi et je suis handicapé de quarante-huit heures.

Voici ce qu'est devenu le papyrus : ce manuscrit des Paroles du Christ *resta la propriété personnelle du Père Eutrope. A sa mort, son neveu, devenu Franciscain, en hérita. Depuis de longues années, cette famille était une pépinière de religieux et de religieuses; et c'est sans doute ce qui permit à ses membres de posséder successivement le texte vénérable dont leur piété devait encore doubler la valeur. En* 1880, *il échut à un capucin, le Père Tollarco, mort en* 1899. *Celui-ci attachait un tel prix à ses objets de piété qu'il les portait toujours sur sa poitrine, avec son scapulaire, et que le vœu de toute sa vie fut de les conserver dans sa tombe.*

Vers 1890, *ce Père Tollarco, irrédentiste fougueux, s'attira quelques difficultés en Dalmatie. Le moine obtint d'être envoyé au couvent de Palerme. C'est donc dans les catacombes de ce monastère qu'il fut enterré (ceci est un euphémisme!) et si son testament religieux fut exécuté, ce que tout porte à croire, le fragment de papyrus, ainsi que diverses images pieuses, dorment avec lui sous son linceul.*

Une demi-heure plus tard, après avoir téléphoné à son ami Dartigue, Geoffroy pénétrait dans la misérable chambre qu'habitait Sopaule, au quatrième étage d'une maison de Montrouge.

— J'ai la réponse! — clama-t-il.

— La réponse? — répéta Sopaule. — La réponse de Zara? C'est vrai? Ah! Quel bonheur!...

Geoffroy fut touché de voir combien cet étranger participait à son contentement personnel. Zéphyrin n'avait pas son binocle, et ses pupilles brillaient d'un feu sauvage.

— La réponse de Zara! — redit-il encore. — La réponse de Zara!...

Il y avait si longtemps qu'on l'attendait!...

Ce fut en hésitant qu'il demanda :

— Où allons-nous?

— A Palerme. Lisez.

Sopaule s'approcha de la table et mit son binocle. Son visage changea d'expression; la bouche se rapetissa; les lèvres

se cachèrent comme s'il les mordait, et tout à coup il cria, avec une fureur incompréhensible :

— Aller à Palerme?... Ah! C'est bien inutile!... Vous avez lu ça, et vous n'avez pas compris que vous ne trouverez plus rien!... Rien!... Un autre a demandé les mêmes renseignements! Et il les a eus avant vous!... Un voleur! Un voleur!... Il avait lu la lettre du colonel Gaubert quand elle était exposée à l'Hôtel des Ventes! Il s'est contenté des présomptions qu'elle lui fournissait! Et il a eu raison!... Tout le secret était là-bas, sur le cadavre! Vous ne trouverez plus rien! On vous a volé des millions! Et vous venez ici, tranquillement, avec le sourire! Où avez-vous donc la tête, jeune homme?

Il jeta la feuille sur la table. Sa fureur le grandissait, enflait sa voix pointue. A l'entendre, on eût juré que lui seul pouvait y perdre une fortune, et que le secret du marin grec lui appartenait, par la similitude de nom et la vague communauté d'origine.

— Si l'on savait seulement qui nous fait ce coup-là!

Lambersac ne douta pas une seconde. Henri d'Évremont n'était-il pas parti pour l'Italie?

— Je ne l'aurais pas cru un voleur, — murmura-t-il.

Le vieillard l'entendit. Serrant à deux mains les barreaux de son lit misérable, il jeta :

— Vous voyez! Vous savez qui c'est!

— Je le crois. Dans tous les cas, nous partons ce soir même. Vous avez deux heures pour être à la gare de Lyon.

Sopaule répondit d'une voix basse, qui tremblait :

— Si je me cassais à l'instant les deux jambes, monsieur, je serais encore exact à votre rendez-vous.

IX

Dès son arrivée à Palerme, où Dartigue devait la rejoindre deux jours plus tard, Geoffroy se rendit à l'hôtel Trinacria, où était descendue Madame d'Évremont. La *cameriera*, fille blondâtre, dont la figure se constellait de taches de rousseur, ouvrit la porte de l'appartement et, dans l'antichambre, le jeune homme se trouva en face d'Isaure.

— Mademoiselle, je vous présente mes respects... Vous voyez, une surprise!

Elle ferma les yeux à demi. Ses traits se tendirent.

— Je suis heureuse de vous voir, — prononça-t-elle d'une voix basse comme un murmure.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle le poussa dans le salon en soufflant :

— N'oubliez pas ce que je vous ai dit...

Debout près de la fenêtre, madame d'Évremont tenait encore à la main la carte qu'on lui avait remise. Avant que Geoffroy pût prononcer un mot, elle dit à sa cousine :

— Laisse-nous, Isaure. Je désire parler seule à Lambersac.

— Je ne vous remercie pas de venir me relancer à Palerme, — fit-elle aussitôt. — Vous avez vraiment grand souci de mon honneur!

— Madame, s'il m'était permis de vous expliquer...

— Inutile. L'explication est trop claire. Tout le monde sait que vous avez voulu me faire la cour. Or vous me suivez quand je pars en voyage. Concluez vous-même et dites-moi si c'est d'un très galant homme.

— Vous m'aviez dit, en parlant du papyrus, que je ne devais pas abandonner la partie. Voilà ce qui m'amène en Sicile.

— Ce n'est pas vrai!...

— J'ai reçu de Zara une réponse tout à fait inattendue.

— Le consul a retrouvé la piste?...

— Devenu successivement la propriété de divers moines, le papyrus se trouve sur la poitrine du dernier, dans les catacombes des Capucins... Voici la lettre.

Gabrielle la repoussa.

— Je vous crois, — fit-elle.

— J'ai amené le vieux savant qui m'a traduit la première partie du texte.

— Pourquoi ne va-t-il pas avec vous aux catacombes? Vous pourriez repartir demain soir.

— Il me l'a nettement refusé... Il n'ose pas...

— Que ferez-vous lorsque vous aurez tout le texte?

— S'il me livre quelques données pratiques, je poursuivrai mes recherches.

— Jusqu'au bout?

— J'y suis décidé.

— Ne vous emballez pas trop vite! Il faudra juger si cette entreprise offre des chances de succès ou des risques de ruine.

— A ce moment-là, pourrai-je vous demander conseil? J'aimerais tant être guidé par vous!...

Elle insista :

— Et après,... après?... Quand l'affaire du papyrus sera réussie,... ou enterrée?...

— Je ne resterai pas en France. Je ne pourrais qu'y devenir plus malheureux. J'étudierai; je demanderai au gouvernement d'accompagner des missions scientifiques, à mes frais. Je crois posséder assez d'énergie pour ne pas être complètement inutile.

— Bravo!... Je vais presque regretter que vous n'ayez pas une goutte de sang royal dans les veines!...

Comme elle voyait un pli douloureux couper le front du jeune homme, elle tendit la main.

Il prit entre les siens les jolis doigts longs et les serra passionnément sur ses lèvres. Pendant qu'il tenait ainsi la tête baissée, Gabrielle le couvrait d'un regard étrange, où aucun de ses amis, pas même Isaure, n'aurait reconnu ses yeux.

— Partez maintenant...

Déjà debout, il se rappela qu'il restait à élucider un point essentiel.

— Votre beau-frère est à Palerme? — demanda-t-il.

— Non. A Syracuse. Je suppose qu'il est venu en Sicile pour me surveiller... Brave Henri!...

— Vous ne l'avez pas vu?

— Pas un instant. Pourquoi cette question?

— Parce que ma lettre au consul de Zara avait été précédée d'une demande semblable, adressée à un comte dalmate, et que la réponse est partie avant celle qui m'était destinée.

Gabrielle tressaillit et rejeta sur la table un livre qu'elle venait de prendre.

— Alors?... Vous êtes peut-être volé?...

— Il y a lieu de le craindre.

Elle réfléchit, les paupières basses, le front soucieux.

— Admettons qu'on ait enlevé le papyrus, — dit-elle après une minute.

— Soyez tranquille, madame. Si l'on veut la bataille, je la livrerai.

— Bien. J'aime à vous voir ainsi, — approuva-t-elle avec plus de vivacité.

Gabrielle poursuivit après un temps de silence :

— Nous prenons le prochain paquebot pour Tunis. Vous ne resterez pas ici beaucoup plus longtemps que nous. Votre papyrus va vous envoyer sur une côte déserte...

— Celle de Tunisie, par exemple.

— Je ne le souhaite pas. D'ailleurs la Tunisie n'est pas Tunis; il ne faudrait pas l'oublier.

— Vous quittez la Sicile sans voir Taormine et Girgenti!

— L'Orient m'attire. Nous reviendrons par Palerme, si toutefois nous en avons le temps.

— On dirait que vous devez rentrer à date fixe.

Elle répondit avec une froideur qui le glaça :

— L'état de mon mari s'aggrave. Je n'espérais pas devenir libre avant un an; Dieu sait si je ne le serai pas dans deux mois!

L'accent inexorable arrêtait toute réponse. Geoffroy fut subitement rejeté dans le doute, et quand il obtint de prendre le thé, l'après-midi, au Trinacria, la joie qu'il en ressentit ne fut pas celle qu'il attendait.

X

Après avoir beaucoup pensé à Gabrielle, l'esprit de Geoffroy retourna forcément au papyrus, puisque celui-ci intéressait la jeune femme.

— Henri d'Évremont est à Syracuse... Gabrielle ne l'a pas vu à Palerme, mais ceci ne prouve rien! Pendant que je flânais, il enlevait peut-être le manuscrit! J'aurais dû monter la garde devant l'entrée des catacombes.

Il alla frapper à la porte de son compagnon.

— Qui est-ce? — répondit Sopaule sur un ton aigu, presque peureux.

— Lambersac. Ouvrez-moi.

Il entendit un bruit de chaises, des pas précipités, tout un

affairement qui aboutit à montrer le vieux savant en bras de chemise, sans col, sans cravate, et rouge des cheveux au menton.

— Excusez-moi. J'allais me mettre au lit...

— Mon cher Sopaule, — déclara le jeune homme en s'asseyant, — j'ai été stupide de ne pas surveiller le couvent des capucins.

L'autre se fixa sur sa jambe trop courte, plissa les lèvres et devint aussi pâle qu'il était écarlate la minute précédente.

— Vous avez eu tort? — balbutia-t-il.

— Qui nous assure que cet après-midi, on n'a pas volé le papyrus?

— Pourquoi dites-vous ça? — prononça Sopaule d'une voix qui tremblait.

— Je dis ça parce qu'un homme de ma connaissance est arrivé avant nous en Sicile. Et que cet homme est justement celui que je soupçonne d'avoir écrit en Dalmatie.

Sopaule retrouvait son calme.

— Ah!... Cet homme est ici!... Vous avez raison. Il faut le tenir à l'œil...

— Il est à Syracuse... Je ne suppose pas qu'il ait essayé de prendre le document dès le premier jour de son arrivée, car une telle entreprise est fort difficile. Elle demande de la préparation. Je tiens pour impossible d'opérer pendant le jour.

— Impossible! — attesta le vieillard avec feu.

— Mais l'ennemi n'ira-t-il pas demain? Ce qu'il faut donc, pour notre tranquillité, c'est une surveillance active. Je vous donnerai le signalement très exact de cet homme. Nous nous relaierons toutes les deux heures. Vous acceptez?

— Je ne devrai pas descendre là dedans, au moins?... Ça, jamais!

— Je change donc mon plan en faveur de vos nerfs. Si l'on vient aux catacombes, ce sera à l'un des moments délaissés par les touristes; assez tôt, puis à midi et vers la fermeture. Je prendrai ces factions-là. Vous observerez pendant le reste du temps, par acquit de conscience. Vous rêverez à votre ancêtre.

— Vous vous moquez, en disant : votre ancêtre. Vous avez tort. J'en suis sûr; moi! Sôpolis et Sopaule sont les

mêmes noms, bien que l'omicron et l'oméga aient changé de syllabe... Je vous l'ai dit, ma famille est grecque. Or, au premier siècle de l'ère chrétienne, quand l'humanité ne se bousculait pas sur le globe comme aujourd'hui, chacun pouvait avoir son nom bien à soi et le transmettre à sa seule descendance. Il n'y avait sans doute qu'un Sôpolis. A cette époque, il n'y aurait eu qu'un Dupont! Ce Sôpolis a eu peut-être cinq mille descendants, mais je compte parmi ces cinq mille-là...

Lorsqu'il fut sorti de la chambre, Geoffroy entendit des bruits de clefs et de verrous. L'ombrageux savant s'enfermait chez lui comme s'il devait défendre un trésor.

XI

Dartigue arriva le lendemain, et sans lui laisser prendre de repos, Geoffroy prétendit qu'on arrêtât le plan d'opération. Ils se rendirent immédiatement aux catacombes.

Une fièvre grandissante annihilait en Geoffroy l'hésitation instinctive à prendre sur un cadavre un objet pieusement déposé, et à frôler ainsi le sacrilège. Du reste il ne demandait au mort qu'un prêt de quelques heures, mais qui apporterait peut-être l'annonce d'une fortune avec laquelle il pourrait combattre le monde, et réduire les obstacles. Qui sait si, alors?... Gabrielle?...

La porte fut ouverte par un capucin jovial et ventru, qui puisait dans ses fonctions de cicerone un précieux remède à la monotonie de son existence, racontait des anecdotes, et riait volontiers, même dans cet épouvantable musée.

Bien qu'il fût préparé à l'horreur, Dartigue eut un recul de tout le corps quand il vit, au bas de l'escalier, les squelettes hideux qui l'attendaient, alignés comme à la parade. Une odeur de moisissure saisit les jeunes gens. Le jour entrait déjà avec moins de force. Peu à peu, les catacombes redescendaient au mystère.

Lambersac ne put dompter un frémissement. Il devrait donc rester dans ces caves, entre ces spectres, toute une nuit!... Il devrait se glisser au fond d'une niche, derrière les piles de cercueils!... N'allait-il pas y trouver un compagnon,

toucher des os à peine voilés d'un linge, sentir contre sa tête quelque rictus figé?...

Dès le premier couloir, il s'attarda à déchiffrer quelques pancartes. C'était une salle réservée aux femmes. Pourvu que celle des prêtres ne fût pas la dernière!...

Le moine se retournait, faisait mine de patienter. Dartigue dit aussitôt :

— Mon ami est impressionnable,... très impressionnable... Les nerfs le dominent. Je ne serais pas étonné s'il prenait tout d'un coup la fuite.

Lambersac avait reconquis son sang-froid. Quand les deux hommes disparurent dans la galerie suivante, il regarda mieux autour de lui. Sous la voûte, des cases et des rayons horizontaux alternaient avec des cadavres, accrochés sur sept et huit rangs. Sous les rayons, au contraire, une seule ligne de morts, calée contre la paroi, semblait attendre un office ou siéger à un tribunal. A d'autres places s'empilaient les cercueils sous des tas de couronnes fanées, mangées par la rouille et la pourriture, et qui contribuaient autant que les dépouilles humaines à répandre la fétidité qui soulevait le cœur.

Derrière les funèbres caisses dont certaines étaient grillagées, un étroit passage permettait de circuler le long de la muraille. Geoffroy regarda les niches; dans chacune d'elles, malgré la pénombre grandissante, il distingua des formes blanchâtres...

Retenant sa respiration, il gagna le couloir, avisa une case, s'étala par terre et, sans vouloir penser, d'une brusque extension des deux bras, il repoussa l'habitant au fond de sa demeure. De toute la hideuse profondeur de ses deux trous, la tête le regardait. Alors il cacha ses yeux, mais, les paupières closes, il continuait à voir, à côté de lui, le rictus complice.

Bientôt, il entendit le rire du capucin. Il distingua les pas dans la première galerie... Très haut, Dartigue se moquait de la peur qui avait fait reculer son ami, et le cicerone avouait qu'il ne se passait pas une semaine sans qu'il vît pareille pusillanimité.

Ils montèrent l'escalier, la porte se referma. Geoffroy resta seul... Il n'osait bouger, craignant un retour du moine.

Il n'ouvrit pas les yeux. Il eût voulu dormir, pour échapper à l'obsession qui l'enserrait, au suaire glacé qui, lentement descendait sur lui.

Geoffroy devrait attendre des heures, avant d'allumer la lanterne électrique et de commencer les recherches... Des heures! Des éternités!... Lorsqu'il ouvrit les yeux, l'obscurité avait voilé la hideur. En avançant la tête hors de sa prison, Geoffroy put distinguer, tout en haut, le reflet cuivré d'anneaux et d'ornements. Ce reflet s'assombrit à son tour.

Au bout d'un certain temps, — une demi-heure peut-être mais qui parut déjà plus longue qu'une nuit sans sommeil, — les catacombes s'éveillèrent. Partout, ce furent des frôlements, des grattements légers, de petits cris, à la fois assourdis et pointus, semblables à des plaintes lointaines. Les rongeurs reprenaient possession de la nécropole et volaient à la mort tout ce qu'elle pouvait donner pour les nourrir. Après une peur (oui, une vraie peur qui le glaça, car tout d'abord il n'avait pas compris la nature de ces bruits), Geoffroy fut presque heureux d'être environné de souris et chercha dans leurs courses, dans leurs travaux, dans l'impatience ou la colère que décelaient certaines attaques, un dérivatif à la trop lente coulée des minutes.

A la longue, la réaction des secousses nerveuses supportées, l'effort monotone des petites mâchoires sur les planches, l'engourdirent et, tout extraordinaire que cela lui parût le lendemain, il s'endormit.

Quand il se réveilla, il alluma sa lampe électrique; il regarda l'heure. Minuit vingt... En même temps le faisceau lumineux lui montra, à cinquante centimètres, la tête du squelette qui ouvrait une mâchoire énorme, prête à mordre. Pendant son sommeil, sa casquette de voyage était tombée derrière lui. Il la ramassa et se mit debout.

Pourquoi hésiter davantage? Allait-il avoir peur, comme un enfant? Ne valait-il pas mieux parcourir tout de suite ces galeries, recevoir en une fois le choc de ce bric-à-brac satanique, et s'en gorger tellement qu'il ne pût en sortir qu'indifférence?...

Il contourna le rempart de cercueils. Il lui sembla alors que l'enfer même venait à sa rencontre. Ces faces (qu'il avait

à peine vues à son arrivée car la préoccupation de trouver une cachette l'avait absorbé), ces faces rongées et à moitié enfouies sous un bonnet ou un capuchon, ricanaient de leur bouche féroce, le regardaient de leurs orbites vides.

Malgré l'attention constante à laquelle l'obligeaient les bières poussées au milieu du passage, il ne regardait que les cadavres. Ils tapissaient maintenant les parois, presque sans interruption. A leurs figures collait encore de la barbe, parfois une lèvre; mais le nez, les yeux, avaient disparu.

Avide de voir, à présent, de tout voir, de ne rien omettre, Lambersac dirigeait les rayons de sa lampe. Il était dans la galerie des pauvres : des chemises de bure, des sacs grossiers y couvraient les squelettes. Il atteignit ensuite la galerie des femmes et vit des faces noires, plus horribles sous les bonnets de dentelle et les coiffures brodées.

Il arriva enfin dans la salle des prêtres, reconnaissable aux barrettes qui cachaient la moitié des têtes. Il s'arrêta et s'assit sur une bière massive qu'ornaient des gueules de lions. Il avait besoin de réfléchir. Les cadavres étaient-ils pendus d'après la date du décès? Ou bien remplissait-on les vides occasionnés par des décompositions trop répugnantes? A l'époque où avait trépassé le Père Tollarco, la loi permettait-elle encore l'exposition? Et si le moine se trouvait dans une des rangées supérieures qui grimaçaient contre la voûte, comment arriver jusqu'à lui pour lire la pancarte pendue à ses mains croisées?

Il décida de s'en tenir d'abord aux fiches des cadavres accessibles, puis à celles des cercueils.

Les trois rangs de momies ne contenaient pas la dépouille du capucin dalmate. Alors il commença l'examen des cercueils. Mais la tâche était plus dure. Le désordre qui régnait dans cette gehenne avait tout poussé, empilé, accumulé sans souci de laisser à découvert les indications d'état-civil. Il dut se livrer à des travaux de force, écarter des entassements de caisses funèbres dont certaines étaient si petites qu'elles ne pouvaient contenir, — dans cette galerie interdite aux cadavres d'enfants, — que des ossements disloqués.

Ce fut au milieu de cet amoncellement macabre qu'il découvrit le nom du Père Tollarco. Le religieux dormait

dans une bière noire, sans ornement, une bière qui n'avait pas la forme usuelle et qu'on aurait prise pour un coffre, n'était l'endroit sinistre où elle se trouvait.

Il tâta les bords du couvercle. Ça n'avait pas l'air trop solide. Ses outils suffiraient.

La besogne fut pourtant longue et difficile, car, ne sachant pas sous quelle partie du couvent il se trouvait, il n'osait pas faire de bruit. Quand il souleva la planche, il était exténué. Avidement, il se pencha, approcha la lampe, promena son faisceau violent. Il vit un rosaire, un petit crucifix de bois noir, à christ de bronze. Ce fut tout!...

— Mais non! Ce n'est pas tout! — fit-il à haute voix.

Il chercha mieux. Le papyrus était sans doute caché sous un pli d'étoffe... Il toucha la bure, l'écarta...

Ses mains tremblaient... Dégoût? Crainte de la déception?... Il ne le savait pas lui-même. Après avoir tout examiné, après avoir eu l'horrible courage de soulever le squelette pour voir si le papyrus n'avait pas glissé sous lui, il resta une minute immobile, prostré, et soudain effrayé de se trouver là,... pour rien...

Il allait se relever lorsqu'il remarqua une épingle attachée à la robe, sur la poitrine; à cette épingle demeurait un demi-centimètre de papier, comme si l'on avait arraché le reste d'une feuille. Il se pencha, tellement près qu'il sentit l'odeur fade du corps mal nettoyé de ses chairs... Il toucha...

Dieu! ce n'était pas du papier! Il tenait une bribe du papyrus! Il avait trop manipulé l'autographe du magister Sôpolis pour craindre une erreur...

Les λογία Ἰησοῦ avaient bien été enfermés dans cette bière, mais on les avait emportés!

XII

Le soir même, Lambersac arrivait à Syracuse, se faisait conduire à l'hôtel où était descendu Henri d'Évremont, faisait demander à celui-ci de le recevoir dans sa chambre. Le groom vint l'appeler et le conduisit. Le beau-frère de Gabrielle attendait sur le seuil de son appartement.

— Entrez, monsieur, — fit-il en assurant son monocle.

Lambersac s'installa sans prononcer un mot.

— Vous êtes à Palerme, sans doute? — questionna d'Évremont en s'asseyant.

Ne recevant pas de réponse, il ajouta :

— Comme ma belle-sœur.

Un sourire hargneux rabaissait le coin gauche de sa bouche. Geoffroy laissa tomber :

— Vous y venez aussi, je crois, malgré votre séjour à Syracuse.

— Vous vous trompez; je suis arrivé par Messine et je n'ai pas encore bougé d'ici. Je me repose.

— Je ne vous crois pas, — fit Lambersac avec le plus grand calme.

Henri d'Évremont ne supportait pas qu'on mît une seule de ses paroles en doute. Redressant la tête, il considéra son interlocuteur avec insolence.

— Je ne suis pas habitué à entendre parler de la sorte, — scanda-t-il durement, — et je ne voudrais pas croire que vous avez fait le voyage dans cette intention. Ou bien...

— Des menaces?... J'y répondrai tout à l'heure! Auparavant, expliquons-nous.

— Vous m'étonnez!

— Je ne le crois pas... Mais arrivons au fait. A la vente des collections ayant appartenu à Péchet, vous vouliez acheter un papyrus du IIe siècle, qu'accompagnait la lettre d'un colonel, envoyée de Dalmatie durant l'occupation napoléonienne. Cette lettre, que vous avez lue, a aiguisé votre curiosité et, quoique n'ayant pas eu le papyrus, vous avez écrit à Zara pour savoir ce qu'en était devenue la fin. Le niez-vous?

Par la fenêtre ouverte montait le trémolo d'une mandoline. Au loin, deux voix de femmes chantaient gaîment une *canzone*, en tierces majeures. Henri d'Évremont tendait la tête vers ces bruits joyeux, comme s'il n'écoutait rien d'autre. Sa longue figure gardait une impassibilité tellement dédaigneuse que la colère monta soudain aux yeux du jeune homme. Il se leva, ferma la fenêtre, et sans prendre plus longtemps la peine de modérer sa voix, il jeta au beau-frère de Gabrielle :

— Monsieur d'Évremont-Saint-Elme devra bien reconnaître, d'homme à homme, qu'il n'est qu'un voleur!

Au même instant, d'Évremont fut en face de lui, livide, la main levée. Geoffroy saisit cette main au vol.

— Un soufflet? Un duel? — clama-t-il... Après! Oui, quand vous voudrez!... Mais auparavant, il faut m'entendre!...

De sa main gauche, d'Évremont tirait un revolver.

— Dehors! — ordonna-t-il.

— Déjà, — gouailla Lambersac que cette menace précise remettait tout à fait à l'aise. — Croyez-vous m'empêcher de parler?

Les mains dans les poches, il s'adressa au mur et poursuivit, tandis que son adversaire tremblait de fureur :

— Vous avez donc écrit à Zara. On vous a répondu que la dernière partie du manuscrit était sur la dépouille d'un moine, dans les catacombes de Palerme. Vous êtes-vous dit alors que j'abandonnerais cette affaire un peu chimérique? Avez-vous jugé détenir autant de droits que l'acquéreur, sur les trésors engloutis par la mer?... Dans tous les cas, vous avez été prendre le papyrus chez les capucins!... Vous l'avez volé, volé!... Car un seul homme avait le droit de le connaître, c'était moi!

Peu à peu d'Évremont avait abaissé son arme. Il la posa sur la table et répliqua d'une voix brève :

— Ce que vous avancez là est trop grave pour que je refuse d'y répondre... Vous avez évidemment agi à la légère en me soupçonnant. Mais je reconnais qu'il y a contre moi certains hasards, et je n'entends pas me dérober. Je pourrais arguer en effet que votre achat ne vous donne aucun droit exclusif sur les épaves d'un navire dont votre document raconte simplement l'odyssée. Je reconnais d'autre part avoir lu la lettre du colonel Gaubert et, fort curieux, avoir demandé à un ami dalmate ce qu'était devenue la fin du papyrus. Je conçois que, sans réfléchir,... et peut-être en obéissant à certaines suggestions, vous ayez pu admettre une hypothèse absurde.

Insensiblement il revenait à un ton plus calme. Il condescendait à s'expliquer, parce qu'il était avant tout soucieux de sa réputation.

— Je vous prie donc de noter ceci, monsieur Lambersac. Depuis mon arrivée en Sicile, je n'ai pas quitté Syracuse. J'ai pris tous mes repas ici, sans exception. La lettre de Zara m'a rejoint il y a quatre jours, alors que je me trouvais dans la ville depuis une semaine. Quand j'ai su où était le papyrus, je ne me suis vraiment senti aucune envie de l'y chercher... Vous pourrez vérifier ma présence constante à l'hôtel... Et si cela peut aiguiller votre esprit inventif sur une piste plus sérieuse, je suis prêt à vous signer une renonciation complète à tout bénéfice résultant d'une découverte sous-marine.

Il attira un bloc-note, ouvrit son stylographe et, sans ajouter un mot, commença d'écrire. Geoffroy regardait cette face orgueilleuse. Il comprit que d'Évremont sacrifiait à l'honneur de son nom une querelle qu'il désirait mais qui n'eût pas démontré sa bonne foi.

— Je vous crois, — fit-il en se levant. — Je vous prie de m'excuser... Les apparences étaient contre vous...

— Il y a des apparences risibles... Cherchez ailleurs, monsieur.

Lambersac sortit courroucé et sombre. Il alla retenir une chambre dans un autre hôtel, puis il redescendit flâner, au milieu du peuple...

Ce n'était, après tout, qu'une déception prévue! Il s'y attendait. Même s'il était entré en possession des λογια 'Ιησοῦ, il n'aurait rien appris d'utile!

Pourquoi donc un doute profond, comme une anxiété, lui serrait-il le cœur?

XIII

Lorsque Geoffroy eut fini de relater son entrevue avec Henri d'Évremont, Gabrielle réfléchit, la nuque appuyée contre le haut dossier de son fauteuil.

— Vous semblez fort affecté de cette aventure, — dit-elle enfin. — Vous n'êtes plus le même. Votre voix décèle de l'amertume, de la colère...

— Monsieur Lambersac a peut-être une idée, — suggéra doucement sa cousine.

Madame d'Évremont fit, de la tête, un geste vif.

— Vous soupçonnez quelqu'un?

— Non, madame... Personne...

Lentement, Isaure leva les yeux sur le jeune homme, et ces yeux disaient avec une grande clarté d'expression :

— Ne percevez-vous pas son trouble? Êtes-vous encore aussi étonné de ne pas avoir trouvé le manuscrit?

Geoffroy se sentit rougir. La pensée qu'il lisait dans les prunelles grises venait subitement de le traverser, lui aussi! L'irritation et la honte avec lesquelles il la rejeta ne suffirent pas à la détruire; et il fut satisfait de prendre congé, en prétextant le départ de Sopaule, qu'il ne voulait pas quitter sans un mot d'adieu.

Le paléographe accordait à la mer et aux bateaux de la compagnie italienne une confiance tout à fait mitigée. En conséquence, il avait résolu de s'embarquer à Trapani, de manière à s'épargner quelques heures de paquebot.

— J'irai vous voir dès que je rentrerai à Paris, — dit-il. — A moins que vous ne veniez en Tunisie?...

— N'y comptez pas! Je n'ai plus qu'un désir, retrouver le Bois de Boulogne.

— Vous avez raison. Visiter les ruines d'El-Djem ou les collections du Bardo raviverait votre déception...

De cette déception, il parlait comme d'une chose lointaine, presque oubliée, qui ne lui laissait déjà plus aucun regret personnel, et Lambersac ne lui en voulut pas. Ce malchanceux de la science n'allait-il pas réaliser un désir nourri depuis vingt ans? Dans les fouilles archéologiques qui se poursuivent un peu partout sur le territoire tunisien, il parviendrait peut-être à imposer sa propre érudition, à se faire agréer par les services techniques et ne retournerait plus à ses journaux de mode.

Geoffroy rentra à l'hôtel, et médita.

— Je croirai toujours en Gabrielle, — prononça-t-il.

Mais sa pensée se fixait sur des indices, sur des coincidences déroutantes. L'intérêt que Gabrielle portait au papyrus depuis le jour de la vente Péchet avait été bien rapide et bien tenace!

Lorsque Geoffroy lui avait parlé d'amour, elle n'avait pas caché son immense besoin d'argent...

Bien qu'il se répétât : « je l'aime », la suite naturelle de ces réflexions l'amena à songer à l'enlèvement du manuscrit. Il en discuta les détails, y chercha surtout l'absurdité de ses soupçons. Ce n'était pas elle qui avait écrit au comte de Poja puisque Henri d'Évremont avouait être l'auteur de cette lettre. Certes, madame d'Évremont avait décidé son voyage en Sicile bien avant d'être renseignée sur la dernière demeure des λογία Ἰησοῦ, mais il fallait reconnaître qu'elle allait quitter l'île sans la visiter. Elle ne verrait pas Girgenti, ni même le soleil se coucher sur Taormine.

Le lendemain matin, il courut aux catacombes.

Le brave moine ne demandait qu'à bavarder; tout en riant de l'ancienne terreur du jeune homme, il répondait à chacune de ses questions. Geoffroy apprit que des dames descendaient seules dans les souterrains macabres, qu'elles s'attardaient, savouraient le spectacle. Quelques jours auparavant, une étrangère, grande, le visage caché sous une épaisse voilette, était revenue quatre fois et avait pris des notes interminables. Le cicerone l'avait finalement laissée dans la galerie des prêtres, assise sur un cercueil.

— Une Française, sans doute? — questionna Lambersac très pâle.

— Non. Elle parlait anglais.

Gabrielle d'Évremont avait été élevée par des gouvernantes britanniques.

Quand Geoffroy sortit du monastère, son doute s'était changé en certitude.

Mais tel est l'antagonisme constant du cœur et du cerveau qu'avant d'atteindre la *Porta-Felice*, Geoffroy avait brisé comme verre tous ces arguments si solides. Et le même mot « hasard », qui, la veille, lui démontrait la possibilité du vol par une femme, lui permettait maintenant d'affirmer que la dame des catacombes n'avait rien de commun avec Gabrielle.

Il alla s'asseoir dans un coin du port, devant l'eau verte et, après de sages réflexions, il décida que rien ne pouvait entacher son amour, que madame d'Évremont avait tous les droits, et que, si elle avait pris le papyrus, elle avait fort bien fait.

Il ne pensait même pas qu'il lui avait remis, sans garantie, presque la totalité de sa fortune, et qu'il ne savait pas du tout à quelle spéculation elle l'avait employée. Aimant sans espoir, il crut qu'une grande flamme de sacrifice brûlait en lui. Il s'efforça de paraître heureux, mais y réussit tellement mal que lorsqu'il fut au Trinacria, Gabrielle le retint, par pitié vraie ou feinte, l'emmena en promenade, lui fit visiter la ville et ses monuments.

Le jour suivant, à la lecture du courrier de France, il vit s'assombrir le visage de la jeune femme. Isaure ne pouvait s'y tromper :

— Il va plus mal, n'est-ce pas? — fit-elle en entourant de ses bras les épaules de sa cousine.

— Mais non, petite folle! — répliqua-t-elle avec un peu d'impatience. — Il s'agit d'argent...

— Un ennui?

— Des ennuis!...

Toute la journée du lendemain, elle demeura enfermée et refusa de recevoir Lambersac. Il avait bien songé un instant que les mauvaises nouvelles pouvaient concerner sa fortune autant que celle de madame d'Évremont, mais il rejeta immédiatement cette supposition absurde. Gabrielle ne le lui aurait-elle pas dit tout de suite? D'ailleurs une préoccupation plus grave l'absorbait : la consigne sévère à laquelle il s'était heurté laissait prévoir un congé qu'on n'avait pas encore voulu lui annoncer de vive voix.

— Elle m'a supporté à cause de ma déception, — pensait-il. — Il est temps que je parte.

Il voulut préparer ses bagages, mais les abandonna aussitôt. Il eût accompagné Dartigue si celui-ci avait repris le paquebot pour Naples, mais son ami comptait s'arrêter en Calabre afin d'y revoir les ruines de la Grande-Grèce.

En dépit des justifications dont il couvrait la conduite de la jeune femme, une amertume douloureuse tourmentait sa passion. Il résolut d'annoncer son départ dès qu'il verrait Gabrielle et de lui reprocher l'acte qu'elle avait commis; mais ces deux sujets furent oubliés dès qu'elle lui offrit sonsourire.

— Nous nous embarquons ce soir pour Tunis, — annonça-t-elle.

Sans répondre, il appela un chasseur.

— Allez voir quand appareille le paquebot de Naples, — ordonna-t-il.

Madame d'Évremont avait pris sur la table la *Domenica del Corriere* et en regardait les illustrations.

— Il y a un bateau ce soir, vint annoncer le chasseur.

— Faites-moi retenir une couchette.

Madame d'Évremont releva la tête.

— Mon pauvre ami, vous avez voulu paraître très indifférent, mais le coup a été dur, n'est-ce pas? Vous aviez attaché une véritable espérance à ce manuscrit.

Elle proposa, au bout d'un instant :

— Venez avec moi jusqu'à la mer. Il doit faire délicieux.

— Vous sortez sans chapeau?

— Le soleil est trop doux pour me faire mal. Et puis, — ajouta-t-elle d'un ton railleur, — le soleil n'a jamais fait mal à personne. Ce sont des bruits faux, lancés par les gens du Nord!

Isaure pesta contre la lettre qu'elle avait commencée, mais n'osa pas l'abandonner pour suivre sa cousine. Gabrielle et Geoffroy traversèrent le *Foro Italico* jusqu'au bord où clapetaient les petites vagues.

— Lambersac, — fit Gabrielle tout à coup, — seriez-vous moins fort que je le croyais? Je vous vois si accablé! Je vous assure que je regrette amèrement de vous avoir poussé à une folie, après la vente Péchet.

Presque brutalement, il répliqua :

— Si vous croyez que c'est ça qui me désole!

— Oh! Je pensais que nous étions devenus de bons amis! — dit-elle en prenant cet air de froideur hautaine qui fermait son beau visage dès qu'elle cessait de sourire. — J'espère que vous ne pensez plus à cette folie...

— Laquelle?

— Celle dont vous m'avez parlé à l'Opéra.

— Non! Non! Soyez rassurée, madame!... En quelques mots, vous m'y avez montré ce que je suis,... et ce que vous êtes. Cette leçon ne sortira plus de ma mémoire?

— Pourquoi tant d'amertume

— La question me semble inattendue. Pourquoi tant

d'amertume? Vraiment, il n'y avait aucun motif, n'est-ce pas?

— Si. L'amour-propre.

— L'amour, madame!... L'amour, tout simplement, et qui accepterait tout...

— Qu'il accepte donc de se taire.

— Ai-je cherché à en parler?

— La tristesse de vos yeux, le pli de votre bouche en parlent trop.

— Ils vous disent autre chose aussi, et qui vous plaît encore moins!

— Je ne vous comprends pas.

— Vous...

Sa gorge se ferma, comme si sa passion se mêlait d'arrêter ses paroles. Devant lui, madame d'Évremont restait si grave que tout à coup sa certitude lui parut ridicule, coupable, impie. Combien elle se révélait belle et troublante, avec ce petit creux de mélancolie accusé au coin des lèvres et, dans ses prunelles, une singulière lueur où le premier venu aurait cru découvrir de la joie! Elle répéta :

— Vous?

— Rien! — s'écria-t-il avec violence. — Je vous le dirai un jour, sans doute... Plus tard...

Elle hésita un instant.

— J'aurais dû me douter que cette affaire de papyrus était stupide et je désire vous montrer combien je m'en veux de vous avoir conduit sur une route qui n'aboutissait à rien et où le vent a emporté votre espoir. Je tiens à racheter un peu cette faute... Voulez-vous nous accompagner à Tunis? Dans quelques jours, vous continuerez vers Constantine et Alger, pendant qu'Isaure et moi, nous rentrerons en France.

XIV

Dès qu'il fut installé dans un hôtel de l'Avenue de Paris, Lambersac éprouva le désir de retourner dans la rue, de gagner la Médina. Après le déjeuner, il retourna dans les souks, au Dar-el-Bey, à Bab-Souika, partout où il pouvait retrouver la foule, les petits ânes, les caravanes. Il ne flânait pas;

il marchait rapidement, sans observer les détails, comme s'il fallait tout voir et ne plus revenir.

En arrivant au Palace, il trouva madame d'Évremont préoccupée. Elle n'était pas sortie, et Isaure accusa de cette humeur les lettres arrivées de Paris.

Geoffroy obtint avec peine que madame d'Évremont et Isaure l'accompagnassent le lendemain matin dans les souks et l'après-midi dans le quartier Halfalouine, toujours prodigue de spectacles curieux.

Ces promenades furent mornes et silencieuses, par la faute de Gabrielle qui demeurait aussi indifférente que si elle était venue à Tunis uniquement pour y accomplir un ennuyeux devoir. Le jour suivant fut pire encore. L'excursion à Sidi-Bou-Saïd n'amena pas dix paroles sur les lèvres de la jeune femme, et Geoffroy, qui épiait son beau visage, craignant d'y trouver une tristesse, ne vit dans ses yeux que la dureté inflexible qu'il connaissait trop bien.

— Mon congé, — songea-t-il.

— Aurai-je le bonheur de vous voir demain? — fit-il lorsque l'auto s'arrêta devant le Palace.

Gabrielle releva la tête d'un geste brusque.

— Montez chez moi.

Dans l'escalier, — l'ascenseur était en réparation, — Isaure s'arrangea pour se trouver à hauteur du jeune homme, derrière sa cousine. Avançant la tête, elle le força à la regarder, lui prit la main et la serra avec une vigueur qui disait :

— N'oubliez pas que je suis là... et que je suis votre meilleure amie...

Lambersac entra dans le petit salon; Isaure disparut dans la chambre contiguë. Gabrielle enleva ses gants et son chapeau. Après un silence qui pesa lourdement, elle parla d'une voix étrange, où il y avait en même temps, selon les mots qu'elle prononçait, de la pitié et de la sécheresse.

— Voici trois jours que j'hésite. Et j'ai hésité parce que je gardais encore de l'espoir. Aujourd'hui, il n'y en a plus... Je vais vous porter un coup terrible, mais il vaut mieux que je frappe brutalement, que vous sachiez tout sans plus tarder... Voilà... Le notaire à qui j'avais confié votre fortune est en prison... Il a perdu au jeu, à Monte-Carlo, toutes les

sommes qu'on lui avait confiées. Depuis dix ans, il marchait au bord de l'abîme sans que personne le soupçonnât... Lisez vous-même, Lambersac...

Sur un meuble, à côté de la fenêtre, il y avait un journal dont un article était entouré de crayon rouge. Elle le lui tendit. Il parcourut les lignes et laissa tomber la feuille. Il restait droit, raidi et blême.

— Ça signifie que je ne possède plus rien? — demanda-t-il d'un ton tragiquement froid.

Elle protesta vivement :

— Plus rien?... Non! Non!... Votre créance, — ma créance, — sera présentée! On trouvera un certain actif! J'espère sauver cinquante, peut-être cent mille francs!

Il ne l'écoutait plus. Il se demandait :

— Que vais-je répondre quand elle me proposera de me rembourser, de me rembourser au moins la moitié de ma fortune?... Car elle va me le proposer... Accepterai-je?... Elle seule est responsable de la catastrophe!...

Aux premiers mots, il avait cru à une plaisanterie; mais l'information du quotidien lui défendait le moindre doute.

— Qu'allez-vous faire? — demanda madame d'Évremont.

— Alors, je suis pauvre?...

— Lambersac, répondez-moi. Qu'allez-vous faire?

Il n'entendit pas la question.

— Vous ne saviez donc pas que cet homme était à la côte?

— Tout le monde l'a ignoré jusqu'au dernier jour.

— Les opérations financières que vous aviez en vue exigeaient qu'il gardât l'argent chez lui?

— Je n'avais pas encore acheté les titres, parce qu'on escomptait un léger mouvement de baisse dans un mois. Lambersac, vous ne pouvez pas comprendre quelle est ma peine... C'est moi qui suis la cause de votre ruine! Mais pouvais-je savoir? Dans tout le département, cet homme était honoré. On était habitué à lui remettre des sommes considérables avec autant de sécurité que si on les avait déposées à la Banque de France... Vous êtes fort, Lambersac. Vous êtes plus fort que je ne l'espérais... Ce qui vous frappe est atroce, et je n'y puis rien...

Les derniers mots se détachèrent plus nettement. Elle

n'entendait pas abandonner une parcelle de son patrimoine.

Et c'était elle qui lui avait volé le papyrus... ce papyrus qui pouvait représenter une fortune!... C'était elle qui l'avait volé!... Oui! Volé! Volé!

Révolté, la tête en arrière, il ouvrit la bouche pour l'accusation qui le brûlait depuis des jours.

— Vous...

Mais, de nouveau, sa passion lui ferma la gorge.

— Qu'alliez-vous dire, Lambersac?

— Rien, — fit-il, sombre.

D'un élan, elle prit ses mains.

— Qu'allez-vous faire?... Dites-moi... Si je puis vous aider...

— C'est vrai, — répondit-il dans un sourire qui n'avait plus le courage d'être sarcastique. — Vous avez des relations! Vous obtiendrez bien pour moi une place de commis, ou de vendeur dans un grand magasin.

— Ne m'accablez pas... Vous savez que je souffre... Que comptez-vous faire?

— Le sais-je? J'ai encore une trentaine de mille francs disponibles. Il faut que je me retrouve,... que je réfléchisse, que j'aie d'abord la force de réfléchir!...

— Jeune, actif, intelligent, vous avez tout pour vous tracer une belle route.

— Oui. Je verrai... Oh! Je lutterai, soyez tranquille! Je ne compte pas devenir bookmaker ou portier d'hôtel!...

— Ne retournez pas encore en France... Restez ici! Au moins quelques jours... Là-bas vous devrez regarder la vie en face; elle vous paraîtra hostile et vous découragera si vous n'êtes pas redevenu le maître de votre énergie, si votre volonté n'a pas arrêté sa conduite.

— Rester ici!... Vous voir!...

— Il n'y a pas encore de haine dans vos paroles, mais je devine qu'elle fermente dans votre cœur...

— De la haine! — s'écria-t-il. — Vous haïr, moi!...

— C'est moi qui vous fais pauvre!

Il sourit tristement.

— Oui... Deux fois... Deux fois pauvre...

— Deux fois! Que voulez-vous dire? — s'étonna-t-elle en rapprochant les sourcils.

Le voyant baisser la tête, elle reprit ses mains et dit plus doucement :

— Demeurez près de nous... une semaine... Ou bien, si ma présence vous est pénible, partez pour Constantine et les oasis.

Elle sentait les doigts brûlants du jeune homme trembler dans les siens.

— Vous vous calmerez? Vous réfléchirez? Vous ne vous embarquerez pas avant d'avoir choisi le chemin que vous voulez suivre désormais?... Vous le promettez?

— Oui.

— Je suis la cause de tout ce qui vous arrive, Lambersac... Me le pardonnez-vous?

Il haussa de nouveau les épaules, crut sentir que les mains de Gabrielle serraient un peu leur étreinte avant de le lâcher.

— Isaure, — appela madame d'Évremont, — notre ami s'en va.

La jolie cousine ouvrit la porte avec précipitation. Elle ne cachait même pas qu'elle avait écouté.

— Au revoir, — fit-elle du ton le plus froid et le plus détaché qu'elle put prendre.

Il la regarda, surpris. Il ne s'était pas attendu à ce que sa ruine produisît des effets si rapides.

Dès que la porte fut refermée, le visage de Gabrielle passa de la compassion à l'indifférence.

— Tu as entendu? — demanda-t-elle.

— Puisque vous me l'aviez permis, — répliqua Isaure avec une moue câline.

— Pauvre garçon, après tout...

— Oui, mais bien peu intéressant.

XV

Après la secousse nerveuse qu'il avait subie, il aurait fallu à Geoffroy le repos immédiat d'une chambre bien close, au lieu d'une circulation assourdissante de Cannebière. Il marcha. Il se sentait sans force, presque titubant.

Ayant traversé la vieille porte arabe, ce fut immédiatement le silence, le passage furtif d'ombres, les volets clos

sur le négoce levantin et juif. Lambersac s'arrêta court. Le contraste trop brusque le frappait en plein visage. La griserie se dissipait.

A présent, les pensées se heurtaient dans le cerveau du jeune homme; pensées claires et sèches. Il avait accepté de ne pas repartir le lendemain pour Marseille... En le lui demandant, madame d'Évremont n'attendait-elle pas un refus?... Que ferait-il en Afrique? Réfléchir? Peser sa situation? Il y parviendrait aussi bien en France!

A moins qu'en le gardant quelques jours dans cette ville, Gabrielle n'entendît, par le seul pouvoir de ses yeux, maîtriser la rancune et la colère de sa dupe.

Sa dupe!... Il répéta ce mot, à voix haute...

Lorsqu'une semaine aurait passé sur cette catastrophe, elle ne craindrait plus une décision violente, voire un esclandre. Alors elle le renverrait.

Une fureur le souleva contre lui-même, d'avoir été lâche, — oui, lâche, — en se taisant. Il aurait dû attaquer, réclamer le manuscrit. Il avait perdu sa fortune, soit! Mais les λογία Ἰησοῦ pouvaient lui en réserver une autre!

Un geste énergique appuya sa décision : demain!...

Rentré à l'hôtel, il se sentit seul, pour la première fois... Oh! L'atroce sentiment que l'abandon!... Si Dartigue était là, il lui donnerait des conseils précieux. Surtout des conseils d'action contre Gabrielle.... Cette réflexion suffit à faire déchirer la lettre qu'il venait de commencer.

Restait Sopaule. Le paléographe qui avait si mal mené sa propre barque, serait peut-être capable de parler raisonnablement à un autre; sans lui faire aucune confidence, Geoffroy pourrait lui demander ses vues sur diverses questions.

Mais où le retrouver? A Carthage, Dougga, El-Djem? A Tunis même, dans quelque petit hôtel? Il le poursuivrait peut-être pendant un mois et ne le rattraperait qu'à Paris, traînant son écharpe et sa calotte grise derrière les tables noires de la Bibliothèque Nationale.

— Non! Non! J'ai confiance, — conclut Geoffroy à qui la route entrevue rendait le courage.

Il se dit que Sopaule avait dû quêter des renseignements

à la direction des Beaux-Arts et se rendit donc au Musée du Bardo. Le vieillard y était venu, en effet. Il s'était surtout intéressé aux découvertes sous-marines, aux procédés de relèvement, aux dépenses qu'avaient nécessitées les recherches. Il avait déclaré partir pour le Cap Bon, ou Raz Addar, pointe extrême de la Tunisie.

— A-t-on découvert par là des antiquités romaines? — demanda Lambersac au directeur.

— Entre les pêcheries de thon de Sidi-Daoud et le hameau indigène d'El-Haouaria, nous connaissons, sur la côte, le Rhar-el-Kébir, la Grande Caverne, carrière importante où Carthage chercha des matériaux et près de laquelle débarqua Agathocle. Mais c'est rebattu! Il n'y a plus rien à découvrir par là,... à moins de surprises...

— Croyez-vous que Sopaule y soit encore?

— Il comptait y séjourner au moins deux semaines. Pour moi, ses anciennes lectures doivent lui fournir quelque indice, réel ou menteur, et il voudrait nous revenir avec un fait précis, qui lui permît d'imposer ses services. Je le lui souhaite; il paraît d'une grande érudition,... et plein d'illusions, malgré les leçons de la vie, qui doivent avoir été sévères, si j'en puis juger par son extérieur et son physique.

— Trouverai-je là-bas de quoi me loger?

— Il y a le sémaphore, dont le gardien vous prêtera sans doute une chambre pour y établir un lit de campagne. Au pis aller, le douar d'El-Haouaria vous fournirait toujours un abri.

Après s'être juré de quitter Tunis sans retourner au Palace, le jeune homme y fut à onze heures.

Bien qu'il fît un temps admirable, Gabrielle n'était pas sortie. Isaure s'ennuyait, mais, attentive, se gardait de le montrer. Elle n'adressait plus la parole à Lambersac; n'était-ce pas un homme fini, un corps qui se débattait un moment sur l'eau avant de couler à pic?...

Trouvant les minutes très longues, elle quitta le jardin et alla se distraire de l'autre côté de la rue, à l'étalage d'une boutique orientale.

— J'aime autant vous dire adieu pendant que votre cousine n'est pas là, fit Geoffroy tout à coup.

— Adieu! Voilà un bien grand mot!

— Et vous remercier de m'avoir supporté, tous ces jours-ci... malgré ma situation nouvelle!....

— Et voilà du sarcasme!... Lambersac, je vais vous gronder.

Le ton un peu railleur fit bondir le jeune homme.

— Non, il n'y a pas de sarcasme dans mes paroles, — dit-il d'une voix mordante. — C'est très sincèrement que je vous trouve généreuse. Car, d'habitude, ceux qui viennent de ruiner quelqu'un le jettent à la porte sans lanterner.

— Lambersac!

— Laissez-moi parler! Je vais partir. Vous ne me verrez plus! A Paris, je ne viendrai pas vous troubler! Cela ne vaut-il pas quelques secondes de patience?... Oui, vous m'avez ruiné, deux fois ruiné!... Vous avez détruit en moi une croyance, un culte. Je vous croyais noble, loyale, honnête; au lieu de ça, vous êtes...

— Achevez donc!

Penché sur la petite table, il souffla, séparant les syllabes :

— Une voleuse...

Madame d'Évremont ne bougea pas, mais elle blêmit. Ses lèvres se serrèrent, en un suprême effort de volonté pour arrêter sa riposte.

— Adieu, — prononça-t-il.

Elle se leva. Tout près de lui, la tête haute, elle demanda :

— C'est ce mot-là qui vous brûlait? Vous partirez plus heureux, maintenant que vous m'avez jeté cette insulte stupide?

— Oui.

— Je ne vous dis pas adieu, moi. Nous restons quelques jours encore à Tunis. Venez nous voir, si vous repassez par ici.

— Non, — répliqua-t-il plus doucement. — je ne veux plus souffrir.

— Il n'y a plus de souffrance possible, lorsqu'on a jugé une femme comme vous venez de le faire...

— Si, madame, car je ne vous ai pas avoué une chose absurde, grotesque... Après tout, pourquoi vous la cacher, puisque je ne vous verrai plus? Si le piédestal est brisé, la statue reste entière. En dépit de tout ce que vous m'avez

fait, de votre égoïsme criminel,... deux fois criminel!... je vous aime... Je vous aime...

Et il se sauva, sans tourner la tête.

XVI

Quittant la plaine, la route longeait le Djebel-Korbous qui cachait la mer. Les pentes se dénudaient. Après les environs de Soliman, riants et verts, la nature devenait âpre, calcinée et déserte. Le guide modulait un de ces airs mineurs où l'Islam enferme toute sa mélancolie. Geoffroy respirait largement. N'allait-il pas vers la liberté? Vers la liberté et l'oubli?...

L'image de Gabrielle l'aveuglait seule. Il ne l'aimait pas moins, chose ridicule et presque honteuse. Oh! Il se jugeait sans indulgence! A un moment, il se reprocha sa faiblesse. C'était trop bête aussi, de se laisser dépouiller comme ça! Il aurait dû agir, se défendre... Et comment?... L'accuser du vol dans les catacombes? Quel droit en avait-il, lui qui s'était caché au fond des galeries funèbres pour emprunter, — rien qu'emprunter, il est vrai! — le dépôt sacré de la mort? Réclamer le remboursement de ce qu'il lui avait confié? A supposer, — hypothèse vraisemblable, — que Gabrielle n'eût rien engagé de sa propre fortune dans la spéculation, il ne possédait aucun moyen de contrainte, puisqu'il n'avait pas exigé de reçu.

La seule vengeance possible, avait donc été de lui dire en face : « Je sais ce que vous valez... Vous n'êtes qu'une voleuse!... » Ce qui laisserait la terreur de révélations futures, du venin répandu méthodiquement, et capable d'entraver un projet d'avenir.

La nuit passée assez convenablement au douar de Tozegrane, Geoffroy se remit en route de bonne heure, afin d'atteindre le sémaphore du Cap Bon vers le milieu de la journée. Avant les pêcheries de Sidi-Daoud, la mer apparut, bleu pâle, toute lisse, avec une buée qui adoucissait l'horizon et fondait le firmament dans l'eau.

La piste remonta sur les collines rocheuses et, au bout de deux heures, en atteignant le hameau d'El-Haouaria,

la pointe se découvrit, enfoncée dans l'azur comme un épieu. Un sentier dégringolait au rivage, près duquel une barque se balançait. Les deux îles Djammour (Zembra et Zembretta), déjà visibles de Sidi-Baoud, se détachaient en un gris blanchâtre, tout embrumé.

Les lignes trop géométriques du sémaphore heurtaient le regard, mais, en dépit de leur laideur, elles attiraient Geoffroy. Ne lui représentaient-elles pas le but, l'espoir de sa vie nouvelle? Il pressa l'allure et n'eut pas la peine de frapper à la porte, car, au milieu de cette solitude, l'arrivée d'un touriste est vite signalée.

Après quelques phrases générales, il s'informa de Sopaule. Le paléographe était bien au sémaphore. Pour le moment, il était descendu sur le rivage, un peu au nord du cap.

Il y restait jusqu'au soir... Un original! N'avait-il pas porté là, au creux d'un roc, une écritoire et plusieurs livres? Quand la nuit tombait, il marchait dans la cour de la maison, et parlait tout seul. L'avant-veille, il avait dû se coucher sans dîner; il tremblait de fièvre. Et ça ne l'avait pas empêché de faire le lendemain une longue promenade, dans la barque attachée plus loin, sous le douar. Il avait dépassé les Iles Djammour.

— Voulez-vous que nous allions le trouver? — proposa l'homme après avoir montré à son hôte un coin où il pourrait dresser sa couchette.

Ils descendirent à travers les blocs et longèrent le flot entre les éboulis.

— Est-ce que ce brave homme n'est pas un peu dingo? — demanda le gardien.

— C'est un savant. Pourquoi cette question?

— Il me fait l'effet d'un fou!... D'un fou, monsieur! Un individu à qui il serait arrivé une catastrophe..., ou, au contraire, quelque chose d'énorme, d'incroyable, qu'il n'aurait pas la force de supporter.

Dix minutes plus tard, il annonça :

— Nous arrivons... Ce petit promontoire cache votre ami... Il vous attend?

— Non.

— Alors ne parlons plus. Ce sera une surprise...

Ils contournèrent le rocher rougeâtre, contre lequel se collaient des algues, plaquées par la mer un jour de fureur. Après ce cap minuscule la vue s'étendit au loin et des voiles apparurent. Sur la grève, il n'y avait personne.

— Il est dans son bureau, — souffla l'homme en riant. — Derrière ces gros blocs.

Geoffroy avançait plus vite. Il avait hâte de revoir le savant. Il cria :

— Sopaule!... monsieur Sopaule!...

XVII

La tête du vieillard apparut. Un chapeau de paille avait remplacé la calotte grise. Les yeux luisaient, frappés par un soleil oblique.

— C'est moi! — cria Lambersac.

Mais Sopaule recula.

— Qu'est-ce que vous venez faire? — clama-t-il d'une voix aiguë. — Allez-vous-en! Vous n'êtes qu'un voleur!

Ses bras levés cognèrent son chapeau, qui tomba.

— Vous voyez bien qu'il l'est, dingo! — fit le gardien.

— Partez! Allez-vous-en! — vociférait Sopaule qui montait rapidement à l'exaspération...

— Écoutez-moi! Je viens travailler avec vous. Je viens vous aider... Écoutez-moi...

Geoffroy s'était avancé. Lorsqu'il fut à deux pas, une idée subite traversa la tête du savant. Il se précipita dans son « bureau », prit un papier qui se trouvait sur un livre ouvert, et l'enfonça dans sa poche.

— Voyons, Sopaule! Est-ce ainsi que vous me recevez? Je viens travailler avec vous. Si vous faites des recherches, je puis vous aider de mon argent!

Le petit homme se dressait, ridicule et terrible avec son épaule déjetée, sa pauvre figure blafarde, son crâne chauve, ses yeux où passaient des lueurs de démence.

— Partez!... Vous êtes un voleur!... Vous êtes un voleur!...

Devant l'immobilité de Lambersac, une exaltation le saisit. A moitié tourné vers la mer, comme s'il s'adressait

à un peuple réuni là pour le juger et le défendre, il hurla d'une voix rauque, coupée, qui haletait :

— Je les ai vus! A droite de l'île... C'est moi qui les ai découverts! Personne n'a le droit d'y toucher!... Pourquoi ne me laisse-t-on pas en paix?... J'ai travaillé toute une vie, moi!

Les dernières paroles sombrèrent dans les larmes. Geoffroy le regardait, atterré. Le gardien avait raison; était-ce la folie? Écartant les mains de ses yeux, Sopaule retournait à la colère :

— Des voleurs! Des voleurs!... Mon héritage!... C'était mon aïeul? Sôpolis, Sopaule!... Je suis Grec, entendez-vous... Je suis Grec... Je peux le prouver... Et tout ça, c'est à moi... J'ai tout vu... je vous le dis... Je l'ai découvert, moi... On distinguait le fond...

Son cœur sautait à bonds pressés. Le sang montait à sa face, il étouffait. Butant contre les pierres, il se jeta sur Lambersac, l'agrippa au revers de sa veste, et hacha :

— A Paris... Vous m'avez volé... Volé... C'est moi seul... qui ai des droits... Sopaule! Sôpolis!... Je suis Grec!... Je suis Grec!.. J'ai rampé... Près du mort...

Il lâcha le jeune homme et tomba à genoux, la tête dans les mains.

— Près du mort... Près du mort... — continuait Sopaule qui n'entendait plus ce qu'on disait autour de lui — Ils me regardent... tous... Là... Là... Je serai riche... Je l'ai... Je l'ai...

Il retrouva la force de hurler ces mots et de se mettre debout.

— Je l'ai!.. L'autre peut venir!... Sôpolis... Mon aïeul...

— Transportons-le, — dit le gardien. — C'est une crise. Il sera mieux chez moi.

Il n'eut pas le temps de saisir Sopaule, qui s'écroula, le buste plié, les bras morts. Ils le relevèrent et revinrent, portant le fardeau inerte.

La sueur couvrait le front de Geoffroy. Les paroles incohérentes du vieillard avaient subitement écarté les ténèbres qui environnaient sa pensée. Il aurait voulu déposer là ce corps si mince, si menu, vider la poche où il avait vu enfouir le papier... N'étaient-ce pas les λογία Ἰησοῦ?

Et il avait accusé Gabrielle!...

Il ne fallait pas voir dans les phrases de Sopaule l'hallucination d'un dément. Les catacombes, les morts... Ah! Comme tout s'éclairait... N'avait-il pas déjà dit, à la Bibliothèque Nationale : « Sopaule. — Sôpolis. — Quelle coïncidence! Et je suis Grec, moi aussi! »

Les souvenirs se précisaient : ses refus obstinés de descendre dans les galeries funèbres, sa hâte à quitter Palerme, sa décision de voir la Tunisie, l'exaltation qui le transfigurait à son départ pour Trapani. A ce moment-là, le texte lui avait déjà fourni les indications précieuses qui le menaient ici, au Cap Bon, ancien Promontoire de Hermès.

Tout en prenant garde aux difficultés de la marche, Geoffroy promenait ses yeux sur la mer. Le soleil déclinant dorait la face occidentale des deux îles. Entre elles, une voile se laissait caresser par la brise.

— Là! pensait-il. — Là!

Il comprenait la fièvre dont mourait le pauvre homme, car elle le gagnait lui-même, malgré son équilibre sain et sa vigoureuse santé.

Entre toutes ses pensées, une autre revenait, régulière comme le battement des heures :

— Ce n'est pas Gabrielle qui a enlevé le papyrus!..

Geoffroy pardonnait à Sopaule, il lui pardonnait tout.

Le poids du malade semblait augmenter... Est-ce que?... Les deux hommes eurent peur de ne plus voir sur sa face souffreteuse que le sceau terrible de l'éternité, et ils ne s'arrêtèrent pas.

Contre les roches moussues, la mer aux reflets de pourpre violacée filait sa chanson douce et endormeuse.

— Être là-haut! — pensait Lambersac. — Constater qu'il a le manuscrit! Le lui reprendre! Le renvoyer à Palerme... Et j'ai accusé Gabrielle!...

Il ne donna pas un souvenir à sa fortune perdue. Vraiment, à cette minute, il se croyait riche!... Mais quelle impatience! Comment retourner à Tunis? Le guide et les chevaux étaient partis. Trouverait-il une monture à El-Kaouaria? Ne valait-il pas mieux gagner Kélibia en suivant la côte orientale du Cap Bon? Il y prendrait la voiture publique pour Nabeul, où aboutissait le chemin de fer...

Non. D'un côté comme de l'autre, il faudrait deux jours. Et au moins, à cheval sur les sentiers du Djebel, il n'aurait pas autant de loisir pour penser à l'obsédante crainte de ne plus rencontrer madame d'Évremont à Tunis, d'arriver trop tard pour se confesser à elle! Comme s'il avait, lui, un pardon à implorer!...

Sopaule fut étendu sur la couchette. Son cœur battait encore, mais si faiblement que Geoffroy et le gardien ne pouvaient s'y tromper. Avant l'aube, le pauvre savant maltraité par le sort aurait cessé de vivre.

Était-il revenu à lui, pour quelques instants, tandis qu'on le portait? La folie avait-elle encore travaillé son esprit, alors qu'il semblait au seuil du coma? Son front s'était lissé, et sur sa petite bouche sans lèvres, que le sang ne paraissait jamais atteindre, se dessinait un sourire.

Zéphyrin Sopaule mourait heureux...

Une seule idée hantait Geoffroy : rester seul auprès de lui, et reprendre son bien. Quand l'hôte sortit pour assurer le service du Sémaphore, la main de Lambersac glissa sur la poitrine du vieillard, tâta la poche du pardessus, en retira un mince rouleau.

Ah! il ne fallut pas une seconde pour le reconnaître! Le même jaune ocré! Le coin supérieur qui manquait, — et que l'épingle attachait encore à la bure du Père Tollarco. — Du grec sur les deux faces...

La fin du papyrus!...

D'un geste frénétique, il porta à ses lèvres cette vieillerie contre laquelle un corps s'était décomposé, et, les nerfs à bout, dans un suprême besoin de détente, il pleura.

— Vous l'aimiez beaucoup, — fit doucement le gardien lorsqu'en rentrant dans la chambre, il vit les yeux du jeune homme briller sous les larmes.

La vie de Sopaule vacillait comme la flamme qui a usé toute l'huile de la lampe. Même si l'on avait pu, de cette solitude, faire appel à un médecin, son intervention aurait été inutile.

Pendant que Geoffroy veillait auprès du moribond, le gardien appela un enfant qui rôdait sur les roches, et l'envoya au douar. Il en ramènerait un Arabe susceptible de louer un cheval dès le lever du soleil.

Zéphyrin Sopaule mourut peu après minuit, sans avoir repris connaissance.

XVIII

Deux journées de fièvres. Les bagages abandonnés au Sémaphore du Cap Bon. Un cheval qui butait sur les pierres et menaçait à chaque instant de s'abattre pour ne plus se relever. Une autre monture, louée à Tozegrane. L'arrivée à la route de Korbous, une demi-heure après le passage de l'auto-car retournant à Tunis. L'interminable attente dans la gare de Soliman... La pensée dix fois revenue de lancer un télégramme et la peur affreuse que cette dépêche lui fît opposer une impitoyable consigne.

Puis le retard quotidien. Les minutes comptées avec une impuissante rage. Des haltes démesurées à Potinville et Hamman-Lif, de sorte que Geoffroy espérait à peine voir madame d'Évremont après le dîner... Ne prendrait-elle pas prétexte de l'heure tardive pour ne pas le recevoir? Et ne partirait-elle pas au petit jour, vers Sousse ou Constantine?...

— Je logerai au Tunisia, — se disait-il, les tempes en feu. — Je guetterai, jusqu'au matin.

Il ne se rendait pas compte que la fatigue le terrassait et que les deux nuits passées sans sommeil prenaient leur revanche.

Il sauta le premier sur le quai, courut à une voiture, lança : « Au Palace » et s'affala sur les coussins... Les rues étaient désertes. Il soufflait un vent froid qui surprit le jeune homme.

Lorsqu'il poussa le tambour d'entrée et qu'il se retrouva dans le hall, il porta la main à sa poitrine; son cœur lui faisait mal. Ce fut en hésitant qu'il demanda au portier :

— Madame la baronne d'Évremont-Saint-Elme est-elle toujours à l'hôtel?

A quelle extravagance se fût-il livré si on lui avait répondu non?... Ce fut oui qu'il entendit.

Il respira profondément, comme un plongeur qui remonte à la surface après une immersion trop longue.

— Madame d'Évremont est rentrée?

— Madame la baronne est montée dans son appartement.

— Faites-lui porter ma carte... Non. Dites-moi qui la portera.

Un chasseur accourut à l'appel du cerbère galonné.

— Pour madame la baronne d'Évremont, — dit Geoffroy. — Appartement 14. Écoute-moi bien. Tu diras que j'attends... qu'il s'agit d'une communication très importante. Tu insisteras : très importante.

Le gosse partit au galop. Bien que ce zèle fût tari dès le tournant du palier, Geoffroy lui en eut de la gratitude. Pour ne pas calculer les secondes qui s'écoulaient, et surtout pour ne pas penser au refus possible, il se força à regarder les gravures d'une *Illustration*. Après avoir tourné les pages, il ne sut même pas de quoi elles traitaient.

Le chasseur revenait.

— Monsieur peut monter à l'appartement 14.

Geoffroy ne vit pas l'ascenseur ouvert, il escaladait l'étage avec la vitesse d'un gymnaste.

Isaure avait ouvert la porte du petit salon.

— Déjà de retour! — fit-elle en tendant le bout des doigts.

— Oh! Mademoiselle! Une chose tellement heureuse! Si vous saviez!...

Il entrait. Madame d'Évremont, qui avait quitté sa robe du soir pour un déshabillé corail bordé de fourrure, coupait les pages d'un livre.

— Vous voilà bien vite parmi nous! — fit-elle d'une voix qui ne décelait ni impatience ni mécontentement. — Auriez-vous déjà fait une découverte importante, monsieur l'archéologue?

Il s'était baissé sur sa main et ses lèvres s'appuyèrent, pieuses et soumises.

— Oui, madame, — s'écria-t-il. — Une découverte si belle, si belle que j'en reste ébloui.

— Grands dieux!... Asseyez-vous donc là, pour nous raconter.

— Non. Il faut que je vous parle debout.

— A votre aise... Vous avez donc trouvé...

— Les λογαί 'Ιησοῦ, madame! Tout ce que j'avais cru était faux!... C'était Sopaule!...

Gabrielle cessa de tourner les pages.

— Sopaule!

— Oui, Sopaule! Et moi qui croyais baser mes soupçons sur des indices probants!... Depuis Paris, Sopaule me roulait! Une folie avait soufflé sur son vieux cerveau. Il était d'ascendance grecque, et la similitude de noms... Sopaule, Sôpolis... lui avait tout-à-coup mis en tête que ce marin du premier siècle était son ancêtre. De là il déduisait que lui seul avait le droit de rechercher l'épave du *Numa Pompilius*. Comment y fût-il parvenu? Sans doute n'y pensait-il pas. A partir de ce moment, il n'eut plus qu'un but : s'approprier la fin du manuscrit.

Il avait pris dans son portefeuille le morceau de papyrus et l'avait déposé sur la table.

— Dès notre arrivée à Palerme, Sopaule manifestait le désir d'aller visiter les églises normandes. C'était pour courir aux catacombes. Par quel hasard fut-il servi? Y retourna-t-il une seconde fois? Je n'en sais rien.

Les poings serrés contre les tempes, il cria :

— Et pendant qu'il partait pour Tunis, moi, je vous accusais! Je vous accusais!

Madame d'Évremont lâcha son livre :

— Vous m'accusiez!

Elle avait posé les deux mains sur les épaules de Lambersac; les yeux agrandis, les narines battantes, les lèvres entr'ouvertes, elle attendait l'explication.

Isaure s'était rapprochée.

— C'est infâme, — fit-elle d'une voix dure...

— Laisse-le parler, — interrompit sa cousine.

Et s'adressant au jeune homme, elle ajouta :

— Expliquez-vous clairement; je ne vous ai pas compris.

Pâle, les yeux rivés au parquet pour ne pas rencontrer le regard de Gabrielle, il répliqua :

— Comment des soupçons ne seraient-ils pas nés? Vous seule, avec Henri d'Évremont, connaissiez l'affaire du papyrus. J'avais dû mettre votre beau-frère hors de cause... Alors, qui pouvait avoir écrit en Dalmatie?... Oh! Je vous jure que ça n'aurait pas suffi... Mais votre volonté d'augmenter sans cesse votre fortune!... Et puis, tout un concours de circonstances... Vos promenades solitaires à Palerme, avant mon

arrivée... Aux catacombes, le Père me disait qu'une dame voilée était revenue plusieurs fois,... qu'elle parlait anglais... Tout concourait à vous désigner.

— Et vous avez cru?...

— Vous êtes tellement incompréhensible...

— Alors, pourquoi ne pas m'avoir accusée tout de suite?... Vous avez pu garder le silence, venir me voir, m'accompagner en excursion, quand vous étiez certain que je vous avais volé!...

Il releva les yeux et prononça avec une ardeur farouche;

— Je vous aime tant... tant...

Sur ses épaules, les mains de Gabrielle tressaillirent.

A deux reprises, Isaure avait encore prononcé le mot d'infamie, mais sa cousine ne paraissait plus l'entendre.

— Et vous êtes revenu à Tunis pour vous confesser? — fit madame d'Évremont. — Il ne le fallait pas, car, malgré tout, vous êtes ma victime. Ne vous ai-je pas ruiné?...

Il répéta :

— Je vous aime.

— Je vous crois, Lambersac... C'est pourquoi il est temps que nous causions...

Elle s'enfonça dans son fauteuil, les bras nus sur les appuis, les jambes croisées.

— J'espère que vous avez dit son fait à ce savant escroc?

— Non, lorsqu'il m'a vu, la folie qui le guettait l'a étreint. Une attaque l'a terrassé... Il est mort, la nuit même... Je ne lui en veux pas. Il avait toujours été si malheureux!

— Que comptez-vous faire du papyrus?

— Le renvoyer aux Capucins de Palerme, après l'avoir fait traduire. Maintenant je suis certain que le lieu du naufrage y est déterminé. Sopaule ne mentait pas, lorsqu'il criait avoir découvert l'emplacement de l'épave, sur un haut-fond, près des îles Djammour.

— Ensuite?...

— Je tenterai l'aventure. Si j'y engloutis sans résultat le petit capital qui me reste, j'y gagnerai sans doute de me faire admettre, à un titre quelconque, dans l'administration des Beaux-Arts.

— Vous envisagez l'avenir sans terreur?

— Je tâche de me le persuader.

— Savez-vous, Lambersac, que vous avez de réelles qualités... L'énergie... La constance... Et à un point que votre vie de garçon était loin de laisser prévoir.

— Pourquoi vous moquez-vous?

— Vous supportez les coups du sort avec une belle vaillance! A peine vous ai-je vu démonté pendant un jour ou deux... Vous pardonnez à qui vous ruine, avec une grâce digne d'un héros de roman!

— Où est mon mérite? J'ai tenté de vous haïr. Mon amour m'a vaincu.

— Alors, vous êtes paré pour recevoir un troisième coup?

— Quel coup pourrais-je craindre?

— Voilà!... Ce que je vais vous dire est la vérité, je vous en donne ma parole d'honneur. Je vous la donne pour que vous ne doutiez pas un seul instant... Votre fortune, Lambersac, n'a jamais été déposée chez maître Berdanet-Blanc, à Poitiers; elle se trouve à votre nom, dans un coffre du Crédit-Lyonnais, boulevard des Italiens.

Elle avait récité ça comme une leçon, d'une voix indifférente, mais ses lèvres souriaient. Les ongles à la poitrine, lui, restait muet, figé, sans autre signe d'émotion qu'un tremblement des lèvres et une immense pâleur.

Isaure, qui feignait de lire, déposa brusquement son volume et regarda le jeune homme, cet intéressant jeune homme deux fois millionnaire... Avec une pointe d'ironie émue, Gabrielle déclarait, comme une citation à l'ordre de son cœur :

— Monsieur Geoffroy Lambersac, — je suis contente de vous.

Il s'était agenouillé, et couvrait de baisers la main qu'elle abandonnait avec complaisance.

— Ouvre la fenêtre, petite; on étouffe, — dit madame d'Évremont.

Mille bruits montaient de la rue, mêlant les cris méridionaux, les gutturales arabes, les notes basses de l'orchestre voisin, les abois des trompes et les piaffements des chevaux attelés devant l'hôtel. Le rêve, l'incroyable rêve quitta la chambre.

— Asseyez-vous, — ordonna Gabrielle. — Vous vous doutez bien qu'il me reste beaucoup de choses à vous dire... Là... Rapprochez votre fauteuil... Et surtout ne m'interrompez pas. Il faut m'écouter avec calme.

Le visage baissé, le front dans la main, il attendit. Il n'aurait pu parler. Le choc l'anéantissait. Et pourtant, dans la stupéfiante révélation qu'il venait d'entendre, la seule chose que son esprit ne réalisât pas, c'était précisément le fait principal : il retrouvait sa fortune!... Non! Non! Il se réjouirait plus tard, quand il aurait le temps de penser! Maintenant tout s'effaçait devant cette vérité admirable : Gabrielle était deux fois innocente!

— Je n'avais pas voulu votre épreuve si complète, — reprit-elle. — Je n'entendais vous frapper que dans vos intérêts matériels. Mais je ne suis pas mécontente que vous ayez dû, très raisonnablement, m'accuser d'avoir ravi ce papyrus. Il valait mieux paraître doublement coupable... Je désirais savoir ce que vous valiez... et ce que valait votre amour... Quand je vous ai demandé votre fortune, je n'ignorais pas que Bardanet-Blanc était à la veille du scandale et de la prison. Mais vous aviez confiance en moi! Une confiance admirable, vraiment, puisque vous ne preniez aucun renseignement sur le dépositaire! Vous oubliiez ce que disaient de moi mes amis,... même les meilleurs amis...

Elle tournait imperceptiblement la tête vers sa cousine qui blêmit.

— Avais-je tort de contrôler et de diriger mon cœur? — continua-t-elle d'une voix plus lente et plus basse. — Avais-je tort de vouloir choisir, afin d'édifier plus solidement mon bonheur futur?...

— Madame! — haleta Lambersac.

— Ne répondez pas... C'est une scène... anormale,... en vérité, que cette... déclaration, devant Isaure. Mais je ne suis pas encore veuve, et je croirais manquer de loyauté si je vous disais tout ceci sans la présence d'un tiers... J'ai cru aimer mon mari, comme on croit aimer quand on se marie très jeune. Exaltation, suggestion, désir de vivre! Mon mari se meurt, et dans de telles conditions que je lui dois tout au plus la pitié et les prières d'une chrétienne. Si la religion

ne pouvait briser une chaîne odieuse, j'étais pourtant libre de donner mon... affection... Depuis plusieurs mois, je commençais à vous la donner.

— Madame!... — murmura-t-il encore.

— Il y avait donc plusieurs mois que je commençais à vous aimer; mais vous me faisiez peur... Je vous ai mis à l'épreuve. Je l'aurais fait, même sans le secours assez providentiel de ce papyrus, que vous achetiez uniquement pour déplaire à Henri. Alors le jeu devenait simple. Votre déclaration dans ma loge, ma réponse hautaine, bien adaptée à ce que prétendaient les imbéciles. — Ah! si vous saviez combien les titres et les richesses comptent peu pour moi, à côté de la tendresse et de la sécurité!...

Elle parut se recueillir, appeler son courage, et elle termina :

— Maintenant que je suis sûre de vous, et que vous pouvez être sûr de moi, il faut nous quitter pour deux ans.

Relevant la tête, il cria, d'une voix affolée, comme s'il venait d'entendre sa condamnation :

— Vous quitter!... Jamais!... Vous quitter!... Non! Madame!... Assez d'épreuves. Je n'ai plus la force de les supporter!...

— Réfléchissez, Lambersac. Si vous rentriez à Paris, ne deviendrions-nous pas vite la cible de toutes les calomnies? Je n'aime pas mon mari, je me considère comme libre de tout devoir d'affection et de regret; j'ai reçu sans émotion l'annonce que sa maladie s'aggravait et que dans deux mois au plus il aurait cessé de souffrir,... s'il souffre!... Mais n'est-il pas juste que je sois près de lui, seule... et que je lui accorde mon deuil?

— Deux ans, loin de vous!... Loin de vous! — répétait Geoffroy.

— Deux ans où vous aurez la certitude que je vous appartiens... Seulement, — corrigea-t-elle avec son sourire si plein de caresses, — m'aimerez-vous encore, après ces deux ans?...

Elle lui serra la main, d'une longue et solide étreinte.

— Moi-même, je vais m'enfermer dans la retraite, — reprit-elle. — En rentrant à Paris je veillerai sur les derniers jours de celui dont je porte encore le nom. Puis ce sera le

temps du crêpe et du noir... Je le supporterai sans chagrin, mais avec le respect des convenances,... et je le supporterai toute seule, car Isaure va retourner en Touraine.

— Ah! Vous me renvoyez? — s'écria sa cousine, de plus en plus pâle.

— Il ne faut pas que les jeunes filles restent trop longtemps éloignées de leur mère, — répondit Gabrielle. — En outre, le spectacle de la mort n'est pas fait pour les yeux de vingt ans... Enfin, croyais-tu vraiment que j'étais ta dupe, depuis Paris?...

— C'est ça. On me chasse! Je partirai demain! — annonça Isaure d'une voix sèche.

Elle se retira, les lèvres pincées, mâchant sa colère...

— Vous aussi, vous partirez demain, pour Constantine et Alger, — dit Gabrielle en se levant.

Debout devant elle, il s'imprégnait de sa beauté, qu'exaltait un rayonnement nouveau. Dans les larges pupilles brunes cerclées d'or, il n'y avait plus que sincérité, loyauté et tendresse.

Geoffroy hésitait.

— Pour être sûr que je ne rêve pas, — dit-il, — accordez-un gage.

— Un gage?

Elle se penchait, infiniment émue. Il l'entoura de ses bras, la serrant comme une proie conquise, et longuement, ses lèvres s'unirent aux paupières closes.

— Partez, — redit-elle, avec douceur.

Lorsqu'il se fut arraché, et qu'il se retourna sur le seuil, mettant tout son amour, toute son espérance dans son dernier regard, elle murmura encore :

— Dans deux ans.

ÉPILOGUE

Ceux qui se tiennent au courant des découvertes historiques et que passionne l'art, connaissent les fouilles sous-marines qui ont arraché de leur bière mouvante, à un mille et demi nord-nord-est de l'île Zembretta (la plus petite

des Djammour), des trésors qui font oublier ceux de Madhia et de Cerigotto.

Le lieu exact du naufrage n'avait pas été fort difficile à établir et il était même surprenant que jamais, par une de ces mers lisses et transparentes comme en réservent les beaux jours en Méditerranée, les pêcheurs de Sidi-Daoud, qui fréquentaient ces parages et plongeaient souvent pour se divertir, n'eussent pas aperçu les grandes colonnes de marbre rose. S'il fallait admettre que l'exaltation de Zéphirin Sopaule un commencement de folie, lui avaient seuls montré l'épave lorsqu'il se promenait en barque autour des îles, il n'en était pas moins vrai qu'il avait repéré l'endroit où durent descendre les scaphandriers. Sur une carte marine, trouvée parmi ses livres au sémaphore du Cap-Bon, il avait marqué d'une croix le fond de trente-deux mètres que ses déductions lui désignaient.

Le récit de Sôpolis devenait d'ailleurs fort explicite dans ses dernières lignes :

« Nous avions doublé le Promontoire de Hermès et nous gouvernions vers le couchant afin de profiter d'un vent favorable, puis de remonter tout droit sur Ostie. Nous avions devant nous, très distinctes, deux îles de grandeur différente, lorsque le malheur arriva. Nous n'eûmes pas le temps d'implorer les Dieux. Le navire se retournait, comme si Hercule lui-même le saisissait par le fond pour le soulever. Nous fûmes lancés à la mer. Hélas! Le bateau romain ne recueillit que quatre d'entre nous.

» Le soleil brillait et je pus voir distinctement le *Numa Pompilius*, sous l'eau, tout près de nous, arrêté dans sa chute. »

La carte de Sopaule dispensa d'explorer tous les hauts fonds qui abondent à la pointe de la Tunisie. De même qu'à Madhia, l'admirable découverte se trouvait dans les eaux territoriales. La moitié en revenait donc à l'État, circonstance qui, malgré tout, aplanit bien des difficultés dans l'entreprise de Geoffroy Lambersac.

Parti avec Dartigue, il avait fait édifier près du Cap-Bon quelques maisons démontables, et ce fut dans cette demi-solitude qu'il vécut plus de dix-huit mois, prenant part

aux opérations de relèvement, et revêtant lui-même le scaphandre. Les travaux furent longs et toute la cargaison qu'emportait le *Numa Pompilius* ne fut certainement pas été relevée. Après avoir écartelé et broyé la coque, les flots avaient dispersé les richesses qu'elle contenait. De nombreuses pièces rares furent sans doute entraînées vers des gouffres et perdus à jamais.

Pour la grande statue de Jupiter en or massif, ainsi que pour les admirables figures de Dionysios, d'Apollon et de Diane, Washington offrit de payer les sommes qu'on demanderait, mais ces chefs-d'œuvre ne traversèrent pas l'Atlantique, car Lambersac garda pour lui tout ce que les États français et tunisien ne purent racheter.

Jamais le courrier n'arriva au sémaphore sans les enveloppes bleues qui s'étaient rejointes pour attendre le paquebot, et qui lui apportaient la confiance, l'encouragement, la preuve constante d'une tendresse sûre et un peu maternelle.

Même durant son deuil, commencé trois mois après son retour en France, Gabrielle continua d'employer, pour les mailles de la longue chaîne qui la rattachait, à la côte tunisienne, ce papier azur, où elle mettait son espoir et sa foi.

Lorsqu'il recevait les missives toujours tant attendues, Geoffroy les regardait, devant lui, sur son bureau, comme des objets très précieux qu'il faut d'abord admirer. Mais pour les lire, il s'enfuyait de sa demeure, dépassait les baraquements des ouvriers, le hangar, le corps de garde où veillaient quelques spahis détachés par le Résident, et il allait s'asseoir entre les rocs, dans un endroit bien solitaire, où il ne verrait devant lui que les flots, bleus comme la lettre, les îles Djammour et l'horizon embué de chaleur.

Comme il avait méconnu Gabrielle! Quels trésors de bonté renfermait ce cœur d'élite, trop tôt frappé par la souffrance, mais qui en était sorti plus fort, plus ardent!

La succession entièrement réglée au profit de trois grandes œuvres philanthropiques, elle s'était renfermée dans son hôtel, ne recevant plus, refusant les invitations les plus intimes.

Dans la retraite, elle se préparait à la grande fête de sa vie.

Nous partirons, — écrivait-elle, — *Paris n'est pas fait pour le vaste bonheur; il l'étouffe comme le vacarne d'une foire éteindrait le chant d'une viole...*

Geoffroy avait établi tout un plan d'études qui les mènerait pour plusieurs années en Asie Mineure, et elle s'en réjouissait.

Il passa la fin de son exil à Nîmes, au milieu des splendeurs romaines, qu'il ne voyait même plus. Chacun des longs mois vécus si loin de Gabrielle avait fortifié son amour.

Lentement, Geoffroy s'était accroché aux deuxièmes anniversaires de toutes les dates qui avaient marqué le chemin de sa passion :

— Il y a deux ans, j'entrais dans sa loge... Aujourd'hui je partais pour Palerme... Cette nuit, je veillais à côté d'un squelette; les souris rongeaient les cercueils... Comme l'arrivée à Tunis était rose dans le matin!... Et cette route du Cap-Bon!... Enfin, l'attente mortelle, dans la gare de Soliman...

Le jour où sa pensée commémora ce souvenir, — le dernier! — l'enveloppe bleue fut plus petite.

La lettre qui scellait la fin de l'épreuve ne contenait qu'une seule ligne :

Reviens. Je t'aime.

ÉDOUARD DE KEYSER

CHANTS DE PALESTINE

LA MOISSON

« Réveille-toi, ô Sulamite! »

Le soleil de midi brûle les chaumes roux
Où nous avons coupé la moisson depuis l'aube;
C'est la trêve du jour, la sieste aux rêves fous;
A mon cœur embrasé le sommeil se dérobe...
Et toi, tu dors à l'ombre exquise des figuiers,
Ayant posé ton front sur ton bras replié...
Les cigales pourtant font résonner leurs sistres,
Mêlés aux tambourins des frelons vagabonds...
Mais rien ne peut troubler le complet abandon
De ton repos... Tes yeux, que la fatigue bistre,
Restent fermés aux bruits, et sont clos à la voix
Des désirs déchaînés comme des chiens avides,
Et dont la violence aboie et gronde en moi!
Et des champs désertés, de tous les vergers vides,
Monte l'odeur des fruits chauffés par le soleil...
Mais, lorsque tu viendras, secouant le sommeil
Qui t'envahit, et par moments, t'accable encore,
Pour te désaltérer enfin avec lenteur,
Et que, nonchalamment, tu me rendras l'amphore,
Je ne voudrai goûter que ta fauve moiteur!...

LE PRESSOIR DES OLIVES

Il faisait presque obscur dans l'antique pressoir
Quand je me suis penchée à la porte entr'ouverte...
Mais dans l'ombre odorante et chaude on pouvait voir
La lourde roue en bois presser la pulpe verte
Des olives dans le cuvier; et lentement
Elles rendaient leur suc, ainsi qu'un clair flot d'ambre,
Qui venait ruisseler jusqu'au sol, par instant,
Sous l'effort continu de tes reins qui se cambrent...
Et tu marchais le front baissé, les bras tendus,
Pressant à chaque tour l'onctueux résidu.
... Je ne t'ai pas parlé... mais j'ai vu ton visage,
Qu'une lampe de cuivre éclairait faiblement,
Tu souriais... Moi, je rêvais, en m'en allant...
J'aperçus dans la nuit un nouveau paysage
Où je ne trouvais plus les contours familiers
Des champs et des vallons... Et du flanc des collines
S'exhalaient des parfums plus doux, et les palmiers
Chantaient plus tendrement au vent qui les incline,
Et les rossignols répondaient... Et l'univers
Était fertile et beau sous un grand ciel très clair
Où le char de David faisait briller ses roues!
... J'ai croisé plus d'un couple, amis ou fiancés...
Mais leurs yeux éperdus et leurs mains qui se nouent
Tenaient moins de bonheur que mes doigts enlacés
Qui ne portaient qu'un souvenir! Sous les yeuses
J'ai pu passer près des amants sans un regret,
— Ils étaient réunis, j'étais seule, c'est vrai —
Mais je t'aimais, je t'avais vu, j'étais heureuse...

LES ANNEAUX D'OR

Entends tinter mes anneaux d'or...
Mes bras se sont heurtés pour entourer ta tête,
Pour l'enfermer comme un trésor...
O toi! mon bien-aimé, qui de la base au faîte,

Depuis tes beaux pieds nus jusqu'en haut de ton front,
Brilles d'or pur et de la neige de l'Hermon!
Ta bouche est douce et distille la myrrhe franche,
Et tes dents, au fruit que tu mords,
Font des sillons égaux où la sève s'épanche...
Entends tinter mes anneaux d'or...

Entends tinter mes anneaux d'or
Sous la témérité tendre de tes caresses...
C'est le son du divin accord
De ta beauté, de nos désirs, de ma jeunesse;
Et quand, un peu plus tard, ton souffle rauque et court
Exigera de moi tous les dons de l'amour,
Ils sonneront tout bas leur joyeuse réplique...
Et pour être plus nue encor
Je les laisse tomber, tous, avec ma tunique...
Entends tinter mes anneaux d'or!...

Entends tinter mes anneaux d'or!
Je voudrais déposer leur écho sur ta bouche
Pour sceller à jamais ton corps
Comme d'un sceau sacré que nulle autre ne touche...
Quand tu me quitteras pour paître tes troupeaux
Au milieu des muguets et des trèfles nouveaux,
N'arrête pas au vol une tendre palombe,
Car ton oubli serait ma mort...
La jalousie est plus cruelle que la tombe...
Entends tinter mes anneaux d'or,

Entends tinter mes anneaux d'or,
Quand vers le soir tu t'étendras près des feux d'herbes
Où ta lassitude s'endort...
Et lorsque tes brebis et tes béliers superbes
Iront pendant la nuit boire au bord de l'étang,
Cherche dans leur clochette un refrain de ce chant
Qui t'apportait, comme de vibrantes prémices,
Le choc dont tu trembles encor...
Mais tu l'auras quitté, ton jardin de délices...
Entends tinter mes anneaux d'or!

LE MIROIR D'ARGENT

Mon bien-aimé, tu m'as fait don
D'un peigne d'or, d'un voile et de ce collier rond...
Mais je ne veux garder, de toutes ces richesses,
Qu'un souvenir de ta tendresse...

Qu'ai-je besoin de tant d'atours!...
Ta rose de Sâron, ton muguet des vallées
Ne saurait pas planter un peigne, ô mon amour!
Dans ces boucles trop emmêlées...

Le soir, tu défais mes cheveux
Pour t'enivrer d'odeur dans leur toison épaisse,
Pendant la nuit... quand ils glissent entre nous deux...
Et le matin, tu me les tresses...

Pour tout collier donne tes bras!
Que leur étroite étreinte, encor presque sauvage,
Laisse à mon cou meurtri la pourpre de leurs lacs,
La trace de leur cher passage!

Veux-tu que ce voile brodé
Empêche ton regard de brûler mon visage?
Que son frêle tissu vienne encor retarder
La caresse qui me saccage?

Reprends, reprends tous ces présents...
Je ne veux conserver qu'un petit miroir terne
Qui luit ainsi que l'onde obscure d'un étang,
Ou comme l'eau d'une citerne;

Car j'aime à le voir s'animer
Quand vient fleurir, sur sa surface lisse et nue,
Le mobile reflet de ta bouche charnue
Qui me sourit... mon bien-aimé!

HENRIETTE HERVÉ

AU THÉATRE

L'année théâtrale 1922-1923 aura été, en somme, assez faible. Je ne vois à retenir que les deux pièces de M. François de Curel, l'*Ivresse du Sage*, qui n'a obtenu qu'un demi-succès à la Comédie-Française, mais qui méritait mieux, et *Terre inhumaine*, qui a eu près de trois cents représentations consécutives au Théâtre des Arts, et n'en est pas moins un chef-d'œuvre; puis, dans l'ordre de la comédie légère, les très spirituelles et très amusantes *Vignes du seigneur* de MM. Robert de Flers et Francis de Croisset, une fortune pour le Gymnase. Sauf ces exceptions, nos auteurs célèbres et nos théâtres classés n'ont rien donné de nouveau qui fût d'intérêt majeur, et plusieurs ont vécu surtout de reprises : celle du *Vieil homme* de M. Georges de Porto-Riche, à la Porte-Saint-Martin, a été particulièrement brillante et fructueuse. Quant aux théâtres de jeunes et aux théâtres à côté, on nous en promet tous les jours monts et merveilles; mais cette année, ce qu'ils nous ont offert était tout juste honorable ou franchement insignifiant; ils ont battu la campagne, et découragé la critique.

Dans cette disette, alors que l'importation étrangère se ralentissait également, que l'attrait d'Ibsen, de Bernard Shaw et des Russes s'épuisait, que l'art nègre, fort à la mode, ne s'élevait pas jusqu'au théâtre, on a fait un succès à un auteur italien hier encore inconnu à Paris, M. Luigi Pirandello, dont on admet couramment qu'il a été la révélation de l'année.

Il est assez curieux que les Italiens, qui possèdent une si belle et si riche littérature, n'aient pas eu l'équivalent de

Shakespeare, de Corneille, de Racine, de Molière, de Calderon et ne se soient pas élevés dans le tragique plus haut qu'un Alfieri ni, dans le comique, qu'un Goldoni. Déjà dans l'antiquité, leurs ancêtres latins n'avaient pas eu d'Eschyle, de Sophocle ni d'Euripide; ils avaient eu Plaute et Térence, que nous admirons encore (en préférant Plaute, contrairement au goût du XVIIe siècle), mais qui, même à eux deux, ne valent pas un seul Aristophane. Il est vrai que les Romains ont eu Virgile, et les Italiens Dante. De tels noms suffisent à la gloire d'un peuple, et l'empêchent d'être littérairement éclipsé par aucun autre. Mais l'anomalie que je signale n'en paraît que plus bizarre. Je ne me charge pas du tout de l'expliquer. Car l'influence du milieu et du moment n'y est pour rien. Je vois bien pourquoi la France n'a produit d'épopées qu'au moyen âge. C'est que l'état de la société française dès la Renaissance et surtout dans notre âge classique ne s'y prêtait plus; l'épopée est toujours le produit d'une époque primitive; l'épopée dite savante n'existe pas; et l'exception apparente n'en est pas une, attendu que ce Virgile tout champêtre, qui fuyait Rome et la cour d'Auguste, conservait dans un temps plus avancé l'esprit primitif en lui-même. Mais je ne vois pas du tout pourquoi les Italiens n'ont encore eu aucun poète dramatique de première grandeur, puisque la vie de société, nécessaire à ce genre, est fort développée chez eux depuis plusieurs siècles et qu'ils possèdent depuis la Renaissance des théâtres florissants — dans l'un desquels, à Florence, est né l'opéra, avec Monteverde —; ils semblent même avoir le théâtre dans le sang, puisqu'ils ne cessent de produire des quantités de merveilleux acteurs, dont plusieurs ont acquis des renommées européennes. Alors? Alors, c'est sans doute tout simplement un caprice de la nature, qui sème les genres où elle veut et les oriente comme il lui plaît. Il lui a plu, par exemple, que M. Gabriele d'Annunzio, dont les pièces sont pourtant ce que l'Italie moderne a donné de plus remarquable en ce domaine, fût plus encore poète lyrique et romancier que dramaturge. Elle aurait aussi bien pu faire de M. Anatole France un auteur comique et de M. Maurice Barrès un sermonnaire. C'est ainsi parce que c'est ainsi, et l'on n'en distingue pas d'autre raison.

M. Luigi Pirandello est-il l'homme providentiel qui comblera cette lacune de la littérature de son pays? J'avoue qu'il y a quelque injustice à l'écraser sous une telle espérance, fatalement propice aux déceptions; mais ce n'est pas moi qui lui ai lancé ce pavé de l'ours. Certains emballements, d'abord flatteurs, sont surtout dangereux. Après qu'une salle en délire a bien trépigné d'enthousiasme et prodigué les ovations à l'écrivain, venu sur la scène avec ses interprètes pour savourer son succès, tout n'est pas fini et l'on n'a pas définitivement ville prise. Les articles du lendemain, encore bouillants de cette première effervescence, et les conversations de salon et de café, voire les snobismes impérieux, ne suffisent pas encore à consolider la victoire. Arrivent ensuite des juges plus réfléchis, qui revoient l'ouvrage ou le lisent, pour l'examiner dans des conditions de meilleure lucidité; on a pris l'habitude d'imprimer les pièces nouvelles, et c'est excellent, comme contre-épreuve. Vous savez que, bien que les pièces soient faites pour être jouées, selon le célèbre aphorisme de Sarcey, elles le sont ou doivent l'être aussi pour être lues; tous les vrais chefs-d'œuvre supportent la lecture, ou même y gagnent; et le reste ne valait que comme divertissement éphémère, sans qualité artistique. C'en est la pierre de touche.

A lire les pièces de M. Luigi Pirandello, ou du moins les deux seules qui aient encore été traduites en français [1] et jouées à Paris, ce qui frappe d'abord, c'est le peu d'envergure de la pensée et du style, sous une originalité de pur artifice. On se dit : « Ce n'est que cela ! » Et l'on est bien obligé d'attribuer son triomphe à cette nouveauté toute superficielle et formelle des données du scenario, qui a été de tout temps spécialement chère et précieuse aux publics de théâtre. Le principal mérite de M. Luigi Pirandello consiste à inventer des « situations » et à les faire valoir par une technique habile; si c'est là du théâtre d'idées, je dirai que M. Luigi Pirandello en est le Scribe.

Pas plus que Scribe, il ne recule devant l'extrême invraisemblance, comptant avec raison sur sa dextérité d'escamoteur pour faire passer la muscade. Les *Six personnages*

1. Les *Six personnages en quête d'auteur*, par M. Benjamin Crémieux; *la Volupté de l'honneur*, par madame Camille Mallarmé.

en quête d'auteur, qui sont allés aux nues et ont fait une magnifique carrière à la Comédie des Champs-Élysées, nous imposent la plus extravagante fantasmagorie. Six personnages fictifs, imaginés par un auteur qui méditait d'en faire une pièce et qui l'a laissée inachevée, apparaissent sur la scène d'un théâtre à une troupe de comédiens et à leur directeur, réunis pour une répétition. Où diable cela se passe-t-il? Je veux dire dans quel cerveau? A cette objection l'on a répondu que les fées aussi étaient irréelles et qu'on a bien le droit d'écrire des féeries. Quelle erreur! Les fées ont une réalité parfaitement solide et consistante; elles existent bel et bien, non pas objectivement sans doute, mais dans l'esprit des foules qui y ont cru et des enfants qui y croient encore. Il en va de même pour tous les héros et toutes les aventures légendaires. Lorsque Molière nous montre Don Juan entraîné aux enfers par la statue du Commandeur, il est bien certain que, lui, il n'y croit pas; mais il nous montre à bon droit des événements qui se sont produits dans d'autres imaginations, et qui à ce titre ont acquis une consistance et joué un rôle effectif. Et, en nous les racontant sans y croire lui-même, Molière fait son métier, il reste un peintre véridique de la nature humaine, qui a pu y ajouter foi. Mais qui donc a jamais cru que des personnages de comédie, ou des larves de personnages encore dans les limbes, pouvaient prendre l'aspect de personnages en chair et en os, arpenter un « plateau » et engager une conversation aussi longue qu'animée (c'est toute la pièce de M. Pirandello) avec des êtres bien vivants et réels au sens ordinaire du terme? Si encore le directeur était seul dans son théâtre, on pourrait supposer qu'il a une hallucination; mais ils sont là près d'une douzaine, comédiens, régisseurs, accessoiristes, qui prennent part à cette diablerie sans paraître s'en étonner; et l'on ne connaît pas d'exemple d'une telle hallucination collective, si exactement agencée. Reste que tout cela se passe simplement dans l'esprit de M. Luigi Pirandello. C'est précisément ce qu'on appelle une invraisemblance et une violation follement arbitraire des règles du genre fantastique, qui a les siennes tout aussi bien que le genre réaliste.

Sans doute, le public s'en accommode, et s'en amuse. Le

public accepte toujours n'importe quel postulat : c'était une autre maxime de Sarcey, grand défenseur de ce que je n'ose appeler l'esthétique de Scribe. Mais ici notre oncle Sarcey se plaçait volontairement au point de vue du praticien spécialisé dans le théâtre distrayant et digestif : et cet axiome, admissible pour le vaudeville ou le mélodrame, ne s'applique pas aussi exactement à la tragédie ou à la haute comédie. En se l'appropriant, M. Pirandello a peut-être prouvé que, malgré quelques ambitions intellectuelles, il n'était au fond qu'un vaudevilliste. Enfin, accordons-lui son postulat, et voyons ce qu'il en a tiré.

Ces six personnages, qui cherchent un auteur pour terminer la pièce dont ils ne constituent que les embryons, la racontent naturellement au directeur pour le décider à leur procurer la couveuse où s'achèvera leur éclosion. Elle est si saugrenue, quoique platement banale, cette malheureuse pièce restée en plan, que l'on approuve l'auteur qui l'avait conçue de s'en être vite dégoûté. Le père s'est séparé de la mère en la jetant dans les bras d'un soupirant, qui semblait mieux destiné à faire le bonheur d'une femme en général et de celle-là en particulier. Du premier, elle a eu un fils; de l'autre, une fille aujourd'hui nubile, plus une fillette en bas-âge et un garçonnet. Après quoi elle est devenue veuve de ce second époux, tandis que le premier continuait à vivre allégrement sa vie. Or la nouvelle famille est tombée dans la misère, de telle sorte que la fille aînée a été réduite à fréquenter chez une entremetteuse; et quel client y rencontre-t-elle? Son beau-père! C'est un mélo horrifique pour l'Ambigu ou le Grand-Guignol. La mère est survenue à temps; le demi-inceste n'a pas été consommé. Mais la fille aînée, échappée à cette aventure, poursuit son beau-père d'imprécations; la mère se lamente indéfiniment; la fillette se noie dans un bassin et le garçonnet se tue d'un coup de revolver, tandis que le fils du premier père, trouvant sans doute — et avec raison — cette histoire absurde, se renferme dans une réserve méprisante et ne veut rien savoir.

C'est cette ripopée de mélo ou de feuilleton que nos six personnages viennent non seulement exposer, mais jouer, à la troupe réunie, en prenant des attitudes avantageuses, en

déclarant que c'est cela, la vie, et en se moquant des comédiens dès que ceux-ci essayent de répéter les rôles. Certains spectateurs se sont récriés : quelle satire du théâtre! Je consens qu'on fasse la satire du théâtre, qui est souvent bien conventionnel en effet; mais rarement autant que dans l'ouvrage de M. Pirandello. Il n'y a peut-être pas beaucoup de vérité dans le jeu de la plupart des comédiens; mais il y en a encore moins dans la conception de ces six personnages, et si l'on a une autre impression à voir le spectacle, c'est parce que monsieur et madame Pitoeff jouent avec tous leurs moyens, qui sont grands, tandis que les comédiens chargés de les imiter ont peut-être moins de talent et ont en tout cas pour mission de jouer délibérément faux, pour faire ressortir le contraste. M. Pirandello et son texte ne sont pour rien là dedans, et si la satire est plaisante en soi, elle n'en reste pas moins factice et injustifiée. Il y a d'ailleurs des équivoques et des contradictions. Tandis que les personnages fantastiques reprochent aux comédiens vivants de n'être pas vrais, ceux-ci accusent ceux-là de ne pas faire d'effet, et ce dernier grief n'est pas si déraisonnable, puisque l'art n'est pas la vie toute crue, mais n'en donne la sensation que moyennant une transposition savante. Ensuite, pourquoi ces personnages qui ne sont pas des humains, mais des fantoches tout de suite lâchés par leur auteur, donneraient-ils cette sensation de la vie? Ils se proclament plus vivants, plus durables, que le monsieur qui passe. Cela est exact, s'il s'agit de créations du génie, d'Hamlet, de Don Juan ou de Don Quichotte; mais on le savait. Chez ces ombres vaines, ces fœtus littéraires, quelle outrecuidance! Enfin, lorsque la mère pousse son cri d'horreur, pourquoi les comédiens si hostiles le trouvent-ils admirable? Il devrait leur paraître aussi vain et inefficace que le jeu du père et de la belle-fille. Ou, s'il y a une différence, M. Pirandello s'est abstenu de la préciser et de la motiver.

A ces vagues indications sur la vie et le théâtre, ajoutez-en une autre, encore plus vague, sur les variations de la personnalité (un homme n'est pas tout à fait le même chez une procureuse que chez lui, ni dans ses rapports avec ses semblables que dans son for intérieur), et une conclusion nébuleuse sur la faible barrière qui sépare l'illusion et la

réalité; voilà toute la substance philosophique de cette œuvre que certains ont jugée profonde. Ce n'est guère. Des lieux communs, présentés d'une façon spirituelle, mais sommaire, sans travail thématique ni véritable renouvellement d'aucune sorte; il n'en faut pas davantage pour acquérir aujourd'hui, du moins au théâtre, une réputation de penseur.

La *Volupté de l'honneur*, représentée avec un succès un peu moindre, mais encore appréciable, par M. Charles Dullin et sa compagnie au théâtre de l'Atelier, repose sur une donnée plus croyable et plus ordinaire, qui rappelle la *Favorite* et par conséquent aussi la *Périchole*. Le marquis Fabio Colli, marié, séparé de sa femme, mais non pas libre (le divorce n'existant pas en Italie) a séduit une jeune fille, Agathe Renni, qui va devenir mère. Il trouve pour elle un mari, un père pour l'enfant, en la personne d'un gentilhomme décavé, Angelo Baldovino. Ce sont des choses qui arrivent, même dans la réalité. Habituellement, ceux qui acceptent ces marchés sont des êtres vils, avec lesquels il n'y a pas beaucoup de sécurité, parce qu'on a sujet de craindre qu'ils ne retournent à la crapule dont ils ne sont sortis qu'en peinture; mais il advient aussi qu'ils se tiennent convenablement, parce que c'est dorénavant leur intérêt et qu'ils ne veulent pas compromettre une position chèrement achetée. Le Baldovino est un individu plus original, quoique également taré. C'est un contempteur des soutiens de la société. Il entreprend, puisqu'ils ont voulu une façade respectable, de renchérir sur leur respectabilité et de leur rendre la vie impossible. A moins que sa personnalité variable — c'est le grand cheval de bataille de M. Pirandello, affirme-t-on — ne se modèle sur cet idéal bourgeois avec lequel il entre en contact, et ne pousse à l'extrême. Est-ce un caméléon badigeonné de reflets nouveaux, qui deviennent aveuglants, ou un ironiste conscient et à froid? On ne sait pas trop, et le caractère demeure obscur.

En outre, les incidents et péripéties ne le sont pas moins. Le marquis et la famille sont exaspérés contre Baldovino, parce qu'il prétend donner à l'enfant, qui est légalement le sien, le prénom de Sigismond, qui est celui de son père,

et parce qu'il prétend que le baptême se fasse à l'église, et non pas à domicile, comme c'est, paraît-il, l'usage en Italie pour les gens à leur aise. Cela nous paraît bien insignifiant, et nous ne comprenons pas toute cette bataille pour de pareilles vétilles. D'autre part, afin de se débarrasser de Baldovino, maintenant qu'il a donné un nom à la mère et au fils, le marquis lui tend un piège : cinq cent mille francs sont laissés à sa disposition, afin qu'il s'en empare et, pincé, puisse être éliminé comme voleur. Non seulement il ne tombe pas dans ce piège, et nous le comprenons, parce que la malice est un peu grosse; mais Baldovino exige que ce soit le marquis Colli, son persécuteur, qui vole les cinq cent mille francs. Et nous ne comprenons plus du tout. Nous voyons bien la satisfaction qu'aurait cet aventurier a pouvoir traiter un marquis d'escroc, mais nous n'apercevons pas pourquoi le marquis commettrait cette escroquerie, ni de quel moyen Baldovino dispose pour l'y contraindre. Aussi ne l'y contraint-il pas. Mais Agathe, émerveillée, aime maintenant ce Baldovino, qu'elle n'avait accepté d'abord que comme mari honoraire, qui lui épargnerait la honte et lui permettrait de continuer tranquillement son intrigue avec le marquis Fabio. Elle est maintenant complètement retournée; elle suivra Baldovino dans une autre patrie, elle l'adore! Il n'y a pas de quoi, puisque après tout il a signé un pacte honteux, et que sa faconde ne le réhabilite pas. Et qu'est-ce que cela prouve?

Conclusion : M. Pirandello est un auteur curieux et ingénieux, mais, jusqu'à nouvel ordre, surfait.

Revenons à la poésie. C'est encore ce qu'il y a de mieux, au théâtre et ailleurs. Après nous en avoir un peu sevrés, la Comédie-Française nous en a comblés soudain, en fin de saison, comme pour acquitter une dette et se libérer d'un remords. Trois pièces en vers, coup sur coup : nous n'avons pas trouvé que ce fût trop. Nous aurions seulement désiré que deux d'entre elles fussent mieux jouées. Mais les acteurs reflètent l'esprit du jour. Tout le monde déplore chaque année, au Conservatoire, l'insigne faiblesse du concours de tragédie. Parbleu! Nous traversons une époque de plat réalisme, d'idéologie fallacieuse, et de vulgaire calembredaine. Tels

sont les trois genres essentiels qui se partagent le théâtre à la mode, et en vue desquels les jeunes apprentis-comédiens s'entraînent naturellement, quand ils ne se tournent pas tout bonnement vers le cinéma. Quant à la poésie, au style, à la dignité tragique, à quoi bon? Cela n'a plus cours. On ose à peine reprocher à une éminente interprète du drame et de la comédie modernes, comme madame Piérat, de n'avoir aucune des qualités qui conviendraient dans *Phèdre* ou dans les *Deux trouvailles de Gallus*. Ni Racine, ni Victor Hugo, ne sont de son temps; ils ne correspondent à rien qu'elle ait éprouvé par elle-même ou retrouvé chez les auteurs qui lui font des rôles. Et elle entend partout la dérision du romantisme. Il est de bon ton d'exalter Racine et de mépriser Hugo : mais les nuances qui les séparent sont peu de chose en comparaison de leur principal trait commun, qui est précisément la poésie, de sorte que la méconnaissance de l'un conduit à peu près fatalement à l'incompréhension de l'autre. Sarah Bernhardt n'était-elle pas également sublime dans *Doña Sol* et dans *Phèdre*? et madame Bartet pareillement divine dans la reine de *Ruy Blas* et dans *Bérénice*? Mounet-Sully, le romantisme fait homme, n'était-il pas aussi l'incomparable protagoniste des tragédies de Sophocle, de Corneille, et de Racine? Les grands poètes ont nécessairement les mêmes interprètes, et, malgré les petites différences d'école, leurs destinées sont solidaires. Les antiromantiques qui prétendent établir des distinctions irréductibles ont tort en fait et sont par-dessus le marché bien imprudents s'ils aiment réellement les Muses. Ils ressemblent à ces humanistes qui, sous prétexte de réserver les humanités à une élite, réussiraient à les couler à fond. Madame Piérat n'est pas romantique pour un sou, en quoi elle est bien d'aujourd'hui; mais cela ne la désignait pas pour incarner la marquise Zabeth, et l'on ne s'étonne pas qu'elle y ait échoué. Inversement, madame Bartet n'eût peut-être pas été excellente dans la *Marche nuptiale*, ni Sarah dans les *Marionnettes*. On ne peut tout avoir.

L'antiromantisme actuellement endémique a rendu quelques auditeurs insensibles à l'étincelante fantaisie et à la profondeur généreuse des *Deux trouvailles de Gallus*. Des

vers merveilleux, d'une verve, d'un éclat, d'une variété de traits et d'une abondance d'images qui sont un amusement et un délice perpétuels pour les amateurs, en quoi cela intéresserait-il des gens enfoncés dans la prose? Ils bâillent, n'écoutent pas ou ne comprennent pas, et objectent qu'il y a trop de mots, comme cet empereur atteint de surdité musicale qui trouvait trop de notes dans un opéra de Mozart, lequel lui répondit : « Sire, pas une de trop! » Ils prétendent aussi qu'il n'y a pas de vérité. Entendons-nous. Il est bien certain qu'Hugo n'est pas un réaliste. Mais c'est un poète très grand et très humain, non un enfileur de syllabes et d'hémistiches. Ses drames sont vrais, d'une vérité non toujours littérale, mais poétique et symbolique. On dit : « Quelle vraisemblance y a-t-il qu'un laquais devienne premier ministre? » Mais outre qu'un Jean-Jacques avait été laquais comme Ruy-Blas, celui-ci symbolise le peuple, arrachant le pouvoir pour le salut du monde à une aristocratie dégénérée, et l'amour de la petite reine exilée et rêveuse représente l'union de ce qu'il y avait de meilleur (et de plus méconnu) sous l'ancien régime avec l'idéal nouveau.

A propos du dernier acte des *Trouvailles de Gallus*, croiriez-vous que certains ont pu dire : « De quoi se plaint cette Zabeth? De pauvre paysanne le duc Gallus l'a changée en courtisane opulente et gavée de plaisirs. Et elle n'est pas contente! Que d'autres l'envieraient! Ses récriminations sont ennuyeuses, ridicules, et démenties par l'observation courante. » Qu'il y ait en effet peu de filles entretenues qui ressemblent à Zabeth, on ne le conteste pas. Mais Zabeth aussi est un symbole. Elle signifie que la femme a soif d'égalité, et qu'il n'en existe pour elle, puisqu'elle vit surtout par le cœur, que dans l'amour sincère et partagé. Avec une clairvoyance parfaite et une émouvante bonté, Hugo se fait ici l'apôtre des droits de la femme en ce qu'ils ont de légitime et de réalisable, mais de trop souvent combattu par l'égoïsme ou l'aveuglement de l'homme. Et c'est très beau. Quoi de plus joliment touchant, d'autre part, que le revirement de Gallus, à la fin du premier acte, lorsque découvrant un noble et juvénile amour, où il cherchait une bonne fortune, il abdique galamment et fait à ses dépens le bonheur des jeunes

amoureux? Un hymne à l'amour, d'abord idyllique et charmant, puis douloureux et tragique, voilà ce que sont les *Deux trouvailles de Gallus*, dans une forme éblouissante. L'amour serait-il démodé, lui aussi, et englobé dans la disgrâce du romantisme? M. Gérard Bauër nous l'a fait craindre, dans un bien spirituel ouvrage[1]. Les résistances rencontrées par la pièce du vieil Hugo viennent à l'appui de cette thèse désolante. Mais on en reviendra. Il est juste de noter que M. Raphaël Duflos a soutenu ce rôle écrasant de Gallus en artiste expérimenté et de grande allure. Combien y en a-t-il aujourd'hui qui sachent dire une tirade? La plupart s'embrouillent et bafouillent dès qu'une réplique a plus de deux ou trois lignes.

L'amour ne doit certes pas compter parmi ses ennemis Théodore de Banville, mais dans *Florise* le bon poète funambulesque prouve que certains êtres exceptionnels doivent tout sacrifier

A quelque chose encor de plus haut que l'amour,

c'est-à-dire, bien entendu, à l'art, dieu suprême et souverain bien, ou en d'autres termes à l'amour céleste supérieur aux amours de la terre. Telle est la leçon de cette divertissante aventure de comédiens errants, hospitalisés dans un château de Touraine, sous Henri IV, et dont l'étoile s'appelle Florise, tandis que le poète de la troupe n'est autre que l'illustre Alexandre Hardy. Relisez la pièce; c'est délicieux de grâce, d'harmonie et, lorsqu'il le faut, de grandeur aisée et familière. Nos sociétaires ont proprement massacré cette jolie chose. D'aucuns en ont conclu que Banville avait vieilli. N'en croyez rien. Poétiquement, il reste toujours jeune. Mais il n'est plus là pour se défendre contre des interprétations assassines. Et les morts ont bon dos!

M. Georges de Porto-Riche est heureusement en état de surveiller ses « distributions ». L'*Infidèle* a donc été beaucoup mieux et même fort bien joué. M. André Brunot s'est fait acclamer pour son irrésistible lyrisme bouffe; M. Roger Gaillard a été fort agréable; et madame Huguette Duflos, qui nous avait déjà ravis dans la Nella du premier acte de

1. *Recensement de l'amour à Paris.*

Gallus, a rendu d'une façon exquise tout le charme tendre de Vanina. Voilà une jeune comédienne qui sait jouer les poètes : tout espoir n'est pas perdu. Vous connaissez l'*Infidèle*, la seule comédie en vers qui figure dans le *Théâtre d'amour*, et qui démontre que M. de Porto-Riche était poète non seulement par l'inspiration, mais par le don verbal. Ses vers sont rimés avec une richesse toute parnassienne, et faits de main d'ouvrier. Il reste analyste et psychologue sous ce brillant et fantasque manteau de carnaval vénitien. Et il a trouvé, lui aussi, un symbole admirable. Pour se venger de l'infidèle et le faire souffrir à son tour, Vanina voudrait le tromper; mais elle l'aime trop et n'a pas l'énergie de passer à l'acte; elle ne peut commettre qu'une trahison fictive, par une velléité secrète, seule avec elle-même. C'est cette pensée purement virtuelle qui s'extériorise dans le déguisement de Vanina, jouant de la guitare en travesti sous sa propre fenêtre, et c'était encore trop, puisqu'elle en meurt... Rien de plus cruellement poignant que ce dénouement d'une pièce par ailleurs si joyeuse et d'une gaîté si débridée. Ce petit chef-d'œuvre a valu à M. de Porto-Riche un nouveau triomphe.

PAUL SOUDAY

LA CONQUÊTE AGRICOLE DU MAROC

Le Maroc ne donne pas aujourd'hui plus de céréales qu'au premier jour de notre occupation. Au bout de douze années d'efforts ininterrompus, alors que la métropole a jeté sans les compter, dans l'entreprise, les milliards et les milliards, alors surtout qu'elle n'a pas refusé le temps, les souffrances et quelquefois le sacrifice des meilleurs de ses enfants, cette constatation est grave. Elle n'est pas inscrite ici pour décourager mais au contraire pour provoquer de nouveaux et plus féconds efforts.

Elle n'est pas inspirée non plus par un souci de vaine et stérile critique. L'œuvre du maréchal Lyautey reste grande; elle n'est pas achevée. Hier conquérant, aujourd'hui bâtisseur, il devra demain assumer la tâche plus modeste et aussi haute d'agriculteur. Après l'épée, après la truelle, qu'il prenne la charrue. Dans cet empire ensoleillé qui, sinon par sa situation géographique, du moins par le tempérament de son peuple, appartient à l'Orient, le maréchal a commencé par une œuvre de prestige. Les routes, qui sont l'orgueil de la France, ont remplacé les pistes; le rail et la locomotive ont affirmé l'emprise de la puissance protectrice; les industries d'art, le tapis et la poterie, ont repris sous l'impulsion du représentant de « la nation élégante et magnifique » une partie de leur ancien éclat; les navires, commençant à franchir désormais sans péril les barres rendues inoffensives, se pressent

dans les ports nouvellement creusés; les villes s'élèvent comme par enchantement; elles sont claires, saines, bien percées. Le touriste amateur ou l'homme politique, auquel on fait visiter, dans des conditions savamment préparées, l'ensemble de ces résultats, en revient avec une nécessaire impression d'émerveillement. Celui qui habite le Maroc, qui pénètre dans l'intérieur des terres, rend hommage à la beauté de l'œuvre accomplie; mais il ne lui échappe pas qu'une œuvre non moins importante reste à accomplir. Ces agglomérations urbaines n'ont pas encore l'arrière-pays qu'elles supposent et qu'elles réclament; l'arrière-pays qui les nourrit, d'abord et qui, ensuite, apporte à la métropole le secours économique dont elle a un impérieux besoin. On a commencé la maison par la façade, et il fallait procéder ainsi. Elle est grande, belle, imposante et donne une haute idée du talent de l'architecte. Il s'agit maintenant de s'atteler à un travail plus modeste, plus lent, plus difficile, mais aussi plus méritoire : derrière la façade, il faut construire et aménager la maison; il faut surtout, à côté, bâtir la ferme et préparer la basse-cour.

L'Afrique septentrionale n'a pas sensiblement changé depuis le temps où la Rome d'Auguste la considérait comme son grenier. Elle ne sera pas une usine; elle ne sera pas une mine; elle est et restera un champ. La mine, qui est surtout de phosphate, est l'annexe et le complément de la ferme. Dans cette région exceptionnelle et fortunée, l'agriculture ne manque pas de bras. Les Berbères les offrent en nombre suffisant et à bon marché. Le sol non plus ne fait pas défaut. Les terres sont fertiles, et, avec un sage aménagement des eaux, elles se prêtent admirablement à toutes les cultures.

Sans parler de la vigne, on peut déjà penser à l'olivier et à la production merveilleuse d'huile que pourrait nous fournir l'empire chérifien. Ne mentionnons que pour mémoire le citronnier, le figuier, l'amandier et tous les arbres fruitiers qui prospèrent dans nos campagnes de France et que l'exilé reconnaît avec attendrissement accrochés aux nombreux replis de la montagne comme à Demnat et à Sefrou.

Le cheptel (ce mot est entré maintenant dans la langue courante) s'il était sagement exploité, sélectionné, développé,

pourrait constituer une menace redoutable pour le fléau de la vie chère. Les bœufs des Zaers et des Zemmours, les moutons de la région de Taddla, pour ne citer que quelques centres connus de production, ne pourraient sans doute rivaliser avec les lourds animaux du Canada et de l'Argentine, mais figureraient honorablement sur les marchés européens. Les porcs maigres, hauts sur jambes, n'apparaissent au premier abord que comme les cousins très pauvres des seigneurs imposants du Yorkshire; mais, soumis à un engraissement méthodique, ils pourraient enlever au filet de leurs congénères français le titre de plat de nouveau riche ou d'ouvrier à gros salaire. D'ailleurs des soins, une sélection habile, une importation éclairée d'étalons améliorerait rapidement la race indigène. Toutes ces richesses pourraient être amenées en France en quartiers congelés; et déjà à Fedalah, petit port avec rade situé à cinq lieues de Casablanca, une usine frigorifique attend les envois des éleveurs; mais le « frigo » n'a pas encore ses grandes entrées dans la masse des délicats. Pensez donc à l'avantage énorme que donne la proximité du Maghreb : par Marseille, par Cette, Port-Vendres ou Bordeaux, tout ce bétail après une traversée de courte durée et de frais minimes, pourrait arriver vivant jusqu'à nos abattoirs.

Mais la grande ressource du Maroc, c'est celle dont précisément la métropole a le besoin le plus marqué; c'est celle qui la délivrera de la lancinante obsession des changes : c'est le blé.

Regardez, sur la carte, la partie occidentale de l'Empire chérifien. A elle seule, elle fournit les quatre cinquièmes de la production agricole totale. Elle bénéficie du climat océanique, moins sec et plus tempéré que le climat méditerranéen; de nombreux « ouadi » issus des montagnes de l'Atlas, apportent la vie aux pâturages des plateaux et aux cultures des plaines. Là, dans le Gharb, les Beni Hassen, la Chaouïa, les Doukale, les Abda, les Chiamda, le Souss, sur les riches plateaux de Meknès, dans les régions irriguées du plateau de Fez, dans les vallées de l'Oum er Rebia, du Haut Sebou et de ses affluents, prospèrent, fructifient et ne demandent qu'à s'étendre le blé tendre, le blé dur, l'avoine, l'orge, le maïs, le sorgho, en un mot toutes les variétés de céréales. Les

villes sont voisines, les côtes sont proches et les ports s'offrent pour apporter à la métropole le concours du protectorat.

Voilà les possibilités. Voilà les promesses. Quelle est la réalité? D'immenses territoires demeurent incultivés, les autres continuent à être superficiellement grattés avec la charrue de bois que l'on voit figurée sur les poteries antiques et en suivant les méthodes surannées qui n'assurent pas à l'effort humain sa juste rémunération.

C'est que, malheureusement, comme dans beaucoup d'entreprises françaises, on est parti trop tôt et l'on est mal parti. L'enthousiasme excessif du début a été suivi par une dépression nécessaire mais exagérée.

Quelques hommes aventureux se sont lancés à la conquête agricole du pays avec l'esprit des chercheurs d'or. Ils rêvaient d'une fortune rapide et facile; ils croyaient trouver au Maroc mieux qu'une terre de Chanaan, une sorte de paradis terrestre, dans lequel la terre jetterait ses produits sans attendre, comme partout, qu'on les lui arrache par un labeur patient et obstiné.

On est parti trop tôt. Les débuts du protectorat ont été encombrés de difficultés qui ont brisé l'élan de bien des entreprises. Il n'y avait pas de routes, pas de voies ferrées, pas de port. Le moindre objet, avant d'arriver à pied d'œuvre, se trouvait grevé de frais formidables, depuis la toile de la tente ou la planche du baraquement jusqu'à la machine agricole moderne, espoir des récoltes futures.

On est aussi mal parti : la plupart des premières sociétés ont considéré les entreprises agricoles au Maroc comme des entreprises industrielles ou commerciales, dans lesquelles on ne lésine pas sur les frais généraux, assuré que l'on est de les retrouver dans les bénéfices. Elles ont vu trop grand; elles se sont écrasées elles-mêmes dès le début sous le prix de constructions somptuaires, sans proportion avec les besoins de l'exploitation; elles se sont condamnées à la faillite en commettant la lourde erreur d'engager un personnel européen beaucoup trop nombreux et insuffisamment intéressé aux résultats de l'entreprise, puisqu'il avait toujours la certitude de toucher des traitements fixes (et d'ailleurs élevés).

D'autres grandes entreprises ont souffert de l'absentéisme des administrateurs. L'agriculture veut que le travailleur soit intéressé au résultat et réclame la présence continue du patron. Ces sociétés ont agi comme des entreprises urbaines de lotissement en somnolence obligatoire dans l'espoir d'une spéculation effrénée comme celle qui affola Casablanca. La hausse attendue ne venant pas, quelques groupes s'essayèrent à des tentatives de mise en valeur, mais avec une timidité et aussi une impatience fébrile des résultats dont leur pusillanimité elle-même retardait l'échéance. Une sorte de colère leur venait contre cette terre à qui l'on avait confié les semences en novembre et qui ne permettait pas de vendre les récoltes en janvier. Comme ces sociétés s'étaient livrées à une réclame extrêmement bruyante, leur faillite n'en fut que plus retentissante. Et ainsi elles ne se ruinèrent pas toutes seules; elles ruinèrent encore les deux forces indispensables au succès: la patience et la confiance.

Quant aux simples particuliers, la plupart manquèrent de capitaux; ils se trouvèrent isolés, perdus. D'autres, qui n'avaient jamais rien connu du travail de la terre, s'imaginèrent pouvoir acquérir miraculeusement la compétence voulue. Ils furent bien vite désenchantés.

Certes il en est aussi qui, à force de volonté, ont appris leur métier et sont en train de réussir. Quelques sociétés discrètes, quelques particuliers modestes ont su mener leur exploitation avec méthode, courage et prudence et en ont fait de bonnes affaires qui permettent maintenant de concevoir de grands espoirs. Ces pionniers du bled marocain, travailleurs infatigables, ne se sont pas laissé rebuter par les déboires moraux et par la lutte âpre contre une terre vierge et forte qui ne livre ses trésors que si on la violente; ils possèdent la foi qui sauve; ils sont les précurseurs d'une œuvre féconde et les meilleurs serviteurs de la mère patrie.

Leurs efforts vont recevoir leur récompense; les routes, les chemins de fer à voie étroite, les ports, bientôt les voies ferrées à largeur normale leur permettront de recevoir les machines et les engrais et d'écouler leurs produits. Ils sont en droit d'avoir confiance.

Si nous voulons qu'à côté de ces quelques entreprises

prospères d'autres puissent naître, diverses réformes doivent être réalisées.

La plus urgente est celle qui permettra l'acquisition facile de la terre et la possession paisible de celui qui l'a acquise.

Sur quarante-deux millions d'hectares que comprend la superficie totale du Maroc, plus de 9 millions sont propres à la culture; à peine quatre cent mille sont possédés ou revendiqués par des Européens et une faible partie de cette surface est cultivée suivant les méthodes modernes qui permettent au travail de porter tous ses fruits.

Le sol ne demande qu'à produire. Mais il faut l'acquérir. Il n'est pas, comme diraient les juristes, *res nullius*, appartenant de droit au premier occupant. Il a déjà son maître, et est soumis à des lois dont on ne peut exposer ici l'inextricable complication. La colonisation agricole se heurte à une étrange hiérarchie des terres auprès de laquelle notre ancien régime féodal était simplicité et clarté.

Les biens qui s'offrent par excellence aux lotissements de colonisation sont les biens Maghzen. Ils constituent le domaine privé de l'État, diminué au cours de l'histoire par des empiètements incessants des individus et des collectivités. Les terres qu'il comprend sont de bonne qualité, mais elles s'étendent seulement sur deux cent mille hectares et par conséquent ne présentent à la colonisation qu'un champ d'exploitation singulièrement restreint.

Les biens « habous », provenant des libéralités pieuses faites aux autorités religieuses, sont en général situés près des villes et contiennent rarement des domaines ruraux. D'autre part, ils sont inaliénables et imprescriptibles; la colonisation agricole ne pourrait donc les utiliser que par le moyen de baux emphytéotiques.

Dans les biens collectifs, la colonisation pourrait trouver des éléments d'exploitation appréciables. Ils sont constitués par l'ensemble des domaines appartenant à des tribus ou fractions de tribus. Ils s'étendent sur des surfaces considérables. Ils dépassent en général les besoins de la collectivité qui les détient, ils dépassent surtout singulièrement ses facultés actuelles de travail. Le dahir du 27 avril 1919, résultat des travaux du regretté colonel Bériau, s'inspire d'excellents

principes : la puissance colonisatrice n'a pas le droit, sous prétexte d'apporter la civilisation, de dépouiller l'indigène. La France entend ne pas traiter le Berbère et l'Arabe comme le colon anglo-saxon traita le Peau-Rouge, qui a disparu. En principe, le bien collectif ne doit pas être aliéné, mais simplement loué. Exceptionnellement, et lorsque ses dimensions dépassent de très loin les besoins indigènes, il peut être frappé d'expropriation. — Malheureusement, la location est soumise au contrôle de l'Administration; les bureaux opposent aux opérations les traditionnelles difficultés; et les indigènes se plaignent d'une tutelle qui les opprime sous prétexte de les protéger. — Quant à l'expropriation, elle a porté jusqu'ici sur des terres de qualité médiocre : les meilleurs lots sont ceux des environs de Fez, et aussi les terres de la plaine de Petitjean, qui seraient admirables si elles n'étaient pas à peu près complètement dépourvues d'eau potable : l'adduction des sources de la montagne est possible, mais coûteuse. Le Protectorat trouvera des disponibilités analogues; malheureusement, elles sont constituées surtout par des *merdjas* qui s'étendent sur plus de 80 000 hectares; ce sont des terres marécageuses, comme les 40 000 hectares de Beni Hassen, qui ne pourront devenir fécondes qu'après un gigantesque travail d'assainissement, éliminant l'eau pendant l'hiver, l'amenant pendant l'été; la « Compagnie du Sebou » a tenté l'entreprise dans les merdjas du Gharb. Attendons les résultats. A côté de ces marais, les biens collectifs qui restent à distribuer contiennent surtout des terrains de parcours, utilisables pour le pâturage, mais beaucoup moins pour la culture proprement dite. Là, à Sidi Yahia, c'est le sable qui domine; ici, à Settat, la pierre l'emporte. Aux Beni Mtir, le palmier nain couvre le sol; et l'arrachage de ce *doum*, estimé à 500 francs l'hectare, serait plus coûteux que l'achat direct d'une terre défrichée.

C'est en définitive dans l'exploitation des terres « Melk » appartenant à des particuliers que les colons pourront trouver le champ d'activité le plus vaste et la récompense la plus fructueuse à leurs efforts laborieux. Naturellement, les terres les plus belles et les plus riches sont celles qui ont tenté l'appropriation individuelle. Aux qualités naturelles qui les

ont désignées pour fournir des propriétés privées, ces terres ajoutent l'avantage de n'être point restées incultes et de ne point exiger un défrichement coûteux.

Encore faudrait-il que l'acquisition en soit facilitée aux colons. Or, le statut de ces terres demeure incertain. Il n'y a ni cadastre, ni transcription, ni immatriculation. Le Protectorat a bien établi un régime foncier s'inspirant de celui qui fonctionne en Australie; mais l'immatriculation, au Maroc, est encore limitée aux propriétés, — ou à peu près — dont l'achat a pu être effectué par des Européens. Les Marocains en principe y répugnent, n'y voyant qu'une innovation qui n'a pas d'avantages à leurs yeux, qui les inquiète même en raison de son origine étrangère. Les propriétés indigènes continuent, de ce fait, à être soumises aux règles anciennes et complexes d'un régime chaotique. Elles appartiennent à une famille, sans que le propriétaire puisse être déterminé d'une façon absolument certaine. Le colon, qui, de bonne foi, a traité avec un indigène, pour l'acquisition d'une terre, se heurte, le jour où il veut s'installer, aux réclamations les plus inattendues. Naturellement les autorités locales n'accordent au « roumi » qu'un concours singulièrement insuffisant. Cent mille hectares, dûment achetés, régulièrement payés par des Européens, sont aujourd'hui l'objet de litiges de cette nature.

L'œuvre la plus urgente qui s'impose au Protectorat consiste donc à activer le mécanisme somnolent de l'immatriculation, et le meilleur moyen d'y parvenir est de faciliter aux Européens, en attendant mieux, l'acquisition suivant les modes anciens des terres dont la seule possession par eux permettra ultérieurement à l'immatriculation de s'étendre.

Lorsque le colon aura obtenu la possession paisible et tranquille des terres qu'il aura payés à l'indigène, à leur juste prix, il s'agira d'en tirer parti. Alors doit intervenir le crédit. L'agriculture, surtout dans les pays neufs, a besoin de capitaux importants et de banques spécialisées dans les prêts ruraux à longue échéance.

Le crédit aidera d'abord partiellement à l'achat de la terre; mais surtout il paiera la construction des bâtiments, l'acquisition du cheptel mort ou vif et enfin des semences. Les pre-

mières années sont employées à nettoyer les terres; et s'il est vrai que les récoltes rentreront au bout de trois ou quatre ans, cinq ou six années d'efforts sont nécessaires pour parvenir au plein rendement et c'est un minimum.

On voit dans quelles conditions dut intervenir le crédit pour permettre d'équiper les lots. Il n'est pas question de prêts de courte durée, comme ceux qui fonctionnent en Tunisie, ni de prêts timides distribués au compte-gouttes. Il s'agit d'un crédit largement susceptible de faire face aux frais complets d'établissement de la future exploitation et pendant tout le temps nécessaire.

La difficulté, c'est que les banques ne font pas d'efforts désintéressés; elles travaillent, comme il est légitime, en vue du bénéfice. Et dans un pays neuf, il n'est pas de maison sérieuse qui puisse faire des avances à un taux inférieur à 8 p. 100. Or ce taux est prohibitif. Il serait donc nécessaire d'envisager un secours de l'administration du protectorat qui supporterait, pendant les premières années, la moitié ou les cinq huitièmes de la charge des intérêts.

Les banques créancières exigeraient sans aucun doute — et elles auraient raison — en échange des sommes élevées qu'une pareille formule ferait sortir de leurs caisses, des garanties sérieuses.

La première garantie, serait une inscription hypothécaire avec droit de regard sur l'emploi des fonds. La sécurité de l'hypothèque suppose naturellement l'établissement d'un régime foncier parfaitement stable.

La seconde garantie serait l'aval des organismes lotisseurs non seulement pour les exploitants qui en dépendent, mais aussi pour les particuliers auxquels ces sociétés auraient vendu des terrains, acheteurs dont elles connaîtraient par conséquent la valeur morale et les capacités professionnelles. Enfin, lorsque les lots proviendront d'une concession consentie par le Protectorat, la garantie de ce dernier interviendrait sur des bases analogues à celles qui viennent d'être indiquées pour les sociétés privées.

Le Protectorat ne devra pas se borner à ces encouragements au crédit. Il devra exercer sur la colonisation une haute et intelligente direction.

Il encouragera la création de groupements de fermes, dans de vastes étendues d'un seul tenant. Il veillera à ce que les constructions soient assez proches les unes des autres pour permettre certaines utilisations communes. Il prévoira l'emplacement et encouragera la construction d'une boulangerie, d'une épicerie, d'une forge; il poussera à l'achat en commun du gros matériel de défonçage et de battage, mis ensuite dans des conditions aussi économiques que possible à la disposition des colons. Il s'efforcera d'obtenir en faveur de ces syndicats des prix spéciaux et des facilités de paiement pour les semences, machines, engrais, outils; il leur consentira des tarifs réduits pour les transports; il leur réservera ses commandes en vue du ravitaillement des administrations civiles et militaires. Enfin, il assurera la construction de chemins empierrés ou l'aménagement de pistes d'attente aboutissant à la route ou à la voie ferrée; il établira des points d'eau; il assurera les communications télégraphiques et téléphoniques. Pendant les années difficiles il exemptera du « Tertib », impôt sur la culture et l'élevage, les exploitations débutantes. Il continuera à distribuer des primes, augmentant le taux de celles qui encouragent les travaux d'intérêt primordial, les défrichements, la motoculture, les plantations.

De grands travaux transformeront les régions déjà si riches du Protectorat en véritables serres à rendement intensif. Grâce à des barrages on devra faciliter l'irrigation des plaines du Sebou, de l'Ouergha, de l'Innaouen, de la Moulouya, de l'Oum er Rebia, peut-être celles de l'Oued Souss. Enfin, l'eau qui fécondera le sol de la plaine, pourrait endiguée dès la montagne, fournir à bas prix la force électrique, animatrice des exploitations futures.

Ce programme suppose évidemment un ensemble de dépense assez impressionnant. Comment le Protectorat pourra-t-il y faire face? Avec sa haute autorité, monsieur le Résident général a affirmé que la fin de 1923 marquerait le couronnement de la conquête du Maroc utile. L'ère des opérations stratégiques de grande envergure sera close. Il ne s'agit donc pas de demander à la métropole la continuation de lourds sacrifices : il suffirait que l'État chérifien lui-même affectât une partie des sommes, qu'il consacre aujourd'hui

aux dépenses militaires, à ces dépenses fécondes de l'agriculture.

En exerçant une tutelle intelligente, le Protectorat évitera aux entreprises les erreurs et les faux-pas.

La métropole a trop de vin; il ne faut pas lui en envoyer, ni établir une concurrence à l'Aude et à l'Hérault. Elle n'a pas assez de main-d'œuvre, il ne faut pas lui en enlever. L'exploitation agricole au Maroc se fera par le métayage et par l'association indigène.

On connaît la formule du métayage; c'est celle que l'expérience a imposée à la Tunisie, notamment aux « Fermes Françaises ». Le métayer ne reçoit pas de salaire fixe. La propriété lui est livrée avec ses cheptels, mort ou vif, et il en assure l'exploitation. Il se rémunère en prélevant la moitié des produits. Ainsi, il est intéressé directement au succès de l'entreprise. Le rendement du métayage est donc infiniment supérieur à celui de la gérance. Il est également supérieur au fermage, dont le défaut est de ne pas associer suffisamment le propriétaire au perfectionnement de son domaine. Le métayage représente donc la collaboration type du capital et du travail. Il exige la collaboration de gens honnêtes connaissant leur métier, soucieux de leur devoir et de leur responsabilité. Fort heureusement il s'en trouve encore.

Le métayer européen ne doit être au Maroc que l'élite dirigeante. Un couple compétent peut diriger l'exploitation d'un millier d'hectares.

Quant à la main-d'œuvre proprement dite, on la trouvera dans les éléments indigènes. Pour obtenir de ces Marocains de la glèbe leur plein rendement, il faut, suivant la coutume immémoriale du Maghreb, les intéresser à leur travail. Au lieu de leur promettre un salaire fixe, on leur assure le cinquième ou le quart de la production en nature.

La ferme qui s'installe ne doit pas chasser les douars qui occupent ou bordent ses terrains. Au contraire, elle doit les attirer et les absorber, ainsi leurs habitants deviennent les *Khammès*, c'est-à-dire les métayers du métayer.

Au début de la saison, ils reçoivent une avance de quelques *mouds* de blé. Puis, avec les animaux et les instruments dont

ils assurent l'entretien, ils exécutent les travaux habituels. Ils apprécient rapidement le perfectionnement des instruments modernes dont leur esprit primitif voit cependant les résultats tangibles. Ils prélèvent en nature suivant les régions le cinquième ou le quart du produit de leur propre travail, ce cinquième étant retenu sur la part du métayer.

Comment les Khammès peuvent-ils vivre avec une rémunération aussi modeste? C'est la question que se posera le lecteur européen. Pour celui qui a vécu de leur vie, le problème apparaît des plus simples. L'existence du Khammès rappelle celle du Fellah d'Égypte; elle est plus frugale et plus sobre que celle des paysans de France; ils n'en comprennent pas et n'en désirent pas d'autre. Le *Tadjer*, le chef agricole européen, succède ainsi à l'ancien propriétaire arabe. Il est le conseil et le protecteur de la famille des travailleurs ruraux nés sur la terre qu'ils cultivent et qu'ils peuvent continuer à considérer comme la leur.

Cette formule de l'association indigène assure donc le contact permanent du colon et de l'indigène; elle provoque leur collaboration confiante et permet l'éducation morale et technique du Marocain. C'est une politique qui préserve les intérêts de la France et lui donne en même temps l'occasion de remplir son devoir.

Si on veut se décider à réaliser cette politique, le Maroc cessera de coûter, il paiera. La France a besoin de blé. Les progrès de la motoculture permettent d'espérer une atténuation du déficit, mais on se bercerait de dangereuses illusions si l'on croyait qu'il disparaîtra. Pendant de longues années encore, il faut donc prévoir que la « soudure » ne se fera pas sans achats au dehors. Or, ces achats sont faits avec une monnaie dépréciée et qui se déprécie au fur et à mesure qu'ils se multiplient. Pourquoi donc avoir recours à des vendeurs lointains, favorisés par le change, alors qu'à proximité de nos ports se trouvent l'Algérie, la Tunisie, le Maroc, dont une politique sage pourrait faire notre inépuisable grenier.

Le maréchal Lyautey peut donner à sa magnifique carrière un superbe couronnement. Après la conquête militaire, qu'il entreprenne la conquête agricole du Maroc.

MARCEL DE LA MAZIÈRE

LES MAITRES MOTS

J'aime beaucoup les jardins publics, dans les grandes villes : ce sont des radeaux. Il semble que tous ceux qu'a roulés le flot inclément y abordent, presque épuisés, et y reprennent haleine. Parmi ces jardins de Paris, il n'en est pas où l'air semble plus chargé d'âme que dans celui du Luxembourg. J'y étais, l'autre après-midi, avec M. d'Autrefois et l'Observateur. Tandis que mes amis devisaient, je regardais les lieux paresseux qui nous entouraient et j'en recomposais tout l'ensemble en moi : d'abord les nuages; puis, sur la terrasse, les gestes des statues, presque aussi vagues que les leurs; puis, au pied de ces statues, avec des gestes bien plus agités, les parleurs intempérants qui viennent ici faire des théories, parce qu'ils n'ont pas eu la force de créer une œuvre, tout seuls, dans leur chambre; puis les petites nymphes en robe trop courte qui disent des paroles plus simples, et, tour à tour, plus crues ou plus douces; puis le groupe plantureux des nourrices, pareil à un bouquet de pivoines; les mères qui causent tout en brodant, les cris des enfants, et enfin le bavardage parfaitement innocent du jet d'eau, et, autour de lui, dans le miroir du bassin, de nouveau, les nuages.

Tandis que je songeais ainsi, mes compagnons me demandèrent à quoi je pensais et involontairement, comme nous faisons presque toujours en pareil cas, j'inventai une réponse plus précise que ma rêverie : « Je pense, leur répondis-je, à

tout ce que peuvent se dire les gens qui nous environnent; cela pique vivement ma curiosité et je voudrais pouvoir les entendre tous. »

M. d'Autrefois me plaisanta sur un pareil goût : il m'assura que ces conversations étaient, pour la plupart, parfaitement vaines et oiseuses, qu'il ne tenait qu'à moi de me les imaginer, et qu'il ne voyait pas ce qu'on pouvait y apprendre.

— Distinguons, lui dis-je. Il est deux sortes de propos, ceux des sages et ceux du vulgaire; seuls les premiers savent ce que c'est que de parler avec précision et ils s'y efforcent. Quand notre bonne fortune nous met à même de les écouter, il nous suffit de prêter à leurs discours beaucoup d'attention, et nous n'avons, pour faire un très grand profit, qu'à recueillir avec soin leurs paroles pleines. Les conversations communes, tout au contraire, ne sont que confusion et désordre. Cependant elles ne me paraissent pas moins intéressantes que celles des sages, quoique d'une autre façon; car ici, au lieu de nous attacher aux paroles mêmes que nous entendons, il nous faut les traverser, pour ainsi dire, afin d'arriver jusqu'à l'intérieur de ceux qui les prononcent. Les propos des sages sont comme des trésors qu'ils nous donnent : ceux des hommes ordinaires sont comme des clefs qu'ils nous livrent, et grâce auxquelles nous pouvons parvenir à leurs caveaux individuels, et aux grandes cryptes communes où tous se retrouvent, de sorte qu'on peut dire que, parmi les mots qu'emploie le commun des hommes, très peu sont intéressants pour ce qu'ils expriment, mais que presque tous le sont, pour ce qu'ils trahissent.

— Enfin, me demanda M. d'Autrefois, si, selon votre souhait, vous entendiez tous les propos des gens qui nous environnent, quel profit en tireriez-vous?

— Eh bien, répondis-je, si je pouvais, avec la subtilité que requiert un pareil labeur, recueillir les discours de ces jeunes gens qui, là-bas, parlent sans doute de littérature et d'art d'une façon très fumeuse, et hors de ce jardin, les phrases plates et béates des gens assis à la terrasse des cafés, et les propos plus secrets des amants qui se retrouvent, et ceux qui se tiennent au sein des familles, et plusieurs autres encore, je connaîtrais mon époque. Car je saurais quels sont

les mots dominants, les maîtres mots, ceux qui règnent sur l'imagination de mes contemporains et auxquels ils rendent hommage.

— Argent, par exemple, dit M. d'Autrefois.

— Non, répondis-je, ce n'est pas tout à fait cela que j'entends. Il n'y a de maîtres mots que ceux qui trempent dans les idées. Ce sont les mots qu'on ne discute pas, auxquels on se rend, les rois de l'époque. Quel que soit le désaccord où des hommes vivent, ils ont besoin de rendez-vous où pouvoir désarmer et s'entendre, sans quoi leur société même serait hors d'état de subsister. Cette apparence d'union est entretenue par le ministère de quelques mots, auxquels on défère dans les discussions, et qui y ramènent la paix. Non pas que le sens en soit très clair : mais ceux mêmes qui seraient, en vérité, très embarrassés pour les définir croient qu'ils n'y trouveraient aucune peine, et tandis que ces mots s'imposent grâce à ce prestige, ils agissent, en réalité, par la richesse confuse des éléments qu'ils contiennent. Toute époque a les siens, qu'elle salue et qu'elle encense, car l'âme d'un temps existe réellement, et il n'est pas vain d'essayer de la définir. Rien ne la manifeste plus clairement que ces paroles couronnées qui exercent leur empire sur tous les propos : elles représentent les préjugés qui dominent les jugements; elles font argument par leur seule présence; elles remplacent des raisons. Dans la même époque, chaque groupe entretient ses propres idoles; le monde de la politique, où l'on se paye de mots plus que partout ailleurs, en a de nombreuses, que le parti le plus fort et le plus hardi impose même à ses adversaires : tel le mot *laïque*, qui ne peut intervenir dans les discussions sans y causer une stupeur respectueuse; tel aussi ce mot d'*avancé* qui, qu'on le veuille ou non, comporte un éloge pour les opinions qu'il désigne, et qui n'en est pas un, pourtant, pour les poissons ou pour les fromages.

— Il est certain, dit l'Observateur, qu'on ne saurait mieux atteindre l'esprit du XVIIe siècle, par exemple, qu'en analysant avec précision des termes tels que *nature*, *raison*, *naïveté*. Considérez, de même, la fortune du mot *philosophe*. Il perce, avec un sens voisin de celui qu'il va prendre un peu

plus tard, dans le livre de La Bruyère, qui est bien, en effet, à la frontière de deux siècles. Il règne ensuite jusqu'à ce que les romantiques le détrônent, en rendant l'avantage aux puissances du sentiment. Et le mot *honneur*! C'est celui des gentilshommes jusqu'à la Révolution, et ensuite celui des soldats. Un sergent du premier Empire parle aussi souvent de son honneur qu'un marquis de l'ancien régime. Quoi de plus significatif que cette translation et cet héritage? Puis vient le règne de la bourgeoisie, qui apporte avec elle le mot *intérêt*. Mais où trouver un terme qui la peigne mieux, dans sa suffisance paterne, que l'adjectif *digne*, employé sans complément, comme il l'est si souvent du temps de Louis-Philippe, *un digne monsieur, une digne dame*? Ce mot même de *bourgeois* était autrefois un adjectif qui voulait beaucoup dire. Vous savez l'histoire de M. de Talleyrand, durant son ambassade à Londres, un soir qu'il avait condescendu à aller dîner dans une maison qu'il n'aimait pas; un domestique maladroit lui versa sur la tête toute une saucière; il se laissa essuyer en gardant son air impassible, mais, dans l'antichambre, tandis qu'on lui remettait son manteau, il se tourna vers le diplomate qui l'accompagnait et dit simplement : « Il n'est rien de si bourgeois que cette maison. » Jugez de la force de cette expression, puisqu'elle suffisait à sa vengeance. Aujourd'hui, adjectif ou substantif, à peine l'emploie-t-on encore. On parle toujours de riches, mais on ne parle presque plus de bourgeois, sans doute parce qu'il s'agit là d'une classe qui s'émiette et dont l'esprit se dissipe. Songez aux invectives de Flaubert : c'est que, de son temps, les bourgeois formaient d'épais bataillons, cible magnifique offerte à son tir. Maintenant ils sont épars, ils ont perdu leurs drapeaux, ils admirent à l'envi toutes les choses saugrenues que leurs pères osaient réprouver; il est naturel que leur nom même s'efface : c'est une armée qui s'est dispersée ou qui s'est rendue.

— Oui, dit à son tour M. d'Autrefois, il y a dans le langage des disparitions remarquables. N'est-il pas frappant, par exemple, de voir que le mot *goût*, qui contient des notions si importantes, n'est presque plus jamais prononcé? A vrai dire, il est tombé du langage des arts dans celui des modes;

mais on peut se demander s'il n'a pas emporté beaucoup d'âme avec lui, de sorte que certaines modistes qui ont du goût, sont peut-être, en effet, beaucoup plus artistes que bien des écrivains et des peintres.

— Le vocabulaire des arts, dis-je, fournirait, si on l'étudiait, beaucoup de remarques intéressantes. Comment ne pas noter que les mots de *beauté* et de *laideur* n'y sont presque plus employés? Encore dit-on parfois qu'une œuvre est très belle; mais, qu'une soit laide, c'est ce qu'on n'entend jamais plus avouer. Pour expliquer un fait aussi surprenant, on est tenté de remonter d'abord jusqu'au romantisme. Celui-ci, pourtant, a glorifié le laid plutôt qu'il ne l'a méconnu. Peut-être suffit-il de se reporter au temps moins lointain, où les amateurs échappèrent à la tutelle de l'art académique; ils rejetèrent en même temps ce mot de laideur, en raison du sens trop étroit et trop partial qui y avait été attaché. *Joli*, de même, cessa d'être un éloge et devint presque une flétrissure. Aujourd'hui, en face de l'œuvre la plus offensante et la plus difforme, ce serait se faire mépriser que d'avouer qu'on la trouve laide. Il faut dévorer l'injure en silence et, tout au contraire, je serais assez porté à croire que nombre d'amateurs n'ont pas d'autre règle, pour guider leurs choix, que de préférer ostensiblement les œuvres qui, tout d'abord, les ont le plus surpris et choqués. Ils guettent, en somme, le bourgeois caché qui survit en eux, pour dire le contraire de tout ce qu'il sent. Mais quoi, il ne suffit pas de se mentir pour supprimer les sentiments qu'on étouffe. Comme c'est un besoin naturel à l'homme et que nous avons hérité de tous nos ancêtres, de chercher dans l'art un plaisir, il est sûr qu'un jour un connaisseur plus hardi osera avouer le malaise que certaines œuvres lui causent, et l'on peut prédire que, d'ici peu, l'immense problème de la laideur sera de nouveau posé.

— Le mot *laid*, dit l'Observateur, se référait à une doctrine qui, sans doute, était devenue très étroite, mais qui du moins, était précise. Quand on en est sorti, on n'en a constitué aucune autre. Cependant, comme il fallait bien garder quelques apparences d'idées communes, on a parlé tour à tour de caractère, d'accent, d'expression, de style; c'est même ce qui donne à beaucoup d'écrits de critique

quelque chose d'assez amusant. Tout se dit. On applique certains termes aux œuvres qui paraissent le moins susceptibles de les justifier et rien n'est plus réjouissant, pour ne citer qu'un exemple, que la façon dont aujourd'hui l'on décerne aux artistes le titre de *constructeurs*. Touchant effort pour prêter à une production confuse une apparence de hiérarchie, et pour jeter sur un chaos qu'on désespère de débrouiller une toile où l'on a peint à la hâte des frontons et des colonnes.

— De là, repris-je, l'emploi de ce que nous avons appelé les mots-écrans; termes ambigus, qui n'avouent pas l'incertitude où l'on est, mais qui la recouvrent. Voyez un amateur en face d'une œuvre nouvelle : — « C'est bien curieux, dit-il; ou encore : c'est amusant! c'est intéressant! c'est important! c'est étonnant! ». Cela veut dire : « Je n'ai pas en moi la moindre doctrine solide d'où envisager l'objet qui m'est présenté. Quant à mon sentiment instinctif, je l'ai tellement découragé qu'à peine ose-t-il se manifester encore. Le tout est pour moi de demeurer associé à une petite élite, du reste aussi incertaine que moi-même, mais dont il importe à ma vanité de ne pas rester séparé. Les expressions que j'emploie n'ont pas d'autre fin que de me permettre d'attendre que l'opinion soit fixée, et, quoi qu'il arrive, je ne ferai pas figure de sot. » — Voilà, si je ne me trompe, à quoi servent les mots-écrans. Rien n'est plus drôle à observer que cette petite troupe des amateurs contemporains, qui, entre des œuvres de tous les goûts, de tous les pays, de toutes les époques, hésite, chuchote, tâtonne, et où chacun hoche la tête, lorgne et épie son voisin pour essayer de deviner ce qu'il pense, et opine à demi mot, sans certitude, mais non sans importance. Ces guides égarés, ces augures intimidés, ces initiés sans doctrine, oh! la bonne comédie!

— Le mot *étonnant*, dit M. d'Autrefois, dans le sens commode que vous indiquez, est passé de ce groupe à la zone plus vaste du public mondain. Je me souviens qu'il y a quelques années de cela, parut dans la société une jeune femme, qui essayait de se rendre fascinante en torturant sa laideur native; parée des costumes les plus singuliers, elle avait fait d'elle-même une sorte de somptueux cauchemar. Seuls quelques naïfs avouaient la pénible impression qu'ils recevaient

d'elle. Seuls quelques esthètes allaient jusqu'à l'admiration absolue et, sans daigner s'expliquer, déclaraient sentencieusement : « Elle est très belle ! » L'ensemble de ceux qui l'apercevaient, n'osant pas mentir à leur sentiment intime, ne voulant pas non plus paraître insensibles à des modes aussi raffinées, s'en tiraient en se disant les uns aux autres : « Elle est étonnante ! »

M. d'Autrefois rit, et nous avec lui.

— Voici un autre mot, dit l'Observateur, dont la vogue est remarquable; c'est le mot de *miracle*. Je ne parle même pas du miracle de la Marne. Mais, dans l'histoire de l'art, par exemple, on évoque le miracle grec, le miracle français, bien d'autres encore : il n'y a pas de raison de ne pas parler aussi du miracle italien, du miracle flamand, du miracle persan, et l'on y vient. C'est, du reste, le meilleur moyen d'en finir, car, lorsqu'on aura mis du miracle partout, comme l'esprit ne peut pourtant pas renoncer à s'exercer, on étudiera tous ces miracles, comme autrefois les simples faits. Il n'est pas moins curieux de voir qu'en un temps où l'on se pique de suivre la méthode des sciences, et dans des sujets qu'on voulait justement soumettre à cette méthode, on semble préférer l'ébahissement à l'exercice de la raison, et l'on se plaît à employer des expressions qui prêtent à tous les prestiges.

— Et ce mot *prestige*, lui-même, dit M. d'Autrefois? Remarquez qu'il y a très peu de temps qu'il a pris un sens favorable. Jusqu'à ces dernières années, dans la bonne langue, il ne désignait que des illusions et des artifices. Quand on voulait rendre compte de l'autorité naturelle qu'un homme exceptionnel exerce sur ses semblables, on parlait de son ascendant. C'est là le mot magnifique qui désigne la force des astres. Maintenant on parle de son prestige : si l'on peut croire à la valeur de la métaphore implicite que chaque parole emporte avec soi, n'est-ce pas avouer que, pour la plupart, nous nous laissons souvent duper par des tours de passe-passe?

M. d'Autrefois sourit. O moment charmant de la discussion, quand il semble que les sujets dont nous parlons nous soient enfin ouverts, quand nous sentons notre esprit frémir entre

plusieurs vérités diverses! Je voyais que la curiosité de mes amis était en éveil. — « Certes, leur dis-je, les exemples que nous avons cités sont intéressants, mais il ne s'agit là que de petits seigneurs. Il nous faudrait un de ces mots souverains, un de ceux qui n'ont qu'à paraître pour que tout leur cède. Ne voudrez-vous pas m'en dire un?

— *La Vie*, répondirent presque en même temps mes deux compagnons.

— Eh bien, repris-je, ce grand nom, tel qu'il s'impose à nous aujourd'hui, qu'est-ce qu'il veut dire?

— D'abord, répondit M. d'Autrefois, c'est l'aveu d'une abdication; c'est le mot auquel les femmes ont recours pour justifier leur faiblesse, et les hommes leur égoïsme. C'est celui qui les dispense les uns et les autres de tenir leurs engagements, d'être responsables. Toute l'importance qu'on a donnée à ce qu'on appelle la vie, on l'a retirée à l'homme.

— Pourtant, dis-je, n'y eut-il pas toujours des mots destinés à servir d'excuse aux faibles mortels? Les Anciens parlaient des Dieux, du destin; les chrétiens, de la chair ou du diable. Nous parlons de la vie. J'y vois peu de différence.

— Il en est pourtant plus d'une, dit l'Observateur. D'abord les termes que vous venez de citer faisaient partie d'une doctrine; ils représentaient une force à laquelle d'autres s'opposaient. Aujourd'hui, au contraire, quand on invoque la vie, c'est comme la seule puissance, dans un univers où l'homme ne croit plus à rien. De plus, ceux qui, autrefois, parlaient de la sorte, faisaient un aveu sincère et honteux de leur faiblesse. Ceux qui, aujourd'hui, disent, pour s'excuser « c'est la vie », laissent voir dans leurs sentiments, ce mélange de relâchement et de fatuité, de mollesse et de suffisance, que nous ne nous lasserons pas de signaler, parce qu'il est en effet très propre à l'âme moderne. On se laisse orgueilleusement aller, on s'abandonne avec gloire. Les femmes nous rendent la chose évidente. Jadis les pécheresses ne songeaient guère à se vanter, et, pour ne prendre qu'un seul exemple, la Phèdre de Racine, qui mêle dans son âme les passions de l'antiquité à des sentiments presque chrétiens, se regarde, de très bonne foi, comme une victime infortunée entre toutes. Aujourd'hui, chez celles qui invoquent la vie pour expliquer leurs défaites,

quelle différence! Elles semblent nous dire : « Il est vrai, nous n'existons point par la continuité de nos sentiments, par cette persévérance opiniâtre qu'on louait jadis. Mais quelle pauvreté de n'être que soi! Nous sommes un théâtre où viennent paraître toutes les forces du monde, une proie si précieuse qu'il n'est pas de Dieu qui ne se dérange pour la disputer aux autres, et, au lieu de chercher en nous je ne sais quelle sordide constance, n'est-il pas plus beau de saisir, dans nos perpétuels changements, le printemps, l'été, la féerie de chaque moment et la présence immédiate de l'amour lui-même? »

Les yeux de l'Observateur brillaient à travers son lorgnon, et, s'il avait parlé sur un ton qui ne lui était pas familier, c'était, sans nul doute, par moquerie.

— Remarquez bien, je vous prie, dit alors M. d'Autrefois, qu'en raison même de tout ce qu'il représente, ce mot de vie aurait dû rester exempt du sens spécial qu'on lui a prêté; Car enfin, la vie, c'est au moins autant l'effort austère de l'artiste ou le repliement silencieux du philosophe dans son cabinet, que l'agitation presque animale du commun des êtres. Mais il est très propre à l'homme de choisir un grand mot, en profitant de toute son extension pour en couvrir quelque chose d'assez petit. Ceux qui parlent sans cesse de la vie ne font que draper d'un pavillon fastueux leur propre médiocrité. Que ce mot ait pu prendre un pareil prestige, cela prouve que nous vivons dans un monde profondément féminisé. Mais il est curieux de voir qu'il a porté ses conquêtes jusque dans un domaine qui, par définition, paraissait devoir lui rester fermé, celui de l'art. Un écrivain, autrefois, ne se souciait que de saisir aussi fortement que possible la matière qui lui était donnée, et de bien composer son ouvrage. Maintenant, un artiste même invoque la vie : cela veut dire qu'il introduit dans son œuvre le désordre même qu'elle devait exclure, et les campagnes de l'art, ainsi envahies par l'élément extérieur, ressemblent à une Hollande inondée, où les flots emportent pêle-mêle tout ce qui était lois, règles, principes.

— Sans doute, répondis-je : il y a pourtant quelque chose d'attachant dans ce sentiment nouveau que l'homme a pris

des forces où il baigne. Je sais bien ce qu'il lui en a coûté, et qu'il n'est arrivé à ce résultat qu'en diminuant l'idée qu'il se faisait de lui-même. Néanmoins, en dépit de la contradiction qu'il comporte, cet effort des écrivains me touche, de vouloir embrasser la vie entière dans leur œuvre étroite, et retenir dans leur filet toute la profondeur de la mer. Quant à ce que, tout à l'heure, non sans ironie, notre ami nous disait des femmes, j'avoue qu'il y a aussi, dans la façon dont elles invoquent la vie, en agitant leurs beaux bras vaincus, je ne sais quelle vile poésie. Cela me fait penser aux musiques faciles dans les soirs d'été, aux parfums que les jardins poussent en juin dans les chambres, et à ces instants ambigus où, sur leur visage, le regard fuit et s'éclipse entre les paupières, pour laisser toute l'importance à la bouche. N'est-il pas vrai que les êtres peuvent valoir pour ce qu'ils sont ou pour ce qu'ils reflètent, et que, si certaines femmes ne sont pas de grands foyers, elles peuvent être de grands miroirs?

Mes amis sourirent et je vis bien que je ne les avais pas convaincus. Au reste, je n'y prétendais point, mais seulement à border ce qu'ils avaient dit d'une petite remarque.

— Voici un autre mot sacré, dit l'Observateur, celui de *tendance*. Il revient dans tous nos discours et n'y paraît jamais sans gloire. Les honneurs qu'on accordait autrefois aux faits, du temps d'une science appliquée et ponctuelle, on les rend maintenant aux tendances. Nous attachons en effet une importance particulière à tout ce qui n'arrive pas à exister. Nous adorons l'informe, l'infantile et l'embryonnaire.

— Je connais un autre mot, dit vivement M. d'Autrefois, et celui-là franchement comique, le mot *s'affirmer*. J'avoue que je ne puis jamais le lire, sans voir aussitôt la foire moderne, où chacun, sur son tréteau, essaye de fasciner les badauds; s'affirmer, quelle indiscrétion naïve! Je pense que c'est le contraire d'exister, car on n'existe vraiment qu'en se subordonnant à quelque chose de plus grand que soi, et, pour s'affirmer, il faut renier d'abord tout ce qui n'est pas soi-même. Pensez-vous qu'aucun grand homme se soit soucié de ce mot-là? je ne le crois guère. Ils appartenaient tout entiers à leurs desseins et ils s'affirmaient sans y penser, à peu près comme les lions laissent leur empreinte sur le sable.

— Il est certain, dit l'Observateur, qu'à mesure que le monde où nous vivons développe le caractère qui lui est propre, les mots indépendants, séparés de tout, y prennent plus de pouvoir. Ceux qui, autrefois, étaient en honneur, se rattachaient encore à quelque doctrine. Mais depuis qu'on a répandu cette semence d'erreurs vagues qu'on appelle instruction, depuis aussi qu'une vie plus fiévreuse nous presse et nous force de tout abréger, le mot seul, tyrannique et absolu, a établi sur nous son empire. Encore n'est-ce pas assez dire ; nous sommes en route pour le monosyllabe, après quoi il ne restera que le cri et le coup de poing. Car il faut bien s'affirmer, comme on le disait tout à l'heure. Il y a quelque temps de cela, les fondateurs d'un journal, cherchant quel nom lui donner, pensèrent à l'appeler *Oui*. Il est dommage qu'ils aient ensuite changé d'idée. Cette affirmation, qui n'était certes pas dépourvue d'énergie, mais qui manquait de tout contenu, avait quelque chose de violent et de nul que je trouve caractéristique.

Tandis que l'Observateur parlait ainsi, je songeais au destin de ces mots qui éblouissent quelque temps les hommes. Comme les astres qui sortent de la mer, certains s'élèvent jusqu'aux hauteurs où ils brillent d'un éclat pur. D'autres, fumeux et dilatés par l'air trouble de l'horizon, s'engloutissent bientôt dans le moutonnement des vagues humaines. Il en est certains que leur nécessité même et leur importance défendent de périr, mais dont le sens se renouvelle d'époque en époque, de sorte que leur longue existence est comparable à celle de plusieurs mots successifs. Je fis part à mes amis de ces réflexions :

— Parmi ces maîtres mots dont nous faisons capricieusement la liste, leur dis-je, plusieurs pâlissent et se confondent avec la troupe innombrable dont ils étaient un moment sortis. D'autres, au contraire, annoncent déjà par un air de fierté leur suprématie prochaine. Parmi les premiers, on pourrait citer le mot *peuple*, dont les romantiques avaient fait une vraie idole, et qui a longtemps provoqué leurs déclamations : il est maintenant retourné au commun usage ; le mot de *prolétariat* a essayé de le remplacer au moment où l'on prétendait bannir les considérations de sentiment pour se faire une idée

scientifique de la lutte des classes. Mais il faut croire que ce terme ne correspondait à rien de tranché ni de bien visible, car le public n'en a pas voulu, et l'a laissé aux révolutionnaires, dont il orne l'éloquence. Mais voulez-vous voir un mot qui, tout en durant encore, a, pour ainsi dire, changé d'étage, et qui est tombé du sérieux dans le plaisant, et du drame dans la comédie, c'est celui de *travailleur*. Quoiqu'il pût s'appliquer à beaucoup de gens, il fut revendiqué d'abord par les ouvriers et il semblait en effet naturel de le leur laisser, comme à ceux qui peinent davantage. Mais quand on vit les plus empressés à s'en prévaloir saisir chaque occasion de se mettre en grève puis, alors même qu'ils ne chômaient pas ouvertement, se faire un devoir d'apporter à leur tâche le moins de zèle possible, et inventer le sabotage, qu'arriva-t-il? Ceux qui travaillent tout de bon, artistes, savants, ingénieurs, et jusqu'aux artisans laborieux, ne se sont plus senti le moindre droit à se targuer du titre de travailleurs, et il continue à désigner avec emphase, mais non sans une secrète ironie, ceux qui ne veulent travailler que le moins possible.

Il est bien d'autres grands mots en train de perdre leur lustre, quand ce ne serait que celui de *progrès*. Une certaine rhétorique survit quelque temps, mais non pas indéfiniment, aux sentiments ou aux illusions qui ont causé sa naissance. Nous voyons celle du XIXe siècle mourir sous nos yeux. Les mots mêmes que nous avons cités, et *la vie*, le plus important de tous, ne sont déjà plus ceux d'aujourd'hui. D'autres commencent d'être honorés à leur place. C'est encore *la raison*, non point avec le sens qu'on prêtait à ce terme au XVIIIe siècle, ni même avec celui qu'il avait au XVIIe; il marque surtout, aujourd'hui, le besoin qu'éprouve l'homme moderne de reprendre l'avantage sur ses sentiments et sur ses instincts, pour se subordonner à ses facultés intellectuelles. Le mot *tradition* exerce, lui aussi, plus d'autorité chaque jour. Tout cela annonce peut-être de grands changements.

— Permettez-moi d'en douter, me répondit l'Observateur. Ce qui importe, ce n'est pas de savoir quels sont les mots que nous préférons, c'est le fait que nous vivons dans la rhétorique. Car, s'il suffit pour appartenir aux passions

de cesser de lutter contre elles, pour revenir à la raison, au contraire, ce n'est pas assez d'en prononcer le nom. Les mots principaux du XVIIe siècle ne sont si riches de sens que parce qu'ils étaient nourris de toute une doctrine, et qu'ils pendent, comme des fruits à des branches, à une conception complète de l'homme et de l'univers. Je vous l'ai déjà dit, il en est autrement pour nous; ceux qui règnent sur nos discours ne tiennent plus à rien, ne font qu'un vain bruit. Nous avons pu, pendant des années, parler à tout propos de science, sans que l'esprit scientifique cessât d'être aussi rare parmi nos contemporains. Certes, il ne nous est pas interdit de sortir de la confusion où nous sommes. Mais cela demande des efforts soutenus, beaucoup de temps, une réforme profonde. Tant que nous n'en serons point là, nos modes verbales peuvent changer; nous n'aurons pas changé nous-mêmes.

— Je sens la justesse de ce que vous dites, répondis-je à mon ami, et, cependant, je résiste encore. Il y a dans l'éclat de ces nouveaux signes je ne sais quoi qui m'émeut d'un respect presque religieux. Souffrez que je vous cite encore deux exemples. L'un est le mot *élite*. Il est frappant de voir comme il se répand dans les écrits et dans les discours. Le plus souvent, j'en conviens, ceux qui l'emploient ne se font pas la moindre idée des conditions nécessaires à l'établissement et à la prospérité de ces élites qu'ils appellent : il suffit, cependant, qu'ils reconnaissent la nécessité d'une reconstruction sociale où la préférence serait donnée aux plus dignes, pour s'être déjà retirés au culte de l'égalité; peu importe les opinions auxquelles ils se croient encore attachés; la chose caractéristique, c'est précisément la façon dont ils les démentent, par cette aspiration confuse, mais sincère, vers un ordre nouveau, qui ne pourrait se fonder que sur de nouveaux principes.

Mon autre exemple est justement le mot *ordre*. Il s'ennoblit tous les jours, il redevient beau, il reprend, dans la science sociale, la signification majestueuse qu'il avait gardée dans le langage de l'architecture. Or, messieurs, songez-y, il revient de loin : il n'y a pas si longtemps qu'il était frappé d'un véritable discrédit. On ne voyait dans l'ordre que le serviteur du privilège et de l'injustice; il redevient, pour nous, le défen-

seur d'un idéal, et, loin de nous en faire une image indigne, nous le voyons plutôt pareil au vieux roi thébain, qui bâtissait des remparts en jouant de la lyre.

Oui, les mots que je vous cite arrivent d'abord, comme des courriers, dans un monde qui leur est encore étranger : mais, tandis que leur cheval gratte le sol de son ongle, je regarde ces cavaliers mystérieux; je pense que, loin derrière eux, approche plus lentement, sur son char, la doctrine qu'ils nous annoncent, puis, plus loin encore, derrière cette doctrine, les événements qui la traduiront, et j'admire alors ces hérauts d'une réalité qui sera, peut-être, plus noble et plus belle. »

Je me tus et mes amis ne répliquèrent point. Cependant je ne me flattais pas de les avoir persuadés : l'Observateur gardait son air un peu ironique et, quant à M. d'Autrefois, il a son parti pris sur tout cela et ne saurait s'associer à une confiance aussi vague que celle que je venais d'exprimer, et d'une nature aussi poétique. Mais le soir tombait, dont la douceur éteint les paroles. Les autres oisifs se taisaient aussi, le crépuscule n'encourageait que les chuchotements des amoureux. Alors on entendit des battements de tambour. C'était le signal qui annonçait la fermeture du jardin. Il allait rejeter à l'inimitié de la ville ceux qu'il avait recueillis pendant quelques heures; au moment de les renvoyer, il paraissait encore plus doux, et, tandis que nous nous levions, j'admirai, au-dessus des arbres, l'étoile du soir, qui semblait mettre un splendide point final à toutes les phrases vaines qu'on y avait dites, et aux nôtres mêmes.

ABEL BONNARD

LES

ENTRETIENS FRANCO-BRITANNIQUES

ET L'ALLEMAGNE

Un fait domine la quinzaine qui vient de s'écouler : les gouvernements de Londres et de Paris se sont efforcés de continuer la discussion sur les réparations en évitant une rupture. Il semble même que la période des polémiques véhémentes et des nouvelles alarmantes répandues par la presse soit close. Après avoir donné libre cours à toutes leurs impressions, les journaux de Grande-Bretagne reviennent à une appréciation plus réaliste de la situation. La notion qui l'emporte présentement sur tout le reste, c'est que des intérêts supérieurs réclament que la politique britannique et la politique française demeurent unies. C'est ce sentiment que le *Times* exprimait il y a quelques jours en déplorant les malentendus causés par des articles dépourvus d'autorité officielle. La restauration économique du monde, ajoutait notre confrère, est une absolue nécessité pour la Grande-Bretagne. Le commerce ne saurait fleurir dans une atmosphère troublée. « Nous avons le désir naturel que notre gouvernement agisse avec énergie dans le sens de nos intérêts. Nous ne pouvons nous isoler de l'Europe, comme beaucoup le voudraient. A travers ses embarras, nous ne pouvons que chercher notre voie à tâtons. D'où notre opposition instinctive à l'entreprise de la Ruhr, qui ne mène à rien et ne fait que multiplier les occasions de désaccord. D'où le désir qu'il y soit mis fin le plus tôt possible, avant qu'elle ait réduit l'Europe à la paralysie. Les questions sur lesquelles

disputent la France et l'Angleterre ne seront bientôt plus peut-être que de l'histoire ancienne. Il y va d'intérêts autrement profonds et importants : du destin de l'Europe, dont elles sont l'une et l'autre responsables. Étrange monde nouveau d'êtres humains qui se débattent pour arriver tout juste à vivre ! Quand ce ne serait qu'en raison de notre amitié ancienne, unissons nos efforts au service de cette plus grande cause. »

On peut constater en outre que la tension franco-anglaise n'a pas eu de répercussion trop défavorable sur le règlement d'autres questions qui étaient en voie d'arrangement. Malgré les prévisions pessimistes de ces dernières semaines, la Conférence de Lausanne est sortie de l'impasse où elle demeurait depuis des mois. Un accord de principe est conclu qui met fin aux discussions sur les coupons de la dette, le régime des concessions et les conditions de l'évacuation de Constantinople ; la paix est enfin faite. A Genève, le Conseil de la Société a terminé sans incident la procédure engagée à propos de la Sarre, en votant à l'unanimité une résolution portant approbation des actes de la Commission. Il faut se féliciter de ce que l'affaire ait eu une conclusion de ce genre. On ne saurait sans doute au moment où l'on va beaucoup reparler du rôle de la Société des Nations, méconnaître à quelle arrière-pensée ont obéi les adversaires du régime français dans la Sarre, en faisant consacrer le droit de contrôle du Conseil de la Société à propos d'un territoire placé sous l'autorité de la Commission émanée d'elle. Mais c'est un fait que les controverses ne se sont pas prolongées.

Enfin l'attitude du gouvernement italien et du gouvernement belge, le récent voyage de M. Benès à Londres, à Bruxelles, à Paris montrent que les Alliés ont un extrême souci de maintenir les rapports franco-britanniques. Nous avons toujours signalé, dès la Conférence de Gênes où le phénomène était particulièrement sensible, que les différends entre l'Angleterre et la France jetaient les autres nations alliées dans un très grand embarras. En particulier, toute tension entre Londres et Paris a pour effet de rendre plus délicate la situation de la Belgique dont le gouvernement revenu au pouvoir a encore affirmé son désir de conserver de bonnes relations avec ses deux grands alliés. Le Cabinet belge adoptera en face des

questions posées une ligne de conduite, dont la France aura, comme précédemment, à tenir compte. Sur le but, c'est-à-dire sur la nécessité de la victoire dans la Ruhr, politique belge et politique française se trouvent entièrement d'accord, et c'est ce qui résulte du maintien de MM. Theunis et Jaspar au pouvoir, et de l'attitude prise ces jours derniers par l'ambassadeur de Belgique à Londres. Mais Bruxelles, que gêne à la fois politiquement et économiquement la prolongation de la crise, se résignera malaisément, beaucoup moins aisément sans doute que la France, à la voir beaucoup se prolonger. Une certaine impatience d'arriver prochainement à des résultats est sensible dans les dispositions présentes du gouvernement belge, dont l'action se fera sentir pour recommander les mesures de nature à précipiter la décision en Allemagne et accélérer les négociations qui mettront fin aux conflits nés de la Ruhr et autour de la Ruhr. Dès leur dernière rencontre, le 6 juin, M. Theunis, en assurant M. Poincaré des dispositions inébranlables de son pays, lui avait signalé en même temps que, par suite des répercussions économiques qui se font sentir chez notre alliée, il était de l'intérêt de la Belgique d'écourter autant que possible la crise ouverte par l'occupation.

Tels sont les éléments du problème diplomatique. On remarquera que, par une curieuse évolution des événements, l'Allemagne actuellement ne paraît pas; elle manifeste le moins possible; elle n'a pas l'air de régler elle-même son sort. C'est qu'en effet le résultat principal de sa manœuvre est qu'elle s'est mise entre les mains de l'Angleterre. Ce n'est pas M. Cuno qui discute aujourd'hui les affaires du Reich; c'est lord Curzon; mais cependant on ne peut pas étudier la question des réparations, au point critique où nous sommes, sans se demander où en est l'Allemagne et où elle va. Elle présente aujourd'hui un spectacle confus. Pour y démêler quelque chose, il faut rappeler les grandes lignes de la guerre spéciale qu'elle livre depuis le mois de janvier.

Lors de notre entrée dans la Ruhr, après quelques jours de flottement, le gouvernement et les chefs d'industrie décidaient de nous opposer une résistance passive. Arrêt des réparations, ordre aux habitants des pays occupés de ne pas se prêter à nos réquisitions, blocus économique de la France et de la

Belgique au moins pour le charbon et le coke, telles furent les premières mesures que l'on prit. Il restait à prévoir les effets d'une lutte de quelque durée et à s'organiser en conséquence. L'idée d'une grève générale dans les pays occupés a été vite écartée. On s'arrêta à une tactique moins brutale, à une sorte de guerre d'usure, dont l'idée est née probablement dans les milieux industriels. La tactique des industriels a consisté à entretenir les ouvriers à ne rien faire, de façon à les garder en main. L'industrie s'est servie des immenses réserves que ses bénéfices lui ont permis d'accumuler. Le gouvernement l'a aidée en faisant marcher la presse à billets. L'énorme stock de devises étrangères rassemblé par l'industrie a facilité l'achat du fer et du charbon dans les pays à change haut. Tout cela a coûté très cher, mais l'industrie est riche. L'inflation est prodigieuse, mais on a tâché de tenir le plus longtemps possible. On espérait que la France se lasserait, qu'il s'y produirait un changement politique, que l'Angleterre interviendrait, qu'il arriverait un événement imprévu, l'événement qui décide des batailles.

De ces calculs et de ces espoirs allait découler toute la suite de la manœuvre. D'un côté, entretenir moralement et matériellement l'armée, c'est-à-dire en l'espèce la population ouvrière, ce qui posait un problème financier, de l'autre chercher des secours étrangers, ce qui posait un problème de propagande et de diplomatie : toute la politique allemande, dessinée au moins confusément dès les premiers jours, s'est développée, comme une politique de guerre. Avant tout, il fallait pour prolonger la résistance, éviter le mécontentement et les troubles parmi la population ouvrière. En dépit du blocus franco-belge et de l'arrêt des transports dans les régions occupées, il fallait éviter autant que possible le chômage, par conséquent faire tourner, même à vide, la machine économique, et, si on ne pouvait agir autrement, payer les ouvriers à ne rien faire. Subsides aux chômeurs, paiement des cheminots et fonctionnaires en grève, et enfin octroi de larges crédits aux industriels empêchés de vendre ou de se procurer leurs matières premières, rien n'a manqué à l'application du système.

Cette manœuvre laissait prévoir des dépenses fabuleuses

Comme elles se ramenaient en fin de compte à des paiements de salaires et à un approvisionnement de l'industrie en fonds de roulement, il était nécessaire, pour les contenir dans des limites raisonnables, d'arrêter ou au moins de ralentir la hausse des prix. Cette hausse, à la suite de la chute du mark, avait pris à la fin de janvier une vitesse vertigineuse. On agit alors sur le mark, et on entreprit la première action de soutien ou de stabilisation. Grâce à la Reichsbank, elle réussit quelque temps. Mais la stabilisation du mark ne pouvait se maintenir qu'à la condition de reposer sur un sain régime financier. Le gouvernement avait alors le choix entre deux politiques : ou bien essayer rigoureusement d'assainir les finances publiques, par augmentation des impôts et des recettes réelles, par emprunt intérieur consolidé, et par appel au crédit extérieur — ou bien continuer à fabriquer de l'argent-papier, et faire seulement en sorte, pour empêcher les troubles sociaux, que la hausse des prix et l'inflation ne soient pas trop rapides et ne montent qu'avec des paliers assez longs. Il s'arrêta à cette dernière politique, peut-être parce qu'elle était celle qui demandait le moins d'effort, et parce qu'elle suivait la pente même sur laquelle roule l'Allemagne depuis 1919.

Les mesures fiscales prises en février et mars étaient peut-être destinées à servir de prélude à un assainissement inévitable. Elles ne furent pas poussées. L'emprunt intérieur en devises échoua, les possesseurs de devises n'ayant pas collaboré. Dès lors l'Allemagne était vouée fatalement à la presse à billets. Cependant la nécessité d'importer du fer et du charbon, la réduction des exploitations de charbon et de coke, faite contre nous mais qui se retourne d'abord contre l'industrie allemande, l'accroissement du chômage, tout grossissait rapidement les dépenses publiques. On en arrivait à entretenir aux frais de l'État sans en recevoir en échange aucun travail productif, une formidable armée d'une dizaine de millions d'âmes. L'encaisse de la Reichsbank diminuait et, à la fin de mai, le mark recommençait à tomber, plus vite que jamais. Cette chute amena ses conséquences inévitables : hausse accélérée des prix, mouvement correspondant des salaires, crise des fonds de roulement. La population s'énerva

de voir l'argent se volatiliser dans ses doigts. Des émeutes éclatèrent dans la Ruhr. Le gouvernement entreprit alors une nouvelle action de stabilisation du mark et des prix. Au lieu de se contenter d'agir sur le marché par l'intermédiaire de la Reichsbank, le gouvernement a édicté une réglementation du marché des devises. Il songe à faire rentrer la partie non souscrite de l'emprunt en devises. Il accompagne ses édits de menaces et d'adjurations à l'adresse des groupements économiques. Ce gouvernement qui jusque-là avait paru assez d'accord avec les industriels, semble se tourner contre eux. Le chancelier qui, en prenant son poste, avait proclamé que les nécessités économiques devaient passer avant tout, a fini, avec l'expérience du pouvoir, par comprendre cette vérité élémentaire que c'est la politique et non l'économie qui est l'art de gouverner les hommes en société. Il prononce des discours pour apprendre aux milieux industriels que les nécessités économiques doivent céder le pas aux nécessités politiques. Il invite les industriels et commerçants à faire à l'État des sacrifices que la situation comporte. Il prête l'oreille aux chefs de syndicats réclamant des salaires à valeur stable. Il fait pression sur les employeurs pour qu'ils augmentent au plus vite les salaires.

C'est que la situation est beaucoup plus grave qu'au début de l'occupation. On voit apparaître des troubles significatifs. L'intense exaltation nationale, entretenue artificiellement par la presse et les discours, exaspère à la longue les nerfs de la population. Tant d'hommes payés pour ne rien faire se démoralisent. Quoi qu'en dise la propagande allemande, le peuple a toujours de quoi vivre et il n'y a aucune disette. Mais les fluctuations des valeurs ont des effets dissolvants. Personne ne sait la veille ce que vaudra le lendemain le papier qu'il tient aujourd'hui dans sa main. Dans le vacillement universel, chacun cherche une terre ferme et le vœu général est : stabilité. On souhaite l'arrêt et on ne peut se sauver qu'en avançant toujours plus vite. C'est la loi de l'inflation. Un économiste allemand a calculé qu'actuellement pour suffire à des besoins normaux de signes monétaires, il faudrait en circulation une centaine de millions. Il n'y en a qu'une dizaine. On s'en tire en accélérant la circulation,

comme un organisme malade se défend par la fièvre, en fabriquant des succédanés d'argent, qui servent de nourriture artificielle.

Et pourtant, l'Allemagne continue la guerre. Le gouvernement essaie de surmonter cette nouvelle crise d'inflation comme il a surmonté celle de janvier. Il essaie, par des concessions aux syndicats et des menaces aux industriels de conjurer les désordres sociaux qui sont sur le point d'éclater. Comment se fait-il qu'au lieu de prolonger cette guerre coûteuse, il ne tente pas sérieusement de venir à composition avec nous? Sans doute, il a peur des nationalistes. Mais pour avoir toute l'explication de sa conduite, il faut regarder vers la politique extérieure. Il est certain que le gouvernement allemand n'a donné l'ordre de résistance passive que parce que l'Angleterre ne participait pas à l'opération de la Ruhr, et parce qu'il comptait que non seulement elle resterait neutre, mais qu'elle interviendrait tôt ou tard en faveur de l'Allemagne. On peut dire sans exagération que les Anglais sont les auteurs responsables de la résistance et de sa prolongation.

Le Chancelier cependant, malgré ses tendances anglo-saxonnes, avait peur des nationalistes. Il était prisonnier de ses propres appels à la résistance jusqu'au bout. Il fallut, pour le décider, que le gouvernement anglais entrât lui-même en scène officiellement. Lord Curzon prononça son fameux discours. Cuno obéit alors. Ses notes écrites sous l'inspiration anglaise, ont fourni à l'Angleterre le prétexte qu'elle désirait. Depuis ce moment, l'Allemagne attend et laisse faire les Anglais. On dirait que son gouvernement n'est plus à Berlin mais à Londres. Mais les discussions se prolongent et en même temps s'aggrave la crise intérieure. Il faut tenir cependant, pour permettre à la manœuvre anglaise de réussir. Au lendemain de l'envoi de la deuxième note, on se croyait près du but, et on parlait déjà du compromis à conclure. Mais ensuite on n'a plus pensé qu'à remonter le moral de la population pour prolonger encore la résistance, et on est revenu aux grandes phrases d'excitation. Les menaces de l'Angleterre à la France, la crise belge, la lettre du Pape, ont constitué autant d'encouragements à résister.

Combien de temps l'Allemagne peut-elle durer encore?

Les Anglais sentent bien que le temps presse, et que l'Allemagne est à bout, et c'est pourquoi ils se disent à bout de patience. Non pas peut-être qu'elle soit menacée d'un effondrement économique. Ce sont peut-être les partisans de la presse à billets qui ont eu raison. L'inflation a amené un déplacement des richesses à l'intérieur de l'Allemagne. Mais elle n'a pas augmenté ses charges réelles, au contraire. L'État, l'industrie, l'agriculture n'ont plus de dettes. L'appareil de production, loin d'être entamé, s'est développé. Au jour du règlement, la capacité économique de l'Allemagne ne sera pas plus faible qu'auparavant. Mais ce régime entraîne fatalement un détraquement politique et social. Quand l'exaltation nationale qui maintient une sorte d'unité politique sera tombée, que se passera-t-il? Quelle forme politique prendra l'Allemagne? C'est là un facteur inconnu du problème. Il y a en Allemagne assez de forces économiques et financières pour nous payer. Mais qu'en ferons-nous si elles ne sont pas organisées politiquement? Le problème des réparations, comme le problème allemand en général, est un problème politique. Les Anglais le comprennent bien. Lorsqu'ils parlent de chaos économique, ils pensent sans doute au chaos politique qui laisserait la France sans contre-poids sur le continent. Mais à qui la faute? Ce n'est pas nous qui avons poussé les Allemands à cette guerre. En occupant la Ruhr, nous leur avons manifesté notre volonté d'en finir, et par conséquent nous les avons par là même invités à une conversation immédiate. L'Allemagne a cru plus habile de s'y soustraire : elle a fait un faux calcul, et elle est à tout instant menacée d'une syncope.

Cette analyse des événements accomplis en Allemagne explique la politique anglaise. Nous avons été péniblement surpris depuis quelques mois en retrouvant chez nos alliés un langage qui semblait plus inspiré de l'esprit de 1815 que de l'esprit de 1914. C'est qu'en réalité la politique anglaise a été longtemps dominée par des appréhensions tout à fait injustifiées touchant la politique française. Aujourd'hui il n'est pas encore certain que ces appréhensions aient disparu. Mais par la force des choses l'Angleterre est peu à peu ramenée à la lettre et à l'esprit du traité de Versailles. La preuve est faite que la résistance de l'Allemagne dépend

d'elle. Berlin cédera demain si Londres l'ordonne. Et Berlin paiera, si Londres est avec la Belgique et la France pour exiger le paiement et les garanties nécessaires. Le problème des réparations a certes un aspect financier et technique : c'est avant tout cependant un problème politique. La condition nécessaire du règlement, c'est que l'Allemagne battue sente toujours que la volonté des Alliés est de maintenir tous les résultats de leur victoire et de faire exécuter le traité.

C'est dire que nous ne sommes pas au bout des conversations ni des difficultés. Le Cabinet britannique a envoyé une série de notes que les gouvernements pour la commodité des discussions tiennent secrètes. L'Angleterre se décidera-t-elle à prononcer les mots qui consacreraient la défaite politique allemande et la victoire des Alliés? C'est un premier problème, et si elle ne s'y décide pas, on peut être certain que l'Allemagne continuera sa résistance tant qu'elle le pourra. A supposer que l'Allemagne annonce sa capitulation dans une forme suffisante, on retrouvera la question entière des réparations et des garanties. C'est un second problème, auquel est lié celui de la durée et de la nature de notre occupation de la Ruhr. Nous supposons que le gouvernement français a sur ces sujets un plan tout prêt, et ce plan sera l'objet d'un examen entre Alliés. Enfin les Alliés peuvent être amenés à chercher une solution en Rhénanie, et à étudier de nouveau des projets entrevus dès 1919. De toutes manières, c'est une œuvre de longue haleine qui attend les gouvernements. Nous faisons preuve de patience, si l'Angleterre en a moins, c'est qu'elle redoute un effondrement de l'Allemagne, où tout est incertitude.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

e qui apparaît au premier plan des préoccupations d'**Ernest Renan** dans les lettres qu'il écrivit sœur Henriette de 1846 à 1850 (**Nouvelles lettres intimes**) c'est son travail. Ce trait ne confère d'ailleurs un aspect très particulier à cette période de la vie de Renan, car c'est son existence entière qu'il consacra à l'étude avec l'ardeur et l'abnégation la plus complète. Mais, durant les es qui nous occupent les conditions dans lesquelles Renan était placé se trouvaient être réel- nt difficiles. Si c'est avec une véritable joie — on le devine — qu'il dut écrire son *Essai sur les es sémitiques* (qui remporta le prix Volney) et surtout entreprendre son *Avenir de la Science*, doute toute son énergie, toute sa tenace volonté d'arriver furent-elles nécessaires pour qu'il nt dans le même temps à passer tous ses examens universitaires jusques et y compris l'agréga- sans abandonner l'ingrate besogne de répétiteur, qui assurait sa subsistance. Point de trêve à cette e labeur obstiné. Ne pas gaspiller son temps — fût-ce quelques minutes — tel est le constant de Renan. Les émeutes de 1848 et leurs fusillades ne lui font pas abandonner un seul instant echerches entreprises. Les heures employées à écrire à Henriette, voilà les seuls loisirs qu'il orde. Elles ne devaient d'ailleurs pas être moins utiles que les autres, si, comme il l'a cru, l'essen- l'une vie est la trace qui en subsiste lorsqu'elle est terminée. Ces lettres ce sont véritablement émoires, et l'on ne saurait sans elles se faire une idée exacte de l'homme que fut Renan au s de ses premières études libres. A sa sœur, Renan confiait les impressions ou les idées qu'il ne muniquait même pas à ses familiers, soit pour s'éviter des désagréments, soit pour écarter de es discussions. Si les événements de 1848 n'arrachent pas Renan à son travail, les conceptions les qui s'affrontent alors sont bien loin de le laisser indifférent. Il écrit à sa sœur de longues es sur la situation politique (il est sévère pour les dernières années de Louis-Philippe et pour rit de la bourgeoisie), sur le socialisme (il s'en déclare l'ennemi, mais, cela dit, en approuve les essentielles), aborde la question du communisme même (l'idée qu'on puisse tenter de supprimer ropriété lui semble absurde). De la religion il parle peu dans ces lettres, toutefois au cours de sa ion en Italie (1849-1850) les superstitions du petit peuple italien blessent vivement son goût et s'en faut qu'elles ne lui fassent prendre le pays napolitain en horreur; c'est qu'il avait, comme il ivit lui-même, « le sens des beautés de la nature beaucoup moins vif que le sens des beautés ales ». Aussi les journées employées à philosopher avec les moines du Mont-Cassin sont-elles parmi lus douces qu'il passa dans la péninsule. A la suite de ce voyage en Italie, Renan partit en Alle- ne pour retrouver sa sœur Henriette dont la santé lui donnait depuis quelque temps beaucoup quiétude. La réunion de ces deux êtres si profondément dévoués l'un à l'autre marque la fin de e correspondance. Elle ne vaut pas seulement comme élément d'information; par l'élévation idées exprimées, par la délicatesse des sentiments, par la finesse des jugements portés sur toutes es, par la pureté de leur style, elles nous apparaissent tour à tour admirables ou charmantes. Les petits détails ont leur originalité ou leur grâce lorsqu'un Renan les commente, de même que les nds faits semblent perdre tout intérêt ou toute valeur lorsqu'ils sont soumis à l'examen d'un esprit diocre.

Sous le titre de **Un jeune officier pauvre**, Samuel Viaud vient de réunir les fragments du journal me que son père, **Pierre Loti**, tint de 1870 à 1878, c'est-à-dire depuis son séjour à l'Ecole Navale u'à l'apparition d'*Aziyadé*. Ce journal contenait primitivement les notes qui ont servi à l'auteur r rédiger le *Mariage de Loti*. Elles ont été supprimées... Au Sénégal nous faisons connaissance de Peyral, le futur héros du *Roman d'un spahi*. En France, nous suivons Loti dans ses fugues avec *n frère Yves*. Une suite de lettres à un correspondant turc témoigne des efforts accomplis par Loti pour e venir en France Aziyadé. Ainsi tous ces personnages fameux reprennent leur place exacte dans ie de Loti; il nous semble avoir entre les mains un groupe dont certains visages déjà découpés s sont bien connus par ailleurs. Nous sommes en possession du fil directeur qui nous permet de er maints épisodes fameux. Et précisément, ce qui fait l'exceptionnel intérêt psychologique de ces es, c'est qu'elles nous placent non plus en face du Loti des aventures exotiques, mais du Loti entre les aventures », du Loti « d'après les crises », du Loti « de la coulisse ». Celui-ci n'est d'ailleurs moins passionné que l'autre et nous assistons à tous ses émouvants efforts pour retenir des amours appartiennent déjà au passé. Les chagrins enfin s'apaisent et apparaît alors un autre homme jusqu'ici onnu, un Loti qui fait des farces, monte sur les planches déguisé en clown et « tire des bordées »..., nt de ressentir de nouveau l'angoisse des séparations, la tristesse des départs, auxquels les rants » doivent de connaître tant de désespoirs et d'éviter tant d'écœurements... On se plaira si à voir l'écrivain replacé parmi les siens. Nous avons une certaine tendance à nous représenter hommes de génie comme des isolés, il n'est pas inutile de les pouvoir situer dans la famille humaine... fois on en tire des leçons d'ironie, mais dans le cas présent on ne trouvera rien que de touchant. r la mère et la sœur de Loti il y avait autre chose à faire ici bas que de cultiver les sensations... « vie libertine » de l'officier tourmentait leurs âmes huguenotes et leurs lettres si remplies de dre sollicitude nous font connaître leurs inquiétudes... Bien des pages enfin nous ramènent au i qui nous est familier : des notes sur un voyage en Amérique du Sud, où se révèle déjà le poète l'on sait, certaine mystérieuse aventure d'amour poursuivie du Sénégal à Annecy, d'excellents quis des camarades de Loti à Joinville, etc. Et tenaces et obsédantes déjà surgissent partout la ion de l'écoulement du temps et la hantise de la mort.

Il est à souhaiter pour les auteurs que le livre de **M. Jean Rostand**, **Ignace ou l'Écrivain**, ne pas pris tout à fait à la lettre, sinon ils perdraient tous leurs amis. Cet Ignace chargé de repré- er la gendelettrie est bien, en effet, l'être le plus médiocre et le plus fielleux qu'on puisse imaginer. point de vue de la jalousie, Ignace pourrait raisonnablement espérer battre tous les records. Ne t-il pas jusqu'à haïr la langue française parce que certains de ses confrères, pour en avoir fait un icieux usage, sont parvenus à la gloire? En somme le portrait que M. Jean Rostand a brossé est ti d'un simple fat qui, à titre d'écrivain tout au moins, ne semble guère digne de retenir l'atten- n et l'on ne trouve point dans son livre cette étude générale que le titre semble annoncer. Il y ailleurs bien de l'esprit dans certaines de ces pages.

MARCEL THIÉBAUT

AUG 29 1923

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4** fr. **50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.